



« On a toutes rêvé d'avoir  
cet homme à nos pieds. »

Après le sex-seller *Beautiful Bastard*,  
*Beautiful Stranger* plus torride encore...

*Beautiful*  
**STRANGER**

CHRISTINA LAUREN

Hugo Roman

*Beautiful*  
**STRANGER**  
CHRISTINA LAUREN

Roman

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Margaux Guyon

**Hugo ↻ Roman**

© 2013, Hugo et Compagnie

ISBN : 9782755613681

*Ce document numérique a été réalisé par  
Nord Compo*

EN HOMMAGE À L'HISTOIRE PAR  
LAQUELLE TOUT A COMMENCÉ !

# *Beautiful* **BASTARD**

Un boss perfectionniste

Une collaboratrice ambitieuse

Un duel amoureux et torride  
dans l'univers de l'entreprise

« Intelligent, sexy et plaisant, le *Beautiful Bastard* de Christina Lauren est destiné à devenir un classique de la littérature amoureuse. »

Tara Sue Me, auteur de *The Submissive*

« Beautiful Bastard allie le cœur et l'érotisme cru à une réjouissante dose de sarcasme. C'est la friandise sexy par excellence pour les lecteurs de romans d'amour et les amateurs d'intrigues intelligentes ! »

Myra McEntire, auteur de *Hourglas*

« Beautiful Bastard est le mélange parfait de romance passionnée et d'érotisme. Impossible de le refermer avant d'en avoir lu le tout dernier mot. »

Elena Raines, *Fan de Twilight*

« Un parfait mélange de sexe, d'audace et de sentiment. »

SC Stephens, auteur de *Thoughtless*

Du même auteur  
Christina Lauren  
*Beautiful Bastard*

# SOMMAIRE

Couverture

Titre

Copyright

Du même auteur Christina Lauren

Prologue

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Remerciements

# Prologue

---

En finir avec ma vie passée à Chicago n'a pas été de tout repos. Une véritable déflagration.

Pour être honnête, j'y suis un peu pour quelque chose... En une semaine, j'ai vendu ma voiture, quitté ma maison et un petit copain sans intérêt. Et même si j'ai rassuré mes parents, super protecteurs, en leur assurant que je savais ce que je faisais, j'ai attendu

d'être à l'aéroport pour appeler ma meilleure amie et lui dire que je la rejoignais.

Tout cadre parfaitement. Tout est parfaitement clair, maintenant.

Je suis prête pour un nouveau départ.

– Chloé ? C'est moi.

Ma voix tremble, je lance un regard circulaire dans le terminal. « Je pars pour New York. J'espère que ça tient toujours pour le job. »

Elle se met à hurler d'excitation, laisse tomber son téléphone. Je

l'entends dire à quelqu'un, là-bas, que tout va bien.

– Sara arrive ! s'écrie-t-elle.

J'ai des papillons dans l'estomac à la simple idée de me lancer avec eux dans cette nouvelle aventure. « Elle a changé d'avis, Bennett ! »

On applaudit de l'autre côté du fil. Bennett grommelle quelque chose que je ne comprends pas.

– Qu'est-ce qu'il a dit ?

– Il a demandé si Andy venait avec toi.

– Non.

Je m'arrête un instant. Je repousse le malaise qui envahit ma gorge. Je suis restée six ans avec Andy. J'ai beau être heureuse d'en avoir fini avec cette histoire, le virage que prend mon existence est trop spectaculaire pour que j'y croie tout à fait.

– Je l'ai quitté.

Elle soupire :

– Et tu tiens le choc ?

– Ouais !

C'est vrai. Je ne me rends pas encore compte à quel point.

– Je pense que c’est vraiment une très bonne chose... Elle laisse la phrase en l’air, écoute Bennett parler. « Bennett dit que tu vas filer à travers le pays comme une comète. »

Je me mords la lèvre en retenant une grimace.

– Ne nous emballons pas. Je suis tout juste à l’aéroport.

Chloé pousse des petits cris stridents et puis me promet de venir me chercher à La Guardia.

Je souris et raccroche. Je tends mon billet d’avion à une hôtesse de

l'air. Une comète, c'est trop déterminé, trop bien piloté. Je me vois plutôt comme une étoile un peu fatiguée, à court de carburant. Je me recroqueville sur moi-même sous l'effet de ma propre gravité. Je n'ai plus assez d'énergie pour ma vie trop parfaite, mon job trop prévisible, ma relation sans passion – épuisée, à seulement vingt-sept ans. Ma vie à Chicago s'est éteinte toute seule, comme une étoile morte. Il est temps de partir.

Les étoiles les plus importantes laissent des trous noirs derrière elles. Les petites, d'infimes traces blanches. J'abandonne à peine une ombre à Chicago. J'emporte toute la lumière.

Je suis prête à repartir comme une comète : me ravitailler, me rallumer et filer dans le ciel.

## CHAPITRE 1

– Tu mets la robe argentée ou je te tue ! me crie Julia du coin-cuisine, comme je l'appelle. Un espace certainement pas assez grand pour le considérer comme une cuisine à part entière.

Je suis passée d'une maison victorienne pleine d'échos et de recoins, dans la banlieue de Chicago, à un appartement adorable de l'East Village. De la taille de mon salon. J'exagère à

peine. Ça a l'air encore plus petit depuis que j'ai déballé mes cartons et tout installé, avec mes deux meilleures amies au milieu. Le salon-salle à manger-coin-cuisine est encadré par d'immenses baies-vitrées – mais ça fait plus aquarium que palace. Julia est en ville pour le week-end et la fête de ce soir, et elle m'a déjà demandé dix fois pourquoi j'ai choisi un appartement si petit.

À vrai dire, je l'ai choisi parce qu'il est différent de tout ce que j'ai connu jusque-là. C'est aussi la

première chose qu'on trouve quand on arrive à New York sur un coup de tête.

Devant le miroir de la chambre, je tire sur l'ourlet de la minirobe à sequins. Mes jambes, qu'on voit dans leur intégralité, sont pâles à faire peur. Et je vais montrer ça ce soir ? Je me gifle intérieurement : mon premier réflexe a été de me demander si Andy trouverait ça trop voyant. En fait, je réalise que j'adore l'idée. Je dois absolument me débarrasser de ces vieux

automatismes qui me renvoient à Andy. Au plus vite.

– Donne-moi une seule bonne raison de ne pas porter ça ce soir !

Chloé entre dans la chambre, sa robe d'un bleu profond flotte autour d'elle comme une aura. Elle est éblouissante, comme d'habitude.

– Je n'en vois aucune. On va boire et danser : montrer ses jambes, c'est la base.

– Mes jambes jusqu'en haut des cuisses ? J'en suis encore au stade

« fille fraîchement célibataire et coincée ».

– Il y aura plein de filles là-bas qui se baladeront les fesses à l'air. Tu n'auras rien d'une extraterrestre avec une robe même ultra-courte, si c'est ce qui t'inquiète. D'ailleurs, il est trop tard pour changer d'avis : la limousine est en bas, conclut-elle, en jetant un coup d'œil à la rue, par la fenêtre.

– C'est *toi* qui devrais montrer tes fesses, après trois semaines en France à bronzer nue au soleil, un cocktail à la main !

Chloé me sourit avec un clin d'œil et serre mon bras :

– On y va, ma belle. J'ai passé ces dernières semaines avec BB<sup>1</sup>, je suis plus impatiente que jamais à l'idée de passer une soirée entre filles !

Nous nous installons dans la voiture qui nous attend et Julia débouche le champagne. Après une gorgée de bulles pétillantes, j'ai l'impression que le monde s'évapore. Rien n'existe plus à part trois jeunes amies dans une limousine qui dévale les rues à vive

allure pour célébrer un nouveau départ.

Et, ce soir, on ne fête pas seulement mon arrivée : Chloé Mills va se marier, Julia est là en week-end et la nouvelle Sara célibataire doit vivre un peu.



La boîte de nuit est sombre, assourdissante de musique et pleine à craquer de corps en train de se tortiller – sur le dance-floor, dans les couloirs, contre le bar. Une DJ mixe sur une petite scène, des flyers placardés à l'entrée

promettent qu'elle est la toute nouvelle et très sexy DJ Chelsea.

Julia et Chloé semblent être dans leur élément. J'ai passé la plus grande partie de mon enfance et de ma vie d'adulte dans des événements mondains calmes et formels. Je réalise que je suis en train de me débarrasser de mon existence sans vagues passée à Chicago, pour vivre le rêve new-yorkais.

C'est parfait.

Je me fraye un chemin jusqu'au bar – les joues rouges, les cheveux

humides et les jambes douloureuses à force de rester debout. (Un lointain souvenir, où donc ai-je passé ces dernières années ? Certainement pas en boîte de nuit !)

Je crie : « S'il vous plaît ! » en espérant attirer l'attention du barman. Sans avoir aucune idée de ce qu'ils contenaient, j'ai déjà commandé un Slippery Nipple, un Orgasm et un Sex on the Beach. À cette heure-ci, la boîte est si bondée, la musique si forte, qu'il ne me voit même pas. OK, il ne sait

pas où donner de la tête mais, quand même, faire des shooters aussi lentement, c'est agaçant. En plus, j'ai une amie tout juste fiancée en train de mettre le feu au dance-floor et une autre en manque d'alcool.

Je m'égosille en frappant le bar :  
« Hé ho ! »

– Il fait exprès de t'ignorer, hein ?

Je regarde par-dessus mon épaule (et plus haut encore) l'homme collé contre moi, au bar. Il a la taille d'un sequoia, ou presque ! Il

désigne le barman d'un signe de tête pour être sûr de se faire comprendre.

– Il ne faut jamais crier sur un barman, princesse. Surtout s'il sait ce que tu vas prendre : Pete déteste faire des cocktails de fille.

*Bien sûr.* C'est bien ma chance de rencontrer un mec sublime alors que je viens de jurer que tout ça, c'est fini pour moi. Un type avec un charmant accent *so british*. Le destin se fout de ma gueule.

– Et comment sais-tu ce que je vais commander ?

Mon rictus s'élargit. Lui aussi me sourit, il a tout de même l'air moins ivre que moi. Sans tous les shooters que j'ai ingurgités, j'aurais à peine fait attention à lui. Une Sara sobre aurait répondu par monosyllabes et un hochement de tête gêné. Ç'aurait été tout.

– Je vais peut-être demander une pinte de Guinness. Qui sait ?

– Impossible. Je t'ai vu commander des petits verres violets toute la soirée.

Il m'a observée toute la soirée ?  
Je n'arrive pas à savoir si je trouve

ça fantastique ou angoissant. Je pivote sur mes talons, il suit mes mouvements. Il a un visage carré à la mâchoire marquée, des pommettes saillantes et des yeux lumineux. Une fossette se creuse sur sa joue gauche quand il sourit. Ce mec mesure bien plus d'un mètre quatre-ving-dix, explorer son torse pourrait me prendre des années.

*Salut, Big Apple.*

Le barman se retourne et jette un coup d'œil au type à côté de moi. Mon bel Anglais hausse à peine la

voix. Grave et profonde, elle porte sans effort :

– Trois doigts de Macallan's, Pete, et quelque chose pour mademoiselle. Tu l'as fait attendre !

Il se tourne vers moi, avec un sourire qui a pour effet d'infuser une chaleur suspecte dans mon ventre :

– Combien de doigts pour vous ?

Ses mots résonnent dans mon cerveau, et soudain, de l'adrénaline coule dans mes veines :

– Qu'est-ce que tu viens de dire ?

Innocence. Il se concocte une expression d'un angélisme diabolique. Et ça fonctionne. Même si, aucun doute, on ne peut déceler chez ce type le moindre brin d'innocence.

– Est-ce que tu viens de m'offrir trois doigts ?

Il se met à rire, pose sa main immense sur le bar entre nous. Ses doigts sont du genre à pouvoir faire disparaître un ballon de basket :

– Deux devraient suffire pour commencer, princesse.

Je le fixe avec intensité. Ses yeux sont joueurs, il se tient près mais pas trop, suffisamment pour que je comprenne qu'il a choisi ce côté du bar pour me parler.

– C'est un sous-entendu ?

Le barman donne un coup sec sur le bar et me demande ce qu'il me sert. Je m'éclaircis la gorge pour affermir ma voix :

– Trois Blow Jobs.

J'ignore son sifflement irrité et je fixe de nouveau mon attention sur mon inconnu.

– Tu ne parles pas comme une New-Yorkaise, dit-il en cessant de sourire – mais la lueur dans son regard ne disparaît pas.

– Toi non plus.

– Gagné. Je suis né à Leeds, j'ai travaillé à Londres avant de venir ici, il y a six ans.

– Cinq jours ! fais-je en me pointant du doigt. Je viens de Chicago. L'entreprise pour laquelle je travaille a ouvert des bureaux ici et m'a offert la tête du département financier.

*Waouh Sara. Trop d'informations d'un coup ! Et si c'était un serial killer ?*

Ça fait si longtemps que je n'ai pas regardé un autre homme. Andy a toujours été très fort dans ce genre de situation... Malheureusement, moi, je ne sais plus flirter. Je parcours du regard la salle derrière moi en espérant voir Julia et Chloé en train de danser, mais je ne les distingue pas dans la foule. Tellement rouillée

que je ne sais même plus comment ça fonctionne.

– Finance ? Je suis un homme de chiffres, moi aussi.

Il attend que je lui rende son regard pour sourire plus largement :

– Toujours agréable de voir des femmes dans ce domaine. Il y a trop d'hommes grincheux en pantalons à pinces qui organisent des réunions juste pour s'entendre dire la même chose, encore et encore.

– Je suis grincheuse parfois. Je porte aussi des pantalons.

– Ça, je veux bien le croire !

Mes yeux se rétrécissent.

– Ça a un autre sens en anglais de Londres, n'est-ce pas ? Un sous-entendu, encore ?

Il rit franchement.

– Le mot est équivoque, il veut aussi bien dire pantalon que... culotte...

Il a une manière de prononcer ce dernier mot... Je suis persuadée qu'il a ce genre d'intonation quand il fait l'amour. Quelque chose fond

en moi. Je le regarde bouche bée, mon inconnu hoche la tête et me dévisage :

– Tu es plutôt mignonne. Tu n’as pas l’air du genre à fréquenter souvent ce type d’endroit.

Il a raison, bien sûr, mais est-ce si évident ?

– Je ne sais pas comment je dois le prendre.

– C’est un compliment. Tu ne sembles pas usée par les nuits blanches à danser sur de la techno.

Il se racle la gorge et regarde Pete revenir avec les shooters.

– Pourquoi est-ce que tu transportes ces verres tout collants sur le dance-floor ?

– Mon amie vient juste de se fiancer. On passe une soirée entre filles pour fêter ça.

– Donc les chances pour que tu repartes avec moi ce soir sont nulles...

Je cligne des yeux plusieurs fois. Devant cette suggestion d'une franchise désarmante, j'ai l'impression d'être dépassée par les événements. *Vraiment* dépassée.

– Je... quoi ? Non. Oui.

– Dommage...

– Tu es sérieux ? On vient à peine de se rencontrer.

– Et je ressens déjà un besoin urgent de te dévorer.

Il parle lentement, presque dans un souffle, mais ses mots résonnent dans ma tête en s'écrasant les uns contre les autres comme des cymbales. Pour lui, ce genre d'attirance c'est courant. J'en suis certaine. Pour moi en revanche... Mais quand il me regarde comme ça, je me sens prête à le suivre – n'importe où.

Tout l'alcool que j'ai ingéré descend d'un coup. Je chancelle légèrement devant lui. Il pose la main sur mon coude pour me rattraper, en souriant :

– Doucement, princesse.

Je bats des paupières pour me reprendre. Mon esprit s'éclaircit lentement. « OK, quand tu souris comme ça, j'ai envie de te baiser. Dieu sait si ça fait longtemps que je n'ai pas été malmenée comme il faut. » Je le détaille de haut en bas. Toute notion de politiquement correct a disparu entre nous.

« Quelque chose me dit que tu pourrais surpasser mes attentes – mais putain, regarde-toi ! »

Je le regarde. Encore et encore. J'inspire calmement. Un large sourire amusé se dessine sur son visage.

– Mais je ne suis jamais partie avec un étranger trouvé au hasard d'un bar. Je suis là avec des amies pour célébrer un mariage merveilleux. Je ne compte pas m'en aller maintenant, dis-je pour conclure, en attrapant les verres.

Il acquiesce lentement, le sourire toujours éclatant, comme s'il venait d'accepter un défi.

– OK.

– Je te vois plus tard.

– Je l'espère.

– J'espère que tu apprécieras tes trois doigts à leur juste valeur, l'Anglais.

Il se met à rire :

– Et toi, tes Blow Jobs.



Chloé et Julia sont revenues à notre table, effondrées et en sueur. Je fais glisser les verres devant

elles. Julia en pose un en face de Chloé avant d'attraper le sien.

– Que tous tes jobs (pas seulement les blow) soient aussi faciles !

Elle attrape le verre entre ses lèvres, relève les deux mains et renverse la tête en arrière, en avalant le shooter d'une traite, sans sourciller.

– Nom d'une pipe ! fais-je en la fixant avec étonnement.

Chloé éclate de rire à côté de moi :

– C'est bien comme ça que je suis supposée le boire ?

Je baisse la voix en regardant aux alentours :

– Comme un *vrai* Blow Job ?

– C'est un miracle que je ne sois pas du genre à vomir.

Julia passe son avant-bras devant sa bouche puis sur son menton, sans grande distinction. Elle explique :

– J'ai fait pas mal de concours d'entonnoir à la fac.

Elle secoue Chloé :

– Allez ! Cul sec !

Chloé se penche vers la table et attrape le verre sans les mains, en imitant Julia. Ensuite, c'est mon tour. Mes deux amies me dévisagent.

– J'ai rencontré un mec sexy, dis-je sans réfléchir. *Hyper* sexy. Et genre, haut comme un séquoia.

Julia me regarde bouche bée :

– Alors qu'est-ce que tu fous à te taper des shooters avec nous au lieu de te le taper, lui ?

Je me mets à rire en secouant la tête. Je ne sais pas quoi répondre.

J'aurais pu aller plus loin si j'avais été plus aventureuse.

– C'est une soirée filles. Tu n'es là que pour deux jours, ça va.

– Arrête tes conneries !  
Retournes-y !

Chloé vient à mon secours :

– Je suis très contente que tu aies rencontré quelqu'un que tu trouves sexy. Ça fait très longtemps que je ne t'ai pas vu ce sourire j'ai-rencontré-quelqu'un. Elle a l'air soudain sérieux : Maintenant que j'y pense, je ne t'ai jamais vue avec le sourire j'ai-rencontré-quelqu'un.

Ce qui est dit est dit... J'attrape mon shooter et je le descends d'un coup, sans faire attention aux récriminations de Julia. C'est sucré, délicieux, tout à fait ce dont j'ai besoin pour oublier le connard de Chicago et le bel Anglais du bar. Je traîne mes amies sur le dance-floor.

En quelques secondes, j'ai l'impression de ne plus avoir ni corps ni esprit. Délicieuse sensation de liberté. Chloé et Julia sautent autour de moi, en hurlant sur la musique. Elles se lâchent dans la masse des corps en sueur qui nous

entourent. Je voudrais me sentir jeune à nouveau, pour quelques heures encore. Loin de la routine, de ma vie totalement planifiée à Chicago, je comprends que je n'en ai pas assez profité. Depuis que je suis ici, à écouter la DJ qui mixe chanson après chanson, je m'imagine à vingt ans sous les projecteurs. Danser dans un petit bout de robe, rencontrer des hommes prêts à me dévorer, regarder mes amies se déchaîner, être stupide et jeune...

Je n'avais aucune raison de m'installer avec mon copain à vingt-deux ans.

J'aurais pu avoir une vie en dehors du petit monde étriqué des fêtes d'entreprise.

J'aurais pu, à la place, être *cette* fille super bien habillée, en train de danser comme une folle.

Par chance, il n'est pas trop tard. Chloé me sourit, aux anges. Je lui rends son sourire.

Elle crie par-dessus la musique :

– Je suis tellement contente que tu sois là !

Je commence à hurler une promesse alcoolique d'amitié quand je réalise que mon inconnu se tient dans l'ombre, juste à côté de la piste de danse. Nos yeux se rencontrent, ni lui ni moi ne détournons le regard. Il sirote ses trois doigts de scotch avec un ami. Que je le surprenne en train de m'observer n'a pas l'air de l'étonner le moins du monde. Il n'a pas dû me quitter des yeux.

Cette certitude a un effet sur moi plus violent encore que l'alcool. Tout mon corps se réchauffe, ma

poitrine brûle. Puis la brûlure descend : le long de mes côtes et au plus profond de mon ventre. Il lève son verre, boit une gorgée, sourit. Je sens mes yeux se fermer.

J'ai envie de danser pour lui.

Je ne me suis jamais sentie aussi sexy de ma vie, avec une parfaite maîtrise de ce que je désire. J'ai obtenu avec brio mon master, trouvé un travail bien rémunéré, j'ai même redécoré ma maison en respectant mon budget. Je ne me suis jamais sentie aussi adulte que maintenant – aussi femme... Je

danse comme une folle alors qu'un bel étranger se tient dans l'ombre et me regarde.

Ça – ce moment –, c'est le nouveau départ parfait.

Qu'est-ce que ça signifie, être dévorée ? Est-ce que c'est aussi explicite que ça en a eu l'air dans sa bouche – sa tête entre mes cuisses, les bras enroulés autour de mes hanches, en me maintenant ouverte ? Ou est-ce qu'il se voit sur moi, en moi, en train de sucer ma bouche, mon cou et mes seins ?

Un sourire s'étend sur mes lèvres, je dirige mes bras vers le plafond. Je sens l'ourlet de ma robe remonter sur mes cuisses, je m'en fous. Je me demande s'il a remarqué. *J'espère* qu'il a remarqué.

Penser qu'il peut partir gâcherait le moment, donc je ne regarde plus vers lui. Je ne connais pas les règles du flirt dans un bar. Peut-être ne fera-t-il attention à moi que pendant cinq secondes ou peut-être que ça durera toute la nuit. Ça n'a pas d'importance. Je peux

l'imaginer dans l'ombre tant que je suis ici, sous les spots. Je me suis habituée à ne jamais m'attendre à ce qu'Andy fasse attention à moi. Je veux que les yeux de ce parfait étranger transpercent ma peau jusqu'au cœur, et que lui s'écrase contre mes côtes.

Je me laisse aller sur la musique, avec le souvenir de sa main sur mon coude. De ses yeux sombres. Du mot *dévoré*.

*Dévoré.*

Les chansons s'enchaînent les unes après les autres. Au moment

où je décide de respirer un peu, les bras de Chloé s'agrippent à mes épaules. Elle rit dans mon oreille en se déhanchant avec moi.

– Tu as conquis ton public ! crie-t-elle si fort par-dessus la musique que je grimace en la repoussant.

Elle fait un signe de tête vers le côté. C'est à cet instant seulement que je réalise que nous sommes cernées par un groupe d'hommes habillés de costumes noirs stricts, qui dansent de manière suggestive. Je regarde Chloé, ses yeux sont brillants. Elle semble tellement

habituée à ce genre de regards. Cette fille ne fait grâce à personne, elle a patiemment grimpé tous les échelons jusqu'à la tête de l'une des plus grandes entreprises du secteur des médias, connue dans le monde entier. Elle sait parfaitement ce que cette nuit signifie pour moi. Soudain, je sens un peu d'air frais sur ma peau, je regarde mes fans et je reprends conscience. Je suis toujours étourdie par l'idée d'être vraiment à New York, et de recommencer vraiment à zéro. De vraiment m'amuser.

Mais derrière Chloé, l'ombre est noire et vide – pas d'inconnu debout à m'observer.

Mon estomac se tord :

– Il faut que j'aille aux toilettes !

Je me faufile au travers du cercle d'hommes, je sors de la piste et suis les panneaux jusqu'au second étage, une espèce de balcon qui surplombe toute la boîte. Je descends un couloir étroit avant d'entrer dans les toilettes, dont la luminosité provoque en moi un élancement douloureux. Mes yeux, ma tête me font mal. La pièce est

étrangement vide, la musique d'en bas me semble tellement loin.

J'arrange mes cheveux avant de sortir en me félicitant mentalement de porter une robe sans un pli. Je remets du rouge à lèvres.

J'ouvre la porte et je me heurte à un mur de chair masculine.

Nous avons été proches au bar, mais pas à ce point. Pas comme ça, mon visage sur sa poitrine et son odeur qui m'envahit. Il n'a pas l'odeur des hommes de la piste de danse, aspergés d'eau de Cologne. Il sent bon, comme quelqu'un qui

vient de faire sa lessive, avec une touche de scotch sur les lèvres.

– Salut princesse.

– Salut, l'Anglais.

– Je t'ai regardée danser.

– Je t'ai vu me regarder.

Je respire à peine. Mes jambes flageolent comme si elles hésitaient entre s'effondrer et s'accorder au rythme saccadé de la musique qui monte de l'étage du dessous. Je mords ma lèvre inférieure pour réprimer un sourire :

– Tu es un voyeur. Pourquoi est-ce que tu n'es pas venu danser avec

moi ?

– Parce que j’ai pensé que tu préférerais que je te regarde.

J’avale ma salive, déstabilisée, incapable de détourner les yeux des siens. De quelle couleur sont-ils ? Au bar, j’ai cru qu’ils étaient bruns. Mais il y a un je-ne-sais-quoi plus clair, étincelant. Je le vois mieux dans cette partie du club, juste au-dessus des stroboscopes. Tirant sur le vert, sur le jaune ? Ses yeux m’hypnotisent. Je n’ai pas seulement su qu’il me regardait – et aimé ça –, j’ai dansé sur un

fantasme de lui, en train de me dévorer.

– Tu imaginais que tu me faisais bander ?

Je cligne des yeux. J'ai du mal à tenir le choc, il est si direct. Est-ce que des hommes comme ça ont toujours existé, qui disent exactement ce qu'ils (ce que je) pense(nt) sans avoir l'air effrayants, impolis ou insistants ? Comment y parvient-il ?

– Waouh... Est-ce que tu... ?

Il se penche, prend ma main et la presse fermement sur son

entrejambe. Il bande dur, se cambre déjà dans ma paume. Sans y penser, j'entrelace mes doigts dans les siens :

– Tout ça parce que tu m'as regardée danser ?

– Est-ce que tu te donnes toujours autant ?

Si je n'avais pas été aussi abasourdie, j'aurais éclaté de rire :

– Jamais comme ça.

Il m'étudie du regard, les yeux toujours joyeux mais les lèvres pensives.

– Viens chez moi ce soir.

– Non.

Cette fois, je me mets à rire.

– Accompagne-moi jusqu'à ma voiture.

– *Non.* Aucune chance que je quitte la boîte avec toi.

Il se penche et plante un baiser rapide sur mon épaule avant de dire :

– J'ai envie de te caresser.

Je n'arrive pas à me convaincre que je n'en ai pas envie, moi non plus. Il fait sombre, entre deux flashes de lumière, la musique est tellement forte que mon cœur bat

en cadence. Quel mal une nuit de folie pourrait-elle bien me faire ? Après tout, Andy en a eu plein.

Je le guide dans le couloir étroit, au-delà des toilettes, jusqu'à une petite alcôve abandonnée qui donne sur la scène du DJ. Nous sommes dans une impasse, enfermés, retirés dans un coin mais absolument pas cachés. À part le mur du fond du club, le reste de l'espace autour de nous est ouvert, et seule une vitre à hauteur de la taille nous empêche de tomber sur la piste de danse en dessous.

– OK. Caresse-moi ici.

Il lève un sourcil et passe un long doigt sur mes os, d'une épaule à l'autre :

– À quoi tu penses exactement ?

Ses yeux étincellent – il s'amuse de tout ce qui l'entoure. Il a l'air parfaitement normal et sensé pour quelqu'un qui me suit dans une boîte pour me dire abruptement qu'il a envie de me caresser. Je me souviens d'Andy qui ne cherchait que rarement (à part pour conserver les apparences) mes caresses, ma conversation, ma...

Est-ce que c'est comme ça que ça lui est arrivé ? Une femme l'a-t-elle pris à part ? Et puis elle s'est offerte à lui, et il lui a donné (et pris) tout ce qu'il pouvait avant de revenir vers moi ? Pendant ce temps, ma vie était devenue si étriquée que j'arrive à peine à me souvenir de ce que je faisais pendant toutes ces nuits d'absence.

Suis-je avide ? Est-il normal de vouloir tout avoir ? Une carrière qu'on ne sacrifierait pour rien au monde et un moment de folie, de temps en temps ?

– Tu n’es pas un psychopathe au moins ?

Il se met à rire puis m’embrasse sur la joue :

– Tu me rends un peu fou, mais en dehors de ça, non.

– J’ai juste...

Je m’interromps en baissant les yeux. Je presse ma main contre sa poitrine. Son sweat gris est incroyablement doux – du cachemire, c’est certain. Son jean foncé est parfaitement coupé. Ses chaussures noires sont neuves. Tout, chez lui, est raffiné.

– Je viens de m’installer ici.

Cette explication me semble suffisante pour justifier que ma main tremble ainsi contre lui.

– Et un moment comme ça, ça ne semble pas bien raisonnable, n’est-ce pas ?

– Pas du tout, je réponds en secouant la tête.

Mais je me redresse et passe une main dans son cou, en l’attirant à moi. Il se laisse faire, se penche en souriant avant de poser ses lèvres sur les miennes. Son baiser parvient à allier douceur et

brutalité, le scotch réchauffe ses lèvres. Il gémit un peu quand j'ouvre la bouche. Il y glisse sa langue et la vibration m'enflamme immédiatement. J'ai envie d'apprécier chacun de ses mouvements.

– Tu as un goût sucré. Comment t'appelles-tu ?

Première vague de panique :

– Pas de noms.

Il me repousse pour me regarder, les sourcils relevés :

– Et comment vais-je t'appeler ?

– Comme tout à l'heure.

– Princesse ?

J’acquiesce.

– Et comment vas-tu m’appeler quand tu seras sur le point de jouir ?

Il m’embrasse légèrement. Mon cœur bat très fort à la simple évocation de l’acte :

– Je ne pense pas que ça ait une grande importance. Je t’appellerai bien comme je voudrai.

– Ma foi, concède-t-il en haussant les épaules.

Je prends sa main et la dirige vers ma hanche :

– J’ai été la seule à me faire jouir pendant un an.

Je fais bouger ses doigts sur le bord de ma robe et murmure :

– Est-ce que tu vas arranger ça ?

Je sens qu’il sourit tout contre ma bouche avant de m’embrasser encore.

– Tu sais ce que tu fais ? murmure-t-il.

– Je sais ce que je fais.

– Tu es bourrée ?

– Je te promets que non.

Il recule juste assez pour me regarder dans les yeux. Son regard

va et vient, ses yeux retrouvent une lueur d'amusement :

– Tu réalises bien la manière dont tu te comportes...

Il me retourne et presse mon ventre contre le mur en verre. Je contemple la masse des corps qui s'agitent en dessous. La lumière saccadée vient des projecteurs en acier, au-dessus de la piste de danse, juste devant moi. En comparaison, notre coin, à l'étage, est virtuellement noir. De la vapeur monte de bouches d'aération disposées sur le dance-floor et

couvre les fêtards jusqu'aux épaules.

Les doigts de mon Anglais jouent avec le dos de ma robe. Il la relève et passe une main sur ma culotte, sur le bas de mes fesses et entre mes jambes – là où je l'espère et l'attends. Même le côté délicat de la position ne m'embarrasse pas. Je me cambre contre sa main, je suis déjà perdue.

– Tu es trempée, mon cœur. Qu'est-ce qui te plaît tant que ça ? L'idée de ce que nous faisons ici ? Ou le fait que je t'ai regardée

fantasmer sur moi pendant que tu dansais ?

Je ne dis rien, trop peur de ce que je pourrais répondre. Je gémiss quand il me pénètre d'un doigt. La pensée de ce que je *devrais* faire s'estompe. Le souvenir de l'ennuyeuse Sara de Chicago également. La prévisible Sara qui faisait toujours ce qu'on attendait d'elle. Je n'ai plus envie d'être cette personne-là. Plus maintenant. Je veux être téméraire, folle et jeune. Je veux vivre pour moi, pour la première fois de ma vie.

– Tu es une petite chose fragile, mais mouillée comme ça, je suis à peu près sûr que tu pourrais facilement te prendre ces trois doigts !

Il glousse en m’embrassant dans le cou, tout en dessinant des cercles sur mon clitoris, lentement, de manière à m’exciter totalement.

– S’il te plaît...

Je murmure, je ne sais même pas s’il m’entend. Son visage est dans mes cheveux, je sens sa queue collée contre ma hanche mais, à

part ça, il n'y plus que son doigt qui va et vient en moi qui compte.

– Tu as une peau magnifique. Surtout là.

Il embrasse mon épaule.

– On t'a déjà dit que ta nuque était parfaite ?

Je me retourne et lui souris. Ses yeux, grands ouverts et clairs, se plissent dans un sourire quand ils rencontrent les miens. Je n'ai jamais regardé quelqu'un dans les yeux de si près, en étant caressée comme ça. Quelque chose chez cet homme, cette nuit, cette ville, me

fait dire que c'est la meilleure décision que j'aie jamais prise.

*Chère New York, Tu es au top.  
Bises, Sara.*

*PS : Je ne dis pas ça parce que je suis bourrée.*

– Et maintenant, je ne peux plus admirer ta nuque... C'est vraiment dommage.

Sa main s'éloigne, j'ai froid là où se trouvaient ses doigts chauds. Il plonge dans sa poche et en sort un petit emballage.

Une capote. Une capote dans sa poche, comme par hasard ! Il ne

me serait jamais venu à l'esprit d'avoir une capote avec moi pour aller en boîte.

Il me tourne vers lui, nous fait pivoter pour appuyer mon dos contre le mur. Il m'embrasse, d'abord doucement puis plus fort, comme affamé. Au moment où je pense m'asphyxier, il s'écarte, lèche ma joue, mon oreille, mon cou. Mon cœur bat follement. Ma robe est retombée sur mes cuisses, mais ses doigts caressent l'ourlet et le remontent lentement.

– Quelqu'un pourrait arriver à tout moment, fait-il remarquer.

Il me laisse une dernière chance de lui dire non, au moment où il baisse ma culotte.

Ça m'est égal. Totalement égal. Peut-être même qu'une petite partie de moi a envie que quelqu'un arrive ici et voie cet homme parfait en train de me toucher comme il le fait. Je ne pense plus qu'à ses mains qui me caressent, à ma robe remontée sur mes hanches et à sa virilité dressée contre mon ventre.

– Je m'en fous.

– Tu es ivre. Trop ivre pour ça ?  
Je veux que tu te souviennes que je t'ai baisée.

– À toi d'en faire un moment mémorable.

Il relève ma jambe et m'ouvre, exposant ma peau nue à l'air froid qui vient de la climatisation juste au-dessus de nous. Il bloque mon genou autour de sa hanche – je me félicite de porter des talons de vingt centimètres. Je glisse ma main entre nous et je déboutonne son jean, descends son boxer juste

assez pour le libérer. J'enroule ma main autour de son érection et je la frotte sur mon sexe trempé.

– Putain, princesse. Laisse-moi continuer...

Son pantalon est ouvert mais coincé sur ses hanches. De dos, on pourrait croire que nous dansons, ou peut-être que nous ne faisons que nous embrasser. Je sens son poul dans ma paume de main. La situation, si réelle, me rend totalement folle. Il va me prendre, ici, sans se soucier de la foule en bas. Où il y a des gens qui me

connaissent comme la sage Sara, la responsable Sara, la Sara d'Andy.

*Nouvel appartement, nouveau job, nouvelle vie. Nouvelle Sara.*

Mon inconnu est lourd et tellement long dans ma main... Je le désire, je suis en même temps terrifiée – et s'il m'empalait ? Je ne suis même pas sûre d'avoir jamais baisé avec un mec qui bandait autant.

– Elle est grosse...

Il sourit, comme un loup sur le point de me dévorer – pour de bon.

Il déchire prestement l'emballage du préservatif avec ses dents.

– C'est la meilleure chose à dire à un homme. Tu peux même me dire que tu n'es pas sûre qu'elle va rentrer...

Je dirige son gland vers mon ventre, tremblante. Il est si chaud – la peau douce – et si dur à la fois.

– Putain. Je vais jouir dans ta main si tu n'arrêtes pas tout de suite.

Ses mains tremblent un peu – l'urgence –, il se retire d'entre mes doigts pour enfiler la capote.

– Tu fais ça souvent ?

Il est là, devant moi, plein d'assurance. Son sourire s'élargit :

– Faire quoi ? Baiser une belle femme qui ne veut pas me dire son nom et préfère que je la saute dans un couloir plutôt que dans un lieu adapté, un lit ou une limousine par exemple ?

Il commence à pousser pour entrer en moi, si lentement que c'en est presque douloureux. Ses yeux brillent d'une drôle de lueur. Nom d'un chien, je n'aurais jamais pensé que le sexe avec un inconnu

puisse être aussi intime que ça. Il me dévisage :

– Non, princesse. Je dois admettre que je n'ai jamais fait ça.

Sa voix est tendue, ses mots viennent de loin parce qu'il est enfoncé en moi, dans cette boîte chaotique, avec des lumières vivantes qui respirent, et la musique qui donne le rythme tout autour de nous, là où des gens déambulent sans savoir ce qui se passe juste au-dessus d'eux. Et pourtant, mon univers se réduit à ce lieu où il me remplit, où il frotte

mon clitoris à chaque à-coup, où la peau chaude de ses hanches se presse contre mes cuisses.

Plus un mot, seulement sa pénétration, d'abord lente puis rapide, douce et brutale. Notre espace se remplit d'onomatopées admiratives ou pressantes. Ses dents sont dans mon cou, j'agrippe ses épaules, de peur de tomber, sur le côté ou ailleurs, pas sur la piste de danse mais dans un monde où je n'aie pas peur d'être exposée, de montrer mon plaisir à tous ceux qui

m'observeraient – en particulier, cet homme.

– Dieu que tu es belle...

Il se penche en arrière, me regarde et accélère un peu. « Je n'arrive pas à cesser de regarder ta peau parfaite et *putain*, là où je suis. »

La lumière arrive de son côté. Pour moi, il est dans l'obscurité. Seulement la silhouette de mon inconnu. Je ne distingue rien quand je baisse les yeux, que des ombres et la suggestion du mouvement : lui en moi, hors de

moi, en moi à nouveau. Glissant et dur, collé à moi à chaque mouvement. Et comme pour me rappeler que je n'ai pas vraiment besoin de le voir, les lumières diminuent pour faire presque le noir, pendant qu'un son répétitif envahit le club.

– J'ai pris une vidéo de toi en train de danser...

Je mets un moment à réaliser ce qu'il vient de murmurer. Le temps que l'information supplante la sensation de lui, en train de me prendre :

– Qu... quoi ?

– Je ne sais pas pourquoi. Je ne vais pas la montrer. J'ai juste...

Il fixe mon visage en ralentissant, pour me laisser réfléchir, j'imagine.

– Tu étais comme possédée. Je voulais me souvenir. Bordel de Dieu, j'ai l'impression de confesser mes péchés !

J'avale ma salive, il s'approche encore plus de moi, m'embrasse avant que je demande :

– Est-ce que c'est bizarre, que ça me plaise que tu l'aies fait ?

Il se met à rire, continue à me pénétrer plus lentement, plus fort aussi :

– Profite alors, hein ? J'aime te regarder. Tu dansais pour moi. Il n'y a pas de mal à ça.

Il relève mon autre jambe et l'enroule autour de sa taille avant de se mettre à bouger vraiment pendant quelques minutes parfaites. Rapide, plein de l'urgence du moment, il se laisse aller et gémit – délicieusement. Si quelqu'un arrivait maintenant dans notre petit coin, il n'aurait aucun

doute sur ce que nous faisons. Et en imaginant que quelqu'un regarde cet homme me prendre si brutalement, je m'abandonne. Ma tête se pose contre le mur. Je sens monter

*monter*

*monter*

tout au fond de mon ventre, si bas, si lourd, une boule presque douloureuse qui roule le long de ma colonne vertébrale avant d'exploser dans mon sexe, si fort que je ne peux m'empêcher de crier, sans penser une seule

seconde qu'on pourrait m'entendre. Je n'ai pas besoin de lever les yeux pour savoir qu'il est en train de me regarder céder.

– Putain de merde.

Ses hanches ont des mouvements saccadés, brutaux. Il jouit avec un long gémissement, ses doigts enfoncés très fort dans mes hanches.

Je pense : *Il pourrait me faire des bleus.* Et puis : *j'espère qu'il m'en fera.*

Je veux conserver un souvenir de cette nuit et de *cette* Sara quand je

partirai. Pour mieux faire la différence entre la vie que je laisse derrière moi et celle qui m'attend et que je désire.

Il s'arrête, pèse contre moi, ses lèvres plantées dans mon cou.

– Mon Dieu, l'Anglais. Tu m'as épuisée.

Je le sens battre en moi – les contrecoups de son orgasme – et je voudrais qu'il reste en moi pour toujours, bien au fond. J'imagine de quoi nous avons l'air de l'autre côté de la boîte : un homme plaque une femme contre un mur, et elle

passer les jambes autour de lui – même si on ne les distingue pas clairement dans l'ombre.

Sa large main remonte le long de ma jambe, de ma cheville à ma hanche. Il se retire avec un petit gémissement et me remet sur mes pieds. Il recule et enlève la capote.

Putain, je n'avais jamais pensé que je pourrais faire quelque chose d'aussi fou. Un rictus étire mes lèvres tandis que mes jambes tremblent tant que je suis sur le point de m'effondrer.

*Ne panique pas, Sara. Ne panique pas.*

C'est parfait. Tout a été parfait, mais ça doit s'arrêter ici même. *Tout faire différemment. Pas de noms, pas d'attaches. Pas de regrets.*

Je lisse ma robe. Je monte sur la pointe des pieds pour l'embrasser sur les lèvres :

– C'était incroyable.

Il acquiesce en me rendant mon baiser.

– Oui. Est-ce que... ?

– Je vais descendre.

Je tourne les talons en lui faisant un signe de la main.

Il me fixe, désorienté :

– Tu...

– Tout va bien. Très bien. Tu vas bien ?

Il hoche la tête, médusé.

– Donc... merci !

L'adrénaline court toujours dans mes veines, je me retourne sans lui laisser le temps de répondre et je le laisse le pantalon déboutonné et les lèvres tordues dans une grimace de surprise.

Quelques minutes plus tard, je tombe sur Chloé et Julia, toutes les deux sur le point de rentrer. Bras dessus, bras dessous, nous quittons la boîte. C'est seulement quand nous nous asseyons dans la limousine que je revis silencieusement chaque seconde de ce qui vient de se passer avec cet homme étrange et puissant. Je réalise que j'ai laissé ma culotte à ses pieds et, dans son téléphone, une vidéo de moi en train de danser.

---

1. *Beautiful Bastard*, voir premier volume du diptyque de Christina Lauren, Hugo Roman.

## CHAPITRE 2

Samedi encore, ma vie était parfaite. Carrière au top, appartement bien organisé, plusieurs femmes disponibles pour jouer à peu près n'importe où et à tout moment. Dimanche et lundi : un vrai bordel. Je n'arrive plus à me concentrer, je suis tellement obsédé par cette putain de vidéo que je me la repasse en boucle. Il y a aussi cette petite culotte qui

traîne sur le bureau de ma chambre et qui me rend fou.

Je bouge sur ma chaise et passe un doigt sur l'écran pour déverrouiller mon téléphone, pour la millième fois aujourd'hui. Mon déjeuner d'affaires m'ennuie copieusement, mais j'essaye d'avoir l'air intéressé. Comme si j'en avais quelque chose à foutre des gosses et des chats de mes collaborateurs. Ça y est, on arrive au football américain. Je décroche.

Je ne pense qu'à elle.

Je jette un coup d'œil sur mes genoux et m'assure que mon portable est bien en mode silencieux avant d'hésiter une seconde. Je presse « play ».

L'écran est presque noir, l'image est floue, mais je n'ai pas besoin de tout voir, je connais ses mouvements par cœur. Même sans le son, je me souviens de la musique et de la manière dont ses hanches bougent en rythme. De sa robe qui remonte sur ses cuisses, toujours plus haut. Les Américaines n'apprécient pas à sa juste valeur

l'esthétique d'une peau parfaitement claire, sans taches de rousseur. Mon inconnue a la peau la plus parfaite dont on puisse rêver. Putain, je la lècherais de la cheville jusqu'au nombril, dans tous les sens, si elle m'en donnait l'opportunité. Je sais maintenant qu'elle ne dansait que pour moi, qu'elle savait que je la regardais.

Et elle a adoré ça, la garce !

Bordel. Cette petite robe courte. Ces cheveux châains en bataille, coupés à la hauteur du menton, et ces immenses yeux bruns, pleins

d'innocence. Ces yeux, quand elle me regarde, me donnent envie de faire de très très vilaines choses.

Son cul et ses seins parfaits ne sont pas mal non plus, d'ailleurs.

– Ça ne te réussit pas, le déjeuner, Stella, fait Will en piquant une frite dans mon assiette.

– Mmm ? je murmure sans relever la tête, l'air parfaitement détaché. Vous parlez football américain. Ça m'emmerde et je me sens virtuellement mort.

S'il y a une chose que j'ai apprise dans les affaires, c'est à ne jamais, au grand jamais, dévoiler ses cartes, même quand on a la pire main de la Terre. Surtout si c'est la vidéo d'une fille en train de danser juste avant de se faire baiser contre un mur.

– Ce que tu regardes sur ton téléphone est manifestement mille fois plus intéressant que la constitution de l'équipe des Jets cette année. Et tu ne nous en fais même pas profiter...

Si seulement il savait !

– Je jette un coup d’œil aux cours, fais-je en hochant la tête. Je gémis presque en fermant la fenêtre de la vidéo et en faisant glisser mon téléphone dans la poche de ma veste : Rien de passionnant.

Will finit son verre d’un trait et rit :

– Quel sacré menteur !

Mais il me connaît bien : nous sommes les meilleurs amis du monde depuis la création de la société de capital-risque la plus

dynamique de la ville, fondée il y a trois ans.

– Je suis sûr que tu regardes du porno sur ton téléphone.

Je fais celui qui n'entend pas.

– Hé, Max ! s'écrie James Marshall, la tête de notre département de valeurs technologiques. Comment ça s'est fini avec la fille à qui tu parlais au bar samedi ?

En général, quand mes meilleurs potes me demandent des nouvelles des filles que je rencontre au hasard, je hausse les épaules et je

dis : « Baise rapide » ou plus simplement encore : « Limousine ».

Mais cette fois, je secoue la tête :

– Rien du tout.

Le serveur apporte une nouvelle tournée, je le remercie machinalement, même si je n'ai pas touché au premier verre. Mon regard parcourt la salle. La foule typique à l'heure du déjeuner : des repas d'affaires et des femmes qui, elles, prennent leur temps.

J'aimerais sortir de mon corps.

James grogne en refermant le dossier qu'il consultait, il le glisse

dans son attaché-case. Il lève son verre en grimaçant :

– Est-ce que vous vous êtes remis de votre week-end ? Je crois que je suis trop vieux pour sortir jusqu'au bout de la nuit.

Je bois une gorgée de scotch. Je le regrette immédiatement. Comment une boisson que je consomme presque tous les jours depuis l'adolescence peut-elle me rappeler soudainement une femme que je n'ai vue qu'une fois dans ma vie ?

On s'éclaircit la gorge. Je relève les yeux.

– Hé ! fait Will. Il désigne de la tête un homme qui traverse la salle du restaurant : « Ce n'est pas Bennett Ryan ? »

– Je n'en crois pas mes yeux ! fais-je en voyant passer la haute silhouette de mon vieil ami.

– Tu le connais ? demande James.

– Ouais, on était à l'université ensemble. On a partagé un appartement pendant trois ans. Il m'a appelé il y a quelques mois

pour me demander de lui prêter ma maison à Marseille. Il voulait faire sa demande à sa petite amie là-bas. On a discuté de l'ouverture des nouveaux bureaux de Ryan Media à New York.

Bennett s'arrête à une table vers le fond en souriant comme un idiot. Il embrasse une petite brune éblouissante.

– J'ai l'impression que la France a fait son petit effet, raille Will.

Mais ce n'est pas la future madame Bennett Ryan qui attire mon attention. C'est la belle femme

assise à côté d'elle, qui fouille dans son sac. Cheveux châtain blond, et les mêmes lèvres rouges que j'ai embrassées au club. Les mêmes grands yeux bruns.

Je prends sur moi pour ne pas lui sauter dessus tout de suite. Je reste sur ma chaise autant que je peux. Elle sourit à Bennett et il dit quelque chose qui fait rire les deux femmes. Ils sortent tous les trois du restaurant. Je ne les quitte pas du regard.

Il est temps de renouer avec une vieille amitié.

– Max Stella !

Les larges portes de métal qui séparent le bureau intérieur de la zone de réception de Ryan Media sont ouvertes. Le fameux Ryan, en personne, en sort et vient à ma rencontre.

– Comment vas-tu ? Ça fait un bail !

Je m'éloigne des hautes fenêtres donnant sur la Cinquième Avenue avant de serrer la main de Bennett :

– Très bien ! dis-je en regardant autour de moi.

L'atrium est haut de deux étages, le marbre poli du sol reflète le grand soleil de l'après-midi. Sur le côté, une petite zone pour s'asseoir avec des canapés en cuir et un lustre à pampilles qui pend à six mètres de hauteur. Derrière le large comptoir de l'accueil, une cascade et de l'eau qui ruisselle sur de l'ardoise. Une poignée d'employés empruntent les ascenseurs pour rejoindre leurs bureaux en jetant à Bennett des regards inquiets.

– Tu as l'air plutôt à l'aise !

Il me fait signe de le suivre :

– Les choses se mettent en place petit à petit. Après tout, New York sera toujours New York.

Il me guide jusqu'à son bureau, immense, avec un mur de fenêtres et une vue imprenable sur Central Park.

– Et la fiancée alors ? je demande en montrant un cadre-photo sur le bureau. J'imagine qu'elle a apprécié la Méditerranée. Comment pourrait-elle accepter

d'épouser un con arrogant comme toi sinon ?

Bennett se met à rire :

– Chloé va très bien. Merci de m'avoir prêté ta villa, elle a adoré.

Je hausse les épaules.

– Ce n'est qu'une grande bicoque, vide la plupart du temps. Je suis heureux que ça ait fait la différence.

Bennett me fait signe de m'asseoir, il prend place dans un large fauteuil, dos au mur de fenêtres.

– Ça fait un moment que je ne t'ai pas vu. Quoi de neuf ?

– Tout se passe au mieux.

– C'est ce que j'ai entendu dire. Il se gratte le menton en me dévisageant : « Ce serait sympa si tu venais un soir chez nous, maintenant que nous avons emménagé. Chloé sait tout de toi... »

– J'espère que tu exagères !

De tout New York, Bennett Ryan est probablement la personne qui a le plus de dossiers sur moi.

– Eh bien... Je lui en ai dit juste assez pour qu'elle ait envie de te rencontrer.

– J'aimerais beaucoup qu'on rattrape le temps perdu. Quand tu veux.

Je jette un coup d'œil par la fenêtre, hésitant. Pas facile de lire dans les pensées de Bennett dans ce genre de situation. C'est ce qui le rend si efficace dans son job.

– Je dois admettre que j'ai une faveur à te demander.

– C'est bien ce que je pensais, répond-il souriant, en se penchant

vers moi.

J'ai travaillé sans problème avec les gens les plus intimidants du monde, mais avec Bennett Ryan, je me méfie toujours. Je choisis mes mots avec précision. Surtout pour lui demander... C'est délicat.

– J'ai rencontré une fille l'autre soir, qui depuis ne quitte plus mes pensées. Je l'ai laissée partir sans lui demander son numéro, et je m'en veux à mort. Je t'ai vu déjeuner avec elle et ta charmante Chloé hier midi.

Il m'observe en silence pendant un moment :

– Tu veux parler de Sara ?

– Oui, Sara ! fais-je, l'air peut-être un peu trop triomphant.

Il secoue la tête.

– Oh non ! Aucune chance, Max.

– Quoi ?

Avec Bennett, je n'arrive jamais à conserver longtemps l'air innocent. Il me connaît depuis l'université – peut-être pas le meilleur exemple de gentleman qui fût !

– Chloé me la couperait si elle savait que je t'ai présenté à Sara.

Impossible.

Je pose une main sur ma poitrine :

– Je suis blessé, mec. Et si mes intentions étaient honorables ?

Bennett se met à rire, se lève et s'approche des fenêtres.

– Sara... Elle sort à peine d'une rupture douloureuse. Et tu es... Il me regarde en relevant un sourcil : Tu n'es pas son genre.

– Allons, Ben. Je ne suis plus un branleur de dix-neuf ans !

Ma réponse le fait sourire.

– Peut-être, mais tu parles au mec qui t'a vu séduire trois jeunes femmes en une soirée, sans qu'aucune d'elles soupçonne l'existence des deux autres.

Je grimace.

– Tu as tout faux. Elles se sont très bien entendues vers la fin de la nuit.

– Tu te fous de ma gueule ?

– Donne-moi son numéro, c'est tout ce que je demande. Une sorte de reconnaissance pour le prêt de ma somptueuse villa.

– Trou du cul !

– Je crois que j’ai déjà entendu ça... Sara et moi avons eu... une conversation intéressante.

– Une conversation ? *Sara* a discuté avec toi ? Je suis sceptique.

– Mais si, et elle a eu l’air d’apprécier ma compagnie. Elle est intrigante, cette petite. Malheureusement, nous avons été interrompus avant que j’aie eu l’occasion de lui demander son nom.

– Je vois.

– Et puis quelle chance d’être tombé sur toi !

Je hausse les sourcils en attendant sa réponse.

– De la chance...

Bennett se rassoit en souriant.

– Mais j'ai bien peur que tu doives tenter ta chance ailleurs. Je tiens beaucoup à mon engin. J'aimerais le conserver dans son intégrité. Je ne vais pas te faciliter la chose.

– Tu as toujours été un enculé.

– J'ai déjà entendu ça, moi aussi.

Déjeuner, jeudi ?

– Vendu !



Je quitte le bureau de Bennett avec l'intention de faire un tour dans les nouveaux locaux de sa boîte. Ils se sont installés sur trois étages dans l'immeuble, et j'ai entendu dire que les travaux ont été spectaculaires. L'atrium, spacieux, est impressionnant, mais n'a rien à envier aux bureaux luxueux, reliés par des couloirs larges et des sols en pierre baignés de lumière naturelle grâce aux fenêtres, aux murs de verre et aux velux. Chaque bureau est doté d'un petit espace d'attente – aucun de la

taille de celui de Bennett – mais idéal pour les clients qu'il n'est pas nécessaire de recevoir dans la salle de conférence. Celle-ci, d'ailleurs, est sublime : un mur de baies vitrées qui donnent sur Manhattan, une large table en noyer brillant avec de la place pour au moins trente personnes, et le nec plus ultra de la technologie pour les présentations.

Je murmure : « Pas mal, Ben » en revenant vers le hall. Je me retrouve en face d'une grande installation photographique de

Timothy Hogan. « Et très bon goût pour un tel connard. »

– Qu'est-ce que tu *fous* ici ?

Je relève les yeux : Sara se tient, immobile, au milieu du hall. Je ne peux pas m'empêcher de sourire : c'est vraiment mon jour de chance.

Ou... pas, si on considère l'expression de son visage.

Je chantonne :

– *Sara* ! Quelle charmante surprise. J'étais justement en rendez-vous. Je m'appelle Max, au fait. Un plaisir de mettre enfin un nom sur un... (je la regarde de

haut en bas, en m'arrêtant sur sa poitrine) visage.

Putain, ce qu'elle est sexy !

J'observe son visage : ses yeux se sont agrandis à l'extrême – ils ont à peu près la taille de deux assiettes à dessert. Franchement, je n'en ai jamais vu d'aussi grands. Ils pourraient quasiment appartenir à un lémurien.

Elle attrape mon bras, me tire dans le couloir. Ses bottes qui montent au genou claquent sur les dalles de pierre.

– Ravie de t'avoir revue si vite,  
*Sara*.

– Comment m'as-tu retrouvée ?  
chuchote-t-elle.

– L'ami d'un ami.

Je fais au revoir de la main en la buvant du regard. Sa frange est tirée sur le côté et tient grâce à une petite barrette rouge, de la même couleur que ses lèvres rebondies. On dirait qu'elle vient de sortir d'un shooting photo.

– *Sara*, c'est un prénom magnifique...

Elle fronce les sourcils :

– Je savais que tu étais un psychopathe.

– Pas tout à fait !

Je ris gaiement. Une jeune femme nous passe devant, elle salue Sara d'un timide « Bonjour mademoiselle Dillon » avant de s'éclipser.

*Et le nom de famille. Merci, jeune stagiaire impressionnée !*

– Ah, Ah ! Sara Dillon. Peut-être pourrions-nous poursuivre cette discussion dans un lieu plus privé ?

Elle regarde autour d'elle et baisse la voix :

– Tu ne me baiseras pas dans mon bureau si c'est ce que tu veux.

Décidément, elle est fantastique...

– J'étais simplement venu pour te souhaiter, dans les formes, la bienvenue à New-York. Mais j'imagine qu'on peut faire ça à peu près n'importe où...

– Tu as deux minutes ? dit-elle en se dirigeant vers son bureau.

Nous arrivons à un petit espace de réception, face aux fenêtres donnant sur la ville. Un jeune homme est assis à un bureau

circulaire. Il nous jette un coup d'œil.

– Je serai dans mon bureau, George, jette-t-elle par-dessus son épaule. Qu'on ne nous dérange pas, s'il te plaît.

Elle ferme la porte derrière nous et me regarde dans les yeux :

– Deux minutes.

– Si nous sommes pressés, je peux te faire jouir en deux minutes.

Je m'approche d'elle et passe un doigt sur sa hanche.

– Mais je pense que nous préférons tous les deux que ça dure

un peu plus longtemps.

– Deux minutes pour m'expliquer ce que tu fais là, clarifie-t-elle, la voix légèrement tremblante. Et comment tu m'as retrouvée.

– Eh bien, j'ai rencontré cette femme samedi soir... Je l'ai baisée contre un mur, en fait. Et je n'ai pas cessé de penser à elle. Elle était extraordinaire. Belle, drôle, chaude comme l'enfer. Mais elle ne m'a pas donné son nom. Elle ne m'a rien laissé d'autre que sa culotte. Je ne sais pas si on peut considérer

que c'est une piste de petits cailloux...

Je m'approche, replace une mèche de cheveux derrière son oreille et frôle sa joue du bout de mon nez.

– Et quand j'ai commencé à me branler ce matin en pensant à elle, je ne savais toujours pas quel nom prononcer en gémissant.

Sara s'éclaircit la gorge et me repousse. Elle passe de l'autre côté du bureau et répond, rougissante :

– Ça n'explique toujours pas comment tu m'as retrouvée.

– Je l’ai vue sous les spots, la tête en arrière, les yeux fermés, mais j’ai envie de la voir nue, dans la lumière du jour. Je veux la voir rougir de tout son corps.

Je décide d’arrêter de la taquiner. Cette Sara est trop différente de la princesse de Chicago que j’ai rencontrée au bar :

– Je t’ai vue déjeuner hier avec Ben. Nous sommes de vieilles connaissances. Deux et deux font quatre. J’espérais te revoir.

Elle siffle, furieuse :

– Tu as parlé à *Bennett* de samedi ?

Les belles couleurs de ses joues disparaissent d'un coup.

– Putain, non, je t'assure. Je n'avais pas envie de signer mon arrêt de mort. J'ai juste demandé ton numéro. Qu'il ne m'a pas donné.

– OK. Elle se détend.

– Écoute, c'est une coïncidence totale que je sois tombé sur toi, mais j'avais envie de revoir Ben de toute façon. Si tu veux qu'on dîne un soir...

Je dépose ma carte sur son bureau et tourne les talons.

– Et la vidéo. Qu'est-ce que tu en as fait ?

Je lui fais face, le désir de l'asticoter me submerge. Je prends mon temps – elle panique.

– Tu l'as mise en ligne ? Sur YouTube ou PornTube ou un quelconque site du genre ?

J'éclate de rire. Impossible de me retenir :

– Quoi ?

– Je t'en prie, dis-moi juste que tu ne l'as pas fait.

– Mon Dieu, bien sûr que non ! Je dois admettre que je l’ai regardée à peu près deux cents fois. Mais non, il ne me viendrait jamais à l’idée de la *partager*.

Elle regarde ses mains, en tripotant ses ongles.

– Est-ce que je peux la voir ?

Est-ce de la curiosité dans sa voix ? Ou quelque chose de plus ?

Je contourne le bureau pour me glisser derrière elle. Elle est toujours tendue, mais elle se penche un peu en arrière, presque contre moi, les poings fermés sur

les côtés. Je sors mon téléphone de ma poche et je cherche la vidéo. Je presse « play » en continuant de tenir le téléphone de sorte qu'elle puisse voir.

Le son est enclenché. La musique qui sort des petits haut-parleurs est lancinante. Elle apparaît sur l'écran, en train de danser, les bras au-dessus de la tête. Comme la première fois que je l'ai regardée en *live*, je commence à bander.

– Là, tu vois, fais-je dans son cou. C'est le moment où tu t'es demandé

si je remarquais que ta robe se relevait. N'est-ce pas ?

Je colle mes hanches sur ses fesses pour lui montrer l'effet qu'elle a sur moi.

Je mets le téléphone sur son bureau, en face d'elle, et je pose ma main sur sa hanche.

– Et là... dis-je en faisant un signe de tête vers la vidéo.

Elle attrape mon téléphone et la regarde de plus près.

– J'adore la manière dont tu regardes par-dessus ton épaule. C'est mon passage préféré. Cette

expression sur ton visage... c'est comme si tu ne dansais que pour moi.

– Oh ! mon Dieu, murmure-t-elle.

J'espère qu'elle se remémore ses sensations, ce que ça lui faisait de savoir que je la regardais.

Elle prend ma main et la déplace lentement vers l'ourlet de sa robe, qu'elle relève jusqu'à la hanche. Sa peau est douce sous ma paume, je glisse une main sur son ventre. Ses muscles se contractent sous mes doigts.

– *Tu dansais pour moi ?*

J'ai besoin de me l'entendre répéter. Elle acquiesce et dirige ma main un peu plus bas. Bordel ! cette femme est pleine de contradictions.

– À quoi d'autre pensais-tu ? Est-ce que tu pensais à mon visage entre tes cuisses, à ma bouche ?

Elle hoche la tête en se mordant la lèvre.

– J'avais envie de te caresser. Juste comme ça.

Ma main descend sous sa culotte au moment où je prononce ces mots.

Son corps s'incline sous moi, se courbe contre le mien pour se pencher sur le bureau.

– J'ai envie de sentir que tu es trempée. Mon souffle est court, ma voix basse et rauque : « Trempée parce que tu sais que j'ai joui ce matin en te regardant. »

Mes doigts descendent encore.

Elle gémit.

– Tu regardes ?

Je glisse un doigt en elle. Elle semble d'accord, j'en profite pour aller plus loin. Mon pouce dessine des cercles sur son clitoris :

– Tu es putain de trempée.

Mes dents éraflent son épaule.

– Nous... Pas ici...

Pourtant, elle s'empale sur mes doigts. Je la sens se resserrer, son souffle n'est plus que des petits gémissements aigus.

Avec un clin d'œil coupable, je retire ma main et je la fais pivoter vers moi. Elle a l'air comme sous drogue, les paupières lourdes, les lèvres ouvertes.

– Malheureusement, mes deux minutes arrivent à leur fin.

Je l'embrasse sur la joue, le coin de la bouche et sur chacune de ses paupières. Puis je lui arrache mon téléphone avant de sortir du bureau.

## CHAPITRE 3

Un inconnu a pris une vidéo de moi en train de danser.

Et puis il a découvert où je travaillais – parce qu'apparemment, c'est le super pote de *mon patron*. Et je lui ai demandé de me montrer la vidéo.

J'ai pris sa main pour la mettre dans ma *culotte* – encore, mais cette fois dans mon nouveau *bureau* – et je nous ai prouvé à tous les deux à quel point l'idée qu'il se

branle en regardant la vidéo m'excitait.

« Oh mon Dieu ! »

– C'est la dixième fois que vous dites ça en un quart d'heure, Sara. Expliquez-moi ce qui vous tourmente.

Mon assistant, George, se tient dans l'embrasure de la porte.

– À moins que ce soit si sulfureux que je doive entrer et fermer la porte derrière moi.

– Ce n'est rien. J'ai juste...

Je range des stylos dans un pot sur mon bureau et replace quelques

feuilles de papier. « Rien. »

Son sourire se fait sceptique :

– Vous ne savez pas mentir !

– Non, vraiment. C'est un énorme, gigantesque, regrettable rien du tout.

George entre dans mon bureau et s'affale sur une chaise, en face de moi.

– Est-ce que ce « rien du tout » est arrivé à la fête d'enterrement de vie de jeune fille de Chloé, samedi ?

– Possible.

– Et c'est un « rien du tout » de genre masculin ?

– Envisageable.

– Et ce « rien du tout » de genre masculin ne serait-il pas en rapport avec ce beau gosse de Max Stella qui vient de sortir de votre bureau ?

– Quoi ? Non !

Je mens sans cligner des yeux. Je me féliciterai plus tard de ce talent soudain. George a raison depuis le début : je ne sais pas mentir. Mais, apparemment, ma honte du sexe en public contre un mur suffit à

réveiller en moi des ressources insoupçonnées.

– Comment sais-tu qui est Max Stella ?

George étudie toujours de très près le panel d'hommes sexy à disposition, où qu'il soit. Mais même s'il est arrivé une semaine avant moi (new-yorkais de treize jours) je ne pensais pas qu'il travaillait aussi vite.

– Quelle est la première chose que vous faites après vous être installée dans un appartement, dites-moi ?

– Trouver les boutiques les plus proches qui vendent du vin et des cupcakes. Bien sûr.

Il se met à rire :

– Bien sûr. Parce que mon but dans la vie n'est pas de finir comme un vieux célibataire grassouillet. En réalité, je tâte le terrain. Pour trouver les lieux les plus sympas pour manger, danser, faire la fête ?

– Et rencontrer le plus d'hommes possible.

Il me fait un clin d'œil :

– *Le plus* possible. Je récolte toutes les informations que je peux et, au passage, j'apprends tout du Who's Who de la ville.

Il se penche vers moi avec un large sourire :

– Dans cette ville, Max Stella est un Who.

– Un *who* quoi ?

Il rit encore :

– C'est un habitué de la Page Six, chérie. Tout droit importé de Londres il y a quelques années. Brillant financier au cerveau surdéveloppé, du genre à baiser

toutes les célébrités sexy à portée de main et les princesses des fonds fiduciaires. Un trophée différent toutes les semaines. Bla bla bla...

Génial. J'ai réussi à choisir le même genre de coureur de jupons de top-modèles, connu comme le loup blanc, que mon ex-petit copain. Pour couronner le tout, Max n'est pas seulement un homme à femmes notoire, il est également un financier en vue dans le domaine du capital-risque, que je serai amenée à croiser et recroiser dans le travail. Et qui, en plus,

détient une vidéo de moi en train de danser comme une strip-teaseuse, en imaginant sa tête entre mes jambes.

Je grogne encore :

– Oh ! Dieu tout puissant !

– Calmez-vous. On dirait que vous allez vous évanouir. Vous avez déjeuné ?

– Non.

– Écoutez, vous êtes largement en avance. Nous n'avons que quatre contrats, ici, qui nécessitent votre attention. Si ce qu'Henry m'a dit à votre propos est vrai, j'imagine que

vous les avez déjà compulsés au moins cinquante fois. Chloé n'a même pas encore reçu les meubles de son bureau. Son assistant n'est même pas encore arrivé à New York et Bennett n'a engueulé que trois personnes aujourd'hui. En clair, rien ne vous retient ici. Prenez le temps et allez déjeuner.

Je prends une grande inspiration en lui souriant avec reconnaissance :

– Henry vous a très bien formé.

George a été engagé pour assister Henry chez Ryan Media après

l'obtention de mon diplôme et mon départ pour une grosse entreprise commerciale. Quand Bennett m'a appelée pour m'offrir le poste de directeur financier dans la nouvelle filiale, Henry m'a envoyé un email en recommandant George qui rêvait de changer d'air.

George me rend mon sourire et me salue avec grâce :

– Henry m'a dit que vous étiez irremplaçable. Qu'il ne fallait même pas que j'essaye. Je dois faire mes preuves !

– Tu es génial.

– Oh ! ma chère, je sais. Et je considère que savoir où vous pouvez vous amuser fait partie de mes devoirs d'assistant : cupcakes, vin ou *autre chose*.

Mon esprit dérive instantanément vers la boîte de samedi, remplie à craquer de gens vibrant sur la musique, les voix, les pieds qui martèlent le sol. À nouveau, le visage de Max traverse mes pensées, son cri quand il a joué, sa haute stature, face à moi, qui me plaque contre le mur, me

soulève et me fait glisser en avant et en arrière.

Je plonge ma tête dans mes mains. Maintenant, je sais qui il est. Et il veut me revoir ? Je suis coincée.

George se lève, contourne le bureau et me tire par le bras :

– Bien. Allez manger quelque chose. Je vais imprimer les contrats pour Agent Provocateur, vous vous en occuperez quand vous serez de retour. Respirez, Sara.

Je me lève à contrecœur et récupère mon sac dans le placard.

George a raison. À part la soirée en boîte avec les filles il y a deux jours et les nuits blanches passées à installer mon nouveau chez-moi, j'ai passé le plus clair de mon temps au bureau, à essayer de mettre tout en marche. La majeure partie des trois étages que nous avons loués dans l'immeuble d'acier et de verre en centre-ville est toujours vide. Sans le reste de mon département et l'équipe marketing, nous ne pouvons pas faire grand-chose pour élaborer

l'une des plus grandes campagnes média au monde.

Chloé est restée chez Ryan Media quand je suis partie. Elle a géré avec Bennett plusieurs comptes marketing. C'est son brillant travail sur l'énorme campagne Papadakis qui a propulsé l'entreprise dans le monde des grands. Il est devenu évident qu'une filiale à New York était indispensable pour gérer les plus gros dossiers. Bennett, Henry et Elliott Ryan ont passé deux semaines ici pour trouver l'endroit

idéal. Ensuite, tout s'est enchaîné : Ryan Media Group s'installe donc au cœur de New York.

Michigan Avenue à Chicago grouille d'activité. Mais ce n'est rien en comparaison de la Cinquième Avenue de Manhattan. Je me sens étouffée par le quadrillage strict des rues, les imposantes masses architecturales et le monde, les embouteillages, le bruit. Plus les klaxons beuglent autour de moi, plus je reste immobile et plus le bruit de la ville m'écrase. Est-ce que je dois prendre

à droite ou à gauche pour trouver le petit resto chinois que Bennett aime bien ? Comment s'appelle-t-il déjà – Garden quelque chose. Je me redresse pour retrouver ma contenance. Un flux constant d'hommes en costumes et de femmes en tailleurs se fraye un chemin autour de moi, comme l'eau d'une rivière autour d'un rocher paresseux.

Je sors mon téléphone de mon sac pour envoyer un texto à Chloé. Je m'arrête en voyant un panneau familier en forme de canard au-

dessus d'une porte, de l'autre côté de la rue. Sur la petite devanture, je lis : « Hunan Garden ».



L'ambiance du restaurant est feutrée – il est presque vide, mais il en émane une odeur fantastique. Je n'arrive pas à me souvenir de mon dernier repas, en dehors des barres Granola. Je me mets à saliver et, pour un bref moment, j'oublie que je suis censée me tenir sur mes gardes.

J'ai déménagé ici pour repartir à zéro. Ce qui signifie : faire de ma

carrière une priorité, me *retrouver* – et ne pas retomber dans une relation bordélique du type *Les femmes de Stepford*<sup>1</sup>. Ceci implique cela. Je vais déjeuner ici, mais seulement après avoir dit à Max qu'il n'a pas intérêt à débarquer à nouveau sur mon lieu de travail. Et qu'avoir glissé sa main sous ma robe était un accident. Un total dérapage. Involontaire.

« Sara ? »

Mon nom prend une sonorité douce et érotique dans sa bouche, avec cet accent... Je me tourne

vers sa voix. Il est assis sur une banquette dans le coin, en train de parcourir un grand menu. Il le baisse, très surpris, mais il me sourit tout de suite. J'ai envie de le gifler pour tout le stress qu'il me cause. Les traits de son visage sont encore plus identifiables dans la pénombre du restaurant. Il a l'air encore plus dangereux.

Je marche jusqu'à sa table en ignorant ostensiblement le fait qu'il se pousse pour me faire de la place. Ses cheveux sont coupés courts, un peu plus longs sur le haut du crâne.

Ils lui tombent dans les yeux quand il hoche la tête. J'ai envie de tendre la main pour voir s'ils sont aussi doux qu'ils le paraissent sous cet éclairage. Et merde.

– Je ne compte pas m'asseoir avec toi, dis-je en haussant les épaules. Je veux juste mettre quelques trucs au clair.

Il pose les mains sur la table :

– Absolument.

Je prends une longue inspiration.

– J'ai passé un très bon moment en boîte samedi soir, si j'en crois mes souvenirs un peu flous.

– Pareillement.

Je lève la main pour le faire taire :

– Mais j'ai emménagé ici parce que je veux un nouveau départ. J'avais envie de faire quelque chose de fou, je l'ai fait, mais ce n'est pas moi. J'aime mon travail et mes collègues. Je ne peux pas te laisser entrer comme ça dans mon bureau pour flirter avec moi. Je ne peux plus agir comme ça.

Je me penche en avant et je baisse la voix :

– Et je n’arrive pas à croire que tu aies gardé la vidéo.

Il a la présence d’esprit d’avoir l’air contrit.

– Je suis désolé. Je voulais l’effacer.

Il s’appuie sur ses coudes et dit :

– Mais je n’arrive pas à cesser de la regarder. Elle me fait plus d’effet qu’un shooter de putain de whisky. Elle me calme. Plus que le porno le plus dégueulasse.

Je sens une légère vibration entre mon ventre et mon entrejambe.

– Et je suis sûr que tu aimes entendre ça. Je suis aussi sûr que la princesse extravagante que j'ai rencontrée au club occupe beaucoup plus de place chez Sara Dillon que tu veux bien l'admettre.

– Pas du tout. Je secoue la tête :  
« Et je ne peux pas faire ça. »

– Ça, c'est juste un repas. Assieds-toi.

Je ne bouge pas.

– Allez... Il soupire calmement.  
« Tu me laisses te baiser samedi, tu mets ma main sous tes vêtements il y a cinq minutes et maintenant tu

refuses de déjeuner avec moi. Est-ce une manie chez toi d'avoir en permanence cet esprit de contradiction ? »

– Max.

– Sara.

J'hésite longtemps avant de me glisser sur la banquette à côté de lui. Je sens la chaleur de sa grande et solide carcasse m'irradier.

– Tu es très en beauté.

Je regarde la petite robe noire toute simple que je porte. L'ourlet dévoile mes jambes juste au-dessus des genoux. Il passe un doigt de

mon épaule à mon poignet, et ma peau nue se couvre de chair de poule.

– Je ne viendrai plus jamais dans ton bureau comme ça, continue-t-il si doucement que je dois me pencher vers lui pour l'entendre. « Mais j'ai vraiment envie de te revoir. »

Je secoue la tête en fixant ses longs doigts sur ma peau :

– Je ne pense pas que ce soit une bonne idée.

Le serveur s'arrête à notre table, les doigts de Max restent sur ma

main. Je suis incapable de décider ce que je vais manger. Il choisit tous les plats.

– J'espère que tu aimes les crevettes.

– Oui.

Sa main sur la mienne, sa jambe collée à ma cuisse, est-ce ce que je souhaite ? Je ne veux pas être constamment distraite par ce genre de situation. Mais je n'arrive pas à sortir de son orbite.

– Désolée, je suis un peu distraite.

Son autre main parcourt mon corps et passe sous la table. Je sens

la pression de ses doigts sur ma cuisse :

– Distracte à cause de moi ? Ou par le travail ?

– En ce moment, toi. Mais ça *devrait* être à cause du travail.

– Tu as tout le temps pour ça. Je parie que c'est ton assistant qui t'a convaincue de faire une pause pour déjeuner.

– Tu m'espionnes ?

Je me redresse pour le regarder.

– Pas besoin. Il a l'air du genre très occupé et tu as l'air de ne pas avoir souvent le temps de déjeuner.

Ses doigts remontent l'ourlet de ma robe, haut, toujours plus haut, jusqu'à ma hanche.

– J'ai le droit ?

Son accent transforme la fin de sa phrase en un murmure.

Il a plus que le droit, mon cœur palpite dans un mélange d'excitation et d'inquiétude. Encore une fois, je le laisse mettre la raison de côté et la cacher dans un recoin sombre – où je ne pourrai pas la retrouver.

– Nous sommes dans un restaurant.

– J'en ai bien conscience.

Il se glisse sous la dentelle trempée de ma culotte et caresse mon clitoris avant de s'enfoncer dans mon vagin mouillé.

– Mon Dieu, Sara. J'adorerais t'allonger sur la table et faire de *toi* mon déjeuner.

Ma peau s'enflamme un bref instant :

– Tu ne devrais pas dire des choses comme ça.

– Pourquoi ? Nous sommes seuls dans ce restaurant, si l'on excepte le vieux monsieur du coin, le

serveur et le cuisinier dans le fond.  
Personne ne peut m'entendre.

– Ce n'est pas ce que je veux dire.

– Je ne devrais pas dire des choses comme ça à cause de l'effet que ça te fait ?

J'acquiesce, incapable de prononcer un mot quand il enfonce deux doigts en moi.

– On a environ dix minutes avant d'être servis. Tu penses pouvoir jouer dans ce laps de temps ?

Ce n'est pas comme s'il avait déjà deux doigts en moi. Mais pour une raison ou une autre, il a dit ça. Je

réalise où nous sommes. C'est un drame : savoir ce que je *devrais* faire dans un restaurant aussi calme – siroter mon thé, savourer mon déjeuner – et le désir de faire quelque chose qui ne me ressemble pas. Laisser cet homme me prendre avec les doigts alors que n'importe qui peut à n'importe quel moment débouler et nous surprendre.

C'est, encore une fois, le même fantasme fou que dans la boîte, : la possibilité d'être vue avec ce bel homme étrange, la possibilité de faire un break avec la réalité.

Il commence à caresser mon clitoris en gardant ses doigts enfoncés très profondément, sans les mouvoir. Son bras a à peine bougé sur la table. Dessous, là où la nappe frôle nos jambes, une explosion se prépare.

Je fixe son bras, sa chemise qui dépasse de sa veste, je sens qu'il me regarde, qu'il a conscience de chaque respiration, de chaque gémissement, qu'il me voit me mordre les lèvres pour éviter de gémir. Ses caresses fermes et sûres font monter une douleur sourde

entre mes jambes et je m'empale sur ses doigts, j'en veux plus, et plus fort. Au fond, un plat vient de s'écraser par terre. Max gémit doucement mon prénom.

Le garçon émerge de la cuisine et se dirige vers nous.

– Regarde-toi, dit Max en se penchant pour m'embrasser dans le cou, juste sous l'oreille. Sa respiration est chaude sur ma peau et je suis déchirée entre deux désirs contradictoires : me concentrer sur ses doigts ou m'inquiéter du serveur qui se dirige vers notre table. La

combinaison de ses caresses et de la peur d'être surprise me rend folle.

Comme s'il le devinait, Max murmure :

– Personne ici ne sait que tu es sur le point de jouir entre mes doigts.

Je m'attends à ce qu'il s'interrompe, qu'il pose sa main sur la table... Max immobilise son pouce au moment où le serveur s'arrête à notre table et remplit son verre d'eau. Les glaçons s'entrechoquent contre le verre,

une goutte de condensation glisse du rebord à la nappe, s'élargit en coulant. Comme si le verre se confondait avec moi. De la table, on peut croire que Max a seulement posé la main sur ma jambe. Il passe un doigt sur mon clitoris, encore une fois. Je gémiss de plaisir.

– Vos plats arrivent dans une petite minute, annonce le serveur avec un sourire insipide.

Max presse sur mon clitoris, je mords l'intérieur de ma joue pour m'empêcher de crier tout haut. Il sourit au serveur :

– Merci.

Celui-ci tourne les talons et s'éloigne. Max me regarde, son espièglerie à peine masquée, un soulagement intense mêlé à une touche de déception. Je suis en fusion.

– Tu y es, murmure-t-il en tournant sa main contre moi. Il fait entrer un troisième doigt. Il m'amène à la limite délicieuse de la douleur et je me sens totalement indécente, comme si je faisais quelque chose d'irréremédiablement

obscène. Il me regarde le désirer.  
« Oh putain, Sara, tu y es ! »

Mes ongles s'enfoncent dans le coussin de cuir sous mes fesses et il commence à bouger ses doigts, au risque d'être découvert. Ma tête retombe en arrière contre la banquette. Mon gémissement, à peine audible, est inversement proportionnel à l'orgasme totalement renversant qui prend possession de mon corps.

– Oh mon Dieu ! je soupire. Il prolonge le plaisir en enfonçant ses doigts encore plus loin. Je colle

mon visage contre son épaule pour étouffer mon cri.

Il ralentit, s'immobilise avant d'embrasser ma tempe. Il retire lentement ses doigts et, avant de les essuyer sur sa serviette, il les passe sur sa bouche.

Il se lèche les lèvres en me regardant :

– Ta langue est sucrée, mais ta chatte a encore meilleur goût. Il se penche et m'embrasse profondément. « Je veux sentir ma queue en toi la prochaine fois. »

Oui, s'il te plaît.

*Mon Dieu, qui est cette femme qui a pris possession de mon cerveau ?*  
Parce que j'en ai envie, moi aussi. Même après un orgasme, je veux monter sur ses genoux et le prendre tout entier en moi.

Avant que ce genre de pensées ne me perturbe davantage, mon téléphone vibre dans mon sac. C'est Bennett.

REVENU DE MON RV. ON SE RETROUVE À  
14H.

Il est 13 heures 45.

– Je dois y aller.

– Je crois qu'on est en train d'instaurer une routine, Sara. Tu jouis, tu t'en vas.

Je souris en lui faisant un clin d'œil. Le serveur arrive avec nos plats, je laisse un billet de vingt dollars sur la table et lui demande de mettre le mien dans un Tupperware.

– Je peux avoir ton numéro ? demande Max en enfournant mon billet dans mon sac.

– Jamais !

Je me mets à rire. Je ne sais pas comment ça a dérapé. OK, c'est un mensonge, je le sais parfaitement. Il a commencé à chuchoter avec son accent sexy et puis il m'a fait l'amour avec les doigts – mais ce n'est pas pour ça que je vais m'engager dans une histoire avec Max. D'une part, c'est un joueur et je n'ai aucune envie d'emprunter à nouveau ce chemin. D'autre part : mon job. Ça doit être ma priorité.

– Ben me le donnera à un moment ou un autre, tu sais. On se connaît bien.

– Bennett ne te le donnera jamais sans ma permission. Il y a vraiment peu de gens qui ont envie de tabasser mon ex plus que moi, et Bennett en fait partie.

J’embrasse Max sur la joue, en appréciant le contact de sa barbe mal rasée et je me lève.

– Merci pour le hors-d’œuvre. Efface la vidéo.

– J’y penserai quand tu auras accepté de me revoir.

Ses yeux brillent d’amusement.

Je sors du restaurant et retrouve la Cinquième Avenue, en réprimant

un sourire.

---

1. Thriller sociologique du New-Yorkais Ira Levin, publié en 1975 et adapté deux fois à l'écran.

## CHAPITRE 4

Trois jours après l'avoir fait jouir pour déjeuner, elle m'obsède toujours autant.

– Alors, tu amènes qui ce soir ? me demande Will d'une voix distraite, les yeux sur un *Times* qu'il tient plié entre ses mains.

Le retour de chez le tailleur jusqu'au bureau a été silencieux, en dehors du bruit de la voiture et d'un cri ou d'un klaxon éventuel dans la rue. Je continue à parcourir

des dossiers – des photographies  
d'une nouvelle exposition dans le  
Queens – tout en répondant :

– En fait, j'y vais seul.

Il lève les yeux vers moi :

– Tu n'as pas de rencart ?

– Non.

Il fronçe les sourcils, surpris.

– Quoi ?

– Ça fait combien de temps qu'on  
se connaît, Max ?

– Six ans, je crois bien.

– Et depuis tout ce temps, est-ce  
que tu es déjà allé à une réception  
sans une fille ?

– Aucune idée.

– Peut-être qu'on pourrait jeter un coup d'œil à la Page Six. Je suis sûr qu'ils savent, eux, fait-il, pince-sans-rire.

– Très drôle !

– C'est bizarre, c'est tout. C'est le plus gros événement de l'année pour nous et tu n'y seras pas accompagné ?

– Est-ce que ça a tant d'importance que ça ?

Il se met à rire :

– Tu me fais marcher ? « Qui accompagne Max Stella, ce soir ? »

est l'une des premières choses que les gens demandent quand il y a une soirée de ce genre.

– J'adore quand tu me décris comme un coureur de jupons sans foi ni loi alors que toi, tu es blanc comme neige...

– Oh ! je n'ai jamais dit ça de moi, répond-il par-dessus son journal. Je dis juste que certaines personnes risquent de se demander si tu vas retrouver quelqu'un là-bas, c'est tout.

Je reviens à mes dossiers en réfléchissant à la question. À vrai

dire, je n'ai pensé à personne pour m'accompagner. C'est pour ça que je n'ai pas de rencart : personne ne m'intéresse.

Ça c'est bizarre. Peut-être que Will a raison. Depuis que j'ai rencontré Sara, les autres femmes me paraissent prévisibles et insipides.



Will a raison quand il dit que le gala de bienfaisance Stella & Sumner est l'événement le plus important de l'été. Il a lieu au MoMA et le gratin de New York y

sera. Un dîner, de la musique pour danser, une vente aux enchères sous pli cacheté : nous gagnons chaque année des centaines de milliers de dollars avec ça, pour une fondation qui lutte contre le cancer des enfants.

Le ciel gris de l'après-midi s'est éclairci, mais on sent que l'orage n'est pas loin. La voiture s'arrête devant les barrières, en face du musée. Un voiturier ouvre ma porte et je sors en fermant le bouton de ma veste de smoking. J'entends mon nom prononcé ça et

là, les flashes des appareils photo éclatent de tous côtés, comme une petite tempête, dans la zone presse.

« Max ! Où est la fille ? »

« Max, une petite photo ! Vite, viens par ici ! »

« Est-ce que la rumeur sur le don à la Smithsonian Institution dit vrai ? »

Je souris et pose pour quelques photos, puis j'entre en faisant des signes de la main. J'ai l'impression d'avoir enclenché le pilotage automatique, heureux d'être

parvenu à tenir la presse à distance ce soir. Je n'ai pas l'énergie nécessaire.

Les invités sont guidés dans le musée vers le jardin où se déroulera la plus grande partie de la soirée. Là, toutes sortes de gens bien habillés, au coude-à-coude, boivent des cocktails et du champagne, discutent dollars et potins du jour. Des tentes blanches ont été dressées, éclairées de l'intérieur par des spots de lumière colorés. Un orchestre se trouve

d'un côté du jardin, une table de DJ de l'autre pour la fin de soirée.

L'atmosphère lourde et humide me colle à la peau, assez inconfortablement. Je traverse le jardin pour rejoindre les larges tables aux nappes blanches, ruisselantes de cristal. J'attrape une coupe de champagne. Je sens une présence à côté de moi :

– C'est parfait, comme d'habitude, Max. Tu t'es surpassé.

Je cligne des yeux : Bennett se tient debout à côté de moi.

– Il fait carrément chaud ici, dis-je en hochant la tête vers les deux coupes qu'il tient. « Tu es là avec ta Chloé, j'imagine. »

– Et toi ?...

– Je suis seul ce soir. Je fais les honneurs de la maison, et puis tu es là...

Bennett se met à rire en portant son verre à ses lèvres. Il ne dit rien, mais je vois bien qu'il regarde derrière moi.

Je me retourne juste à temps pour voir Chloé et Sara revenir des toilettes. Sara est resplendissante

dans sa robe de soirée vert pâle, au bustier brodé de perles. Des talons aiguilles argentés dépassent du bas de sa robe.

Il me faut un moment pour me reprendre.

– Elle est là avec quelqu'un, Max.

Je regarde Bennett, bouche bée, avant de parcourir la salle des yeux pour deviner quel est le connard élu.

– Elle est venue avec qui ?

– Moi.

– Hein ? N'importe quoi !

– Je blague, bordel ! Si tu voyais la tête que tu fais.

Il se gratte le menton et fait un signe de la main à un invité. J'ai envie de lui mettre mon poing dans la gueule, vraiment.

– Max, fait-il de sa voix grave – sérieux, cette fois. Sara est la meilleure amie de Chloé, elle est aussi un membre très important de mon équipe. J'ai confiance dans ton sens des affaires plus que dans celui de n'importe qui, mais je sais que tu n'es pas exactement un ange avec les femmes. Je suis la dernière

personne qui puisse te faire des reproches mais, crois-moi, ne déconne pas sur ce coup.

– Du calme ! Tu crois franchement que ce qui m'intéresse, c'est de la traîner de force dans le vestiaire pour...

– Ce ne serait pas la première fois, répond-il en vidant son verre.

– Pour toi non plus, mec.

Bennett a l'air presque soulagé quand je m'éloigne de sa table. Pour un très court instant, je me sens vaguement coupable de lui avoir menti. À vrai dire, je rêve de

traîner Sara dans le vestiaire le plus proche. Mais je veux aussi avoir un moment pour la regarder de loin.

Je traverse le jardin en serrant quelques mains au passage et en lançant des merci pour les donations, à droite à gauche, tout en conservant Sara dans mon champ de vision. Je m'arrête à côté d'une sculpture de nu de Lachaise et je l'observe à distance, émerveillé par sa beauté, ce soir.

Sa robe est longue et ajustée. Elle met parfaitement en valeur chaque

courbe de son corps et accentue celles que je préfère.

Je me souviens de son visage sur le dance-floor cette nuit-là, totalement déchaînée dans sa robe trop courte et ses chaussures trop hautes. Je compare cette image à celle de la femme sophistiquée de ce soir. Je ne savais même pas que ce que nous étions en train de faire en boîte lui était totalement étranger. Je ne savais pas à quel point – avant ce soir. Elle est calme et délicate... même s'il y a aussi

autre chose, un zeste d'audace qu'elle essaie de dissimuler.

Mes yeux s'égarèrent sur sa gorge, ses épaules. Je me demande ce qu'elle porte sous sa robe. Je me demande ce qui a donné naissance à la femme que j'ai baisée contre un mur, dans une boîte pleine à craquer.

J'ai bien compris que Bennett ne rigole pas quand il me demande de ne pas approcher Sara. Ou quand il dit que sa fiancée la lui couperait – à moi aussi, d'ailleurs – si elle découvrait le pot aux roses.

Bennett a sûrement compris que mon intérêt pour Sara n'est pas simulé, mais il est pieds et poings liés. Et malgré ses protestations, il n'interférera jamais si c'est ce que veut Sara, j'en suis persuadé.

Mais Chloé – c'est un autre problème. Elle semble trop maligne, son regard est trop pénétrant. Je ne connais pas grand-chose de la future madame Ryan, mais je sais que si Bennett l'a définitivement choisie, je n'ai pas envie de m'en faire une ennemie.

Malgré tout, j'aime assez ce petit jeu auquel nous jouons, Sara et moi.



L'orchestre joue une chanson plus douce, les couples commencent à quitter leurs cercles pour s'aventurer sur la piste de danse. Je marche jusqu'au bord du jardin. J'arrive derrière Sara et je tapote son épaule nue.

Elle se retourne, son sourire s'efface immédiatement quand elle réalise que c'est moi.

– Je suis heureux de te voir moi aussi, fais-je.

Sara avale une longue gorgée de champagne avant de répondre :

– Comment allez-vous, M. Stella ?  
M. Stella ? Je souris :

– Je vois que tu as fait tes recherches. Je ne te suis donc pas aussi indifférent que ça ?...

– Une recherche Google rapide a répondu à toutes mes questions, et au-delà.

Elle me sourit poliment en retour.

– Est-ce qu'on t'a déjà dit qu'Internet grouillait de rumeurs et

de mensonges ?

Je fais un pas vers elle en faisant glisser mes doigts le long de son bras. Sa peau est douce et lisse. Je note qu'elle a la chair de poule.

– Au fait, tu es éblouissante ce soir.

Elle me dévisage de haut en bas. Elle s'éloigne un peu de moi et murmure :

– Tu n'es pas mal non plus.

Je feins d'être choqué :

– Est-ce que tu viens de me faire un compliment ?

– Peut-être.

– Ce serait vraiment dommage qu'on se soit habillés tous les deux avec tant de soin pour ne pas danser ensemble. Qu'en penses-tu ?

Sara jette un coup d'œil dans le jardin.

– Juste une danse, princesse.

Elle vide son verre et le pose sur le plateau d'un garçon :

– Juste une danse.

Je pose la main dans son dos et je la guide vers un coin faiblement éclairé de la piste de danse.

– J'ai beaucoup apprécié notre déjeuner l'autre jour, dis-je en la

prenant dans mes bras. Peut-être qu'on pourrait remettre ça. Peut-être avec un menu légèrement différent ?

Elle grimace et regarde par-dessus mon épaule.

Je plaque son corps contre le mien, m'attirant ce petit mouvement de sourcil réprobateur que je commence à adorer.

– Alors, que penses-tu de New York ?

– C'est différent. Plus grand, plus de bruit. Elle incline la tête pour

me regarder : « Les hommes sont un peu insistants. »

Je me mets à rire :

– Tu dis ça comme si c'était une chose désagréable.

– Ça dépend de l'homme en question.

– Et qu'est-ce que tu penses de *cet* homme ?

Elle cligne des yeux, son sourire poli à nouveau sur ses lèvres. Sara se comporte comme une femme très habituée à être observée dans les événements mondains, ça me frappe.

– Écoute, Max, je suis très flattée par tes attentions. Mais pourquoi est-ce que je t'intéresse autant ? Pourquoi ne pas admettre tous les deux qu'on a passé un bon moment et en rester là ?

– Tu me plais, fais-je en haussant les épaules. J'aime ta perversité.

Elle rit :

– Ma perversité ? Celle-là, on ne me l'avait jamais faite !

– Eh bien, c'est dommage. Dis-moi, quels sont tes fantasmes ? Une gentille petite baise bien douce dans un lit ?

Elle me lance un regard plein de défi :

– Parfois, oui.

– Mais tu fantasmes aussi sur l'idée de te faire toucher dans un restaurant, là où tu peux être vue, n'est-ce pas ? Je me penche et murmure dans son oreille : « Ou baisée en boîte de nuit ? »

Je l'entends déglutir, elle respire fébrilement avant de se reprendre et de réintroduire une distance socialement acceptable entre nous.

– Parfois, bien sûr. Comme tout le monde.

– Ce n'est pas le fantasme de tout le monde. Et encore moins une réalité pour tout le monde.

– Pourquoi est-ce que tu fais une fixation là-dessus ? Je suis sûre qu'il te suffirait de sourire à une femme ici pour l'emmener dans n'importe quelle pièce du musée.

– Parce que, malheureusement, je ne désire aucune autre femme ici. Tu es un mystère pour moi. Comment parviens-tu à dissimuler autant de paradoxes derrière ces grands yeux bruns ? Qui est donc

cette femme qui m'a baisé devant tous ces gens ?

– Je voulais peut-être seulement voir ce que ça faisait de faire quelque chose de fou comme ça.

– Et c'était bon, n'est-ce pas ?

Aucune hésitation dans son regard.

– Oui. Mais franchement... Elle s'éloigne d'un pas. Je reste les bras ballants. « Maintenant, je n'ai vraiment plus envie d'être le joujou de qui que ce soit. »

– Je pensais que je te proposais d'être le tien.

Elle secoue la tête et s'efforce de ne pas sourire. Elle me regarde :

– Arrête d'être mignon comme ça.

– Rendez-vous à l'étage.

– Quoi ? Non !

– La salle de danse vide à l'étage, juste à côté des toilettes. C'est en haut des escaliers à droite.

Je m'approche et je l'embrasse sur la joue, comme pour la remercier pour la danse.

Je la laisse plantée là, la musique s'arrête et on annonce que le dîner va être servi à l'intérieur, juste avant la vente aux enchères. Je me

demande si elle y viendra. Si elle prendra le risque de s'absenter devant tout le monde, si elle ressent le même bouillonnement d'adrénaline que moi.

Le bourdonnement des conversations s'amplifie, je quitte la nuit humide pour l'air climatisé du musée. Je monte le large escalier et erre dans le couloir jusqu'à la salle vide plongée dans l'obscurité. Le bruit des voix s'estompe quand je ferme la porte derrière moi – mais pas

complètement, je laisse un petit passage pour Sara.

J'attends un moment, j'écoute les sons étouffés de la fête qui continue au rez-de-chaussée et dehors, pour être certain d'être seul dans la pièce sombre.

Un invité, peut-être un mécène d'un soir, traverse le couloir à pas feutrés et passe la tête par la porte de la salle vide, sans doute au téléphone ou à la recherche des toilettes. J'ai l'impression que chaque bruit que je fais s'entend jusqu'au couloir, que mes

chaussures résonnent sur le parquet, pendant que j'étudie la pièce. Elle est plus longue que large, les lumières de la ville scintillent à travers les fenêtres, le vrombissement des voitures en bas parvient jusqu'ici. Le long du mur, de l'autre côté de la pièce, se trouve une table rectangulaire masquée par un paravent ouvragé. À part ça, la pièce est complètement vide. Je marche jusqu'à la table et je m'appuie dessus, derrière le paravent. Hors de vue, j'attends.

Quinze minutes après l'avoir quittée – au moment où je vais abandonner –, le rai de lumière, sous la porte, s'élargit et éclaire la pièce. Je regarde la forme de son corps à travers le paravent, éclairé par la lumière du hall. Je suis dans la pénombre, elle ne peut pas me voir. J'en profite pour la regarder parcourir la pièce des yeux. J'imagine la sensation de sa gorge qui se serre à cause de la nervosité et de l'excitation. Je fais un pas à côté du paravent : elle distingue la

silhouette de mon corps qui se détache sur les lumières de la ville.

Elle traverse la pièce, les yeux plantés dans les miens. La distance entre nous se réduit. Je n'arrive pas à discerner l'expression de son visage à cause de la faible lumière. J'attends qu'elle parle, qu'elle me dise d'aller en enfer ou qu'elle me demande de la baiser. Elle ne dit rien. Elle s'arrête à quelques centimètres de moi, hésite un instant avant de m'attraper par la veste et de m'attirer à elle.

Ses lèvres sont chaudes et insistantes, elles ont le goût de champagne. Je l'imagine en train de vider un verre pour trouver le courage de monter ici et de faire exactement ça. Cette seule pensée me fait gémir, je cligne des yeux quand elle ouvre sa bouche sous la mienne, la tête renversée en arrière. Sa langue s'enroule dans la mienne. Je prends son sein droit au creux de ma main, en titillant son téton de l'autre main.

– Enlève ça ! Ses mains bataillent avec ma cravate et les boutons de

ma chemise.

Je recule en ouvrant la fermeture Éclair de sa robe. Je la contemple glisser le long de son corps et s'affaler à ses pieds. Elle est totalement nue sous sa robe.

– Tu étais comme ça depuis le début de la soirée ? je lui demande, avant de prendre un sein dans ma bouche.

Elle confirme, les lèvres entrouvertes, les mains plongées dans mes cheveux. Elle murmure : « encore », « mords-moi », « oh oui ». Je la guide jusqu'à la table

en l'attrapant par les genoux pour l'asseoir sur le bord.

Mes doigts descendent le long de ses côtes, sur son ventre plat. Ses yeux rencontrent les miens. Je relève un sourcil en caressant le talon de ses chaussures.

– J'imagine que tu les gardes, dis-je en contemplant son corps nu. Elle est parfaite : peau crémeuse, seins spectaculaires aux pointes roses et dressées.

Je me penche sur elle et donne des coups de langue de son cou jusqu'à ses seins en caressant le

suçon que je lui ai laissé samedi dernier.

– Je suis sûr que tu l’as regardé tous les jours, fais-je en admirant mon œuvre. J’appuie juste un peu plus.

– Tu parles trop. Elle ouvre ma chemise : « Tu es trop habillé. »

J’érafle son sein des dents, j’en suce la pointe, je mordille son téton dressé.

– Branle-moi. Je presse sa main contre ma queue.

Elle serre et ma tête glisse sur son épaule.

Ses mains tremblent quand elle ouvre mon pantalon et le fait descendre rapidement le long de mes hanches. Elle se penche en arrière sur la table, le corps tendu, les ombres creusent la forme de ses épaules et la courbure de ses seins.

– Max,... murmure-t-elle. Ses pupilles sont totalement dilatées.

– Oui ?

Je suis distrait par son cou, ses seins, sa main sur ma bite.

– Tu as un appareil photo ?

Pourquoi est-ce qu'elle fait ça ?  
Comment quelqu'un d'aussi raffiné

arrive-t-il ainsi à tout envoyer en l'air ? Je fouille les poches de ma veste et en sors mon téléphone. Je le lui tends :

– Ça fera l'affaire ?

– Tu veux bien faire des photos de nous ?

Je cligne des yeux. Deux fois, très fort. Est-ce qu'elle se fout de moi ?

– Putain. Oui.

– Pas de visages.

– Bien sûr que non.

Moment de silence. Nous considérons ce que je peux faire avec un tel gadget dans la main.

Elle veut des photos de ce que nous sommes en train de faire. Je réalise que ça l'excite autant que moi. Je le sens à son rythme cardiaque qui s'accélère, à ses yeux fiévreux.

– Tu ne les montres à personne !

Je souris :

– Je suis assez réticent à l'idée de te partager. Bien sûr que personne ne les verra.

Elle se laisse aller en arrière et je lève le téléphone en faisant le point sur elle. Son épaule. Clic clac. Son sein, son téton entre mes doigts. Clic clac. Elle gémit

doucement quand ma main remonte le long de sa cuisse pour se glisser entre ses jambes.

Des voix dans le couloir nous rappellent à la réalité et à la nécessité de redescendre à un moment ou un autre parmi les invités. Je déroule un préservatif le long de ma queue et je me redresse pour enfoncer mon pouce dans sa bouche.

Son corps répond pour elle : elle entoure ses jambes autour de mes hanches pour nous rapprocher. Je me regarde glisser en elle juste au

moment où la porte s'ouvre en grand.

Comme tout à l'heure, la lumière du hall envahit la pièce, traverse le paravent et peint son buste de rubans de lumière. Sa respiration se coupe, mais je n'arrête pas, je relève son menton et lui fais signe de rester tranquille pendant que je la pénètre. La chaleur à l'intérieur de ma verge remonte le long de ma colonne vertébrale quand je la sens autour de moi.

Elle ferme les yeux très fort et j'attrape sa hanche pour me

stabiliser, je la prends avec force, en la plaquant contre la table. La lumière de la ville est parfaite pour faire une photo sensuelle et sombre de ma main sur sa peau. Des bruits de pas traversent la pièce vers la fenêtre et ses jambes se resserrent autour de moi comme pour m'intimer l'ordre de continuer.

Je regarde les pointes de ses seins durcir, ses lèvres s'ouvrir sous l'excitation. *Ne t'inquiète pas, je pense en souriant. Je ne compte pas m'arrêter de sitôt.*

Je ne la pénètre pas à fond.  
J'attrape son sein gauche, j'en pince le téton.

– Ils sont là, je murmure en me penchant pour l'embrasser dans le cou, appréciant le rythme de son pouls contre mes lèvres. « Ils pourraient nous voir s'ils voulaient. »

Elle arrête quasiment de respirer.  
Je pince encore, plus fort cette fois.

– Je n'arrête pas. J'ai envie de te prendre de plus en plus fort, et de plus en plus loin.

– Plus fort, me supplie-t-elle dans un murmure.

– Mes doigts ou ma queue ?

– Les deux.

Je jure dans son cou :

– Tu es une petite salope, tu as conscience de ça ?

Sa bouche s'ouvre dans un gémissement silencieux alors que je me balance contre elle, en souhaitant m'enfoncer plus loin encore. Je sens son ventre se contracter contre le mien, ses hanches se relever avec plus d'insistance. Putain, elle est

brûlante et mouillée, si elle ne jouit pas bientôt, je ne pourrai plus me retenir. Heureusement pour moi, elle gémit et enfonce ses ongles dans mes épaules jusqu'à la douleur. Son corps se met à trembler – elle s'effondre sur moi. Je suis étourdi, euphorique, comme si quelque chose à l'intérieur de moi allait exploser.

Le bruit de pas revient et s'arrête juste de l'autre côté du paravent. Je sens l'orgasme déferler, ardent au point de me faire voir des étoiles. Tout devient noir quand je

la pénètre une dernière fois, la tête plongée dans son cou. Je me laisse aller, concentré sur cette sensation unique, et je jouis profondément en elle.

Soudain, le silence, le moment où nous luttons tous les deux pour contenir nos respirations haletantes. Nous n'osons pas bouger.

Je réalise soudain que j'entends un bruit de respiration de l'autre côté du paravent. Quelqu'un est là, immobile. En train de nous écouter. Je tourne la tête : je vois les yeux

grand ouverts de Sara, ses dents enfoncées dans sa lèvre inférieure. Nous attendons. Au bout d'un moment, les bruits de pas s'éloignent, la lumière éclaire nos corps en sueur quand la porte se referme.

## CHAPITRE 5

Lundi matin, je trouve Chloé dans un bureau soudain encombré, en train de regarder par la fenêtre. Ses meubles et tous ses cartons sont finalement arrivés, sa manière de marcher en marmonnant dans sa barbe me dit qu'elle est plus qu'accablée à l'idée de tout ranger.

J'ai passé la plus grande partie du week-end à alterner entre horreur et joie en repensant à ce que j'ai fait à la soirée de

bienfaisance. Je suis venue travailler au bureau pour éviter de tourner en bourrique, à force d'y repenser et d'analyser ce que mon comportement pourrait m'apprendre sur moi-même. Je suis restée jusqu'à minuit samedi et, malheureusement, j'ai déjà traité tous les contrats et les factures qui m'incombaient cette semaine. À part quelques coups de téléphone, je n'ai plus rien à faire. Et ces jours-ci, une Sara oisive, ce n'est pas la chose la plus indiquée.

– Besoin d'aide ?

Chloé se met à rire en se jetant sur son canapé :

– Je ne sais même pas par où commencer. Nous venons tout juste de finir d’emménager notre appartement. Et j’ai l’impression d’avoir déjà fait ces cartons hier.

– Commence par la bibliothèque. Je ne me sens jamais bien tant que je ne peux pas voir des rangées impeccables de livres.

Elle hausse les épaules, glisse du canapé avant de ramper jusqu’à un tas de cartons contre le mur.

– Tu t’es bien amusée au MoMA ?

– Carrément !

J'ouvre un carton de fournitures et j'en sors un cutter. Je sens son regard sur moi, elle étudie l'expression de mon visage. Je devrais probablement développer, mais mon esprit reste désespérément vide : je n'arrive pas à trouver quelque chose à dire. Qu'est-ce qui s'est passé ? Nous sommes arrivés. Nous avons grignoté quelques hors-d'œuvre. Max et moi avons dansé et je lui ai demandé de prendre des photos de

moi pendant qu'il me baisait sur une table.

Au moment où le reste me revient – le dîner que nous avons loupé, la vente aux enchères sous enveloppes cachetées où il s'est rendu, le beau jardin dans lequel je me suis échappée après notre... *rencontre* –, un laps de temps trop long s'est écoulé pour que je puisse raisonnablement ajouter quelque chose.

– Bien, dit-elle. J'entends un sourire narquois dans sa voix. « Je suis heureuse que tu sois venue.

Max et Will donnent chaque année une soirée du même genre et ils arrivent à rassembler des sommes d'argent colossales pour des œuvres caritatives. Je trouve ça sensationnel. »

– Sensationnel, je murmure en me remémorant l'image de Max dans son smoking. Bon Dieu de merde, cet homme est né pour porter des cravates noires. Il n'est pas mal non plus à moitié nu.

Je contemple la rue par la fenêtre. Je sens à nouveau la

chaleur de sa respiration dans mon cou.

*– Je n'arrête pas, grogne-t-il en prenant mon sein dans sa grande main. J'ai envie de te prendre de plus en plus fort, et de plus en plus loin.*

*Je n'ai pas de très petits seins mais, dans sa main, ils semblent minuscules. Je semble minuscule, comme s'il pouvait m'attraper et me briser en deux. Au lieu de ressentir de la peur, j'ouvre les jambes pour qu'il s'enfonce plus profondément.*

*– Plus fort.*

*Il se recule pour me regarder :*

*– Mes doigts ou ma queue ?*

*– Les deux, ai-je admis, et il s'est penché pour me mordre dans le cou.*

Je me demande à quoi ressemblent les photos qu'il a prises. Je tressaille. J'essaie de ne pas l'imaginer en train de les regarder. En train de se masturber...

Chloé se racle la gorge et sort quelques journaux d'un carton. Je cligne des yeux et je jette un œil sur les pages devant moi. *Mon Dieu, mais d'où est-ce que ça sort ?*

– Je t’ai vu parler à Max. Vous avez dansé sur trois chansons. C’est ce soir-là que tu l’as rencontré pour la première fois ?

Est-ce qu’elle lit dans mes pensées ? *Putain, Chloé !*

Je me garde bien de croiser son regard et marmonne :

– Ouais, on s’est rencontrés au...  
Je lui fais un signe d’intelligence :  
Au truc de vendredi.

– Il est canon.

*Alerte. Danger.*

Je sens qu’elle m’observe. Chloé est du genre subtil. Elle fait une

allusion comme un soldat pose des mines.

– Tu ne trouves pas qu’il est canon ?

Je relève finalement les yeux jusqu’au ciel :

– Laisse tomber. Je ne crève pas d’admiration pour Max Stella. Il a l’air sympa, c’est tout.

Elle rit en plaçant quelques livres sur l’étagère.

– OK. Je m’assurais juste qu’il ne t’avait pas prise dans ses filets. En apparence c’est un mec super, mais

ouais... c'est avant tout un joueur.  
Au moins il l'assume, c'est déjà ça.

Elle me fixe au moins une minute, je m'efforce de ne pas réagir au « c'est déjà ça ». C'est une pique directement liée à Andy, le genre de choses qu'elle pourra dire dans un an ou deux et qui nous fera rire avec une conclusion du genre : « Eh ouais ! »

Mais là, ses mots laissent place à un silence gêné.

– Désolée. Je n'aurais pas dû dire ça. Tu savais que Max et Bennett étaient camarades de fac ?

– Ouais, il a dit quelque chose du genre. Je ne savais pas que Bennett était allé à l'université en Angleterre.

Elle acquiesce :

– Cambridge. Ils ont partagé un appartement pendant tout son séjour là-bas. Il ne m'a pas donné beaucoup de détails là-dessus, mais d'après ce qu'il m'a dit...

Elle ne finit pas sa phrase et secoue la tête. Elle se concentre sur les livres devant elle.

Je mime le désintérêt. Rien de tout cela ne m'intéresse, n'est-ce

pas ? Donc je regarde mon pouce et je réalise que je me suis coupée avec du papier.

*Reprends-toi Sara. Ton cerveau est tellement focalisé sur Max que tu ne ressens plus la douleur ? C'est pathétique.*

C'est quoi au juste l'expression de quelqu'un qui ne s'intéresse *absolument pas* aux histoires qu'on a racontées à Chloé ? Je veux dire, ce n'est parce qu'il n'en a pas *beaucoup* dit qu'il n'en a pas dit *suffisamment*.

*Hein ?*

Je range une pile de journaux par ordre alphabétique, l'air captivé par ce que je fais. Finalement, je craque :

– Quel genre de choses ont-ils faites ensemble ?

– Des trucs de mecs, répond-elle, distraite. Rugby, brasser leur propre bière et faire des fêtes totalement folles après. Prendre le train pour Paris, quelques petites escapades. Bla bla bla...

J'ai envie de l'étrangler :

– Des escapades ?

Elle me regarde tout à coup comme si elle se souvenait de quelque chose. Ses yeux noirs brillent d'une drôle de lueur.

– D'ailleurs, ça me rappelle quelque chose. En parlant d'escapades... (Mon estomac se retourne.) Tu as disparu vendredi pour, mettons une heure ! Où étais-tu passée ?

J'ai l'impression de rougir, je me racle la gorge et fronce les sourcils, comme si j'avais du mal à me souvenir.

– Oh ! je me suis juste sentie un peu fatiguée par la foule. Je... suis allée me promener dehors.

– Mince alors. Moi qui espérais que tu étais tombée sur un serveur sexy et qu'il t'avait baisée sur une table...

Je me mets à tousser avec férocité. Ma gorge est si sèche que je n'arrive pas à m'arrêter.

Chloé se lève, marche vers l'espace de réception pour me faire couler un verre d'eau de la fontaine. Elle revient avec une expression de victoire.

– Je te prends la main dans le sac ! Tu te mets toujours à tousser quand tu paniques.

– Tout va bien.

– Oh la menteuse ! Raconte-moi tout.

Je me refuse à la regarder. Quelque chose dans les yeux bruns de Chloé et dans son sourire patient me donne envie de tout cracher.

– Il n’y a rien à raconter.

– Sara, tu as disparu et quand tu es revenue après ton escapade d’une heure, tu avais l’air... Elle

replaces une longue mèche de cheveux bruns derrière son oreille pour mieux révéler son sourire diabolique. « Tu sais quel air tu avais ? Retour de baise. »

J'ouvre un carton et j'en sors une pile de magazines de design que je lui tends.

– C'est trop insensé pour être expliqué.

– Tu rigoles ? Tu parles à la fille qui a baisé avec son patron dans la cage d'escalier du dix-huitième étage.

J'éclate de rire. Je bois encore un peu d'eau pour calmer ma toux.

– Putain, Chloé. Je ne connaissais pas ce détail. Je me représente la scène. « Mon Dieu, heureusement que je n'utilise jamais les escaliers. Dégueulasse. Ç'aurait été super gênant. »

– On était ridicules. Tu ne peux rien trouver de plus insensé que ça. Elle hausse les épaules et tourne sa tête je-ne-juge-pas vers moi. « Ou si ? À toi de me le dire. »

– OK. Je soupire en m'affalant sur le canapé : « Tu te souviens que

j'ai rencontré un mec au bar la semaine dernière ? Sexy ? »

– Ouais et alors ?

– Il était là vendredi.

Ses yeux se rétrécissent. J'ai l'impression d'entendre ses neurones s'activer :

– Au gala ?

– Ouais. Je l'ai croisé en sortant des toilettes. Je mens en regardant dehors pour ne pas être découverte : « Nous nous sommes retrouvés... j'imagine que c'est pour ça que j'avais l'air... froissée. »

– Quand tu dis que vous vous êtes « retrouvés », tu veux dire...

– Oui. Dans une salle de réception vide... Je lève les yeux vers elle : « Sur une table... »

Elle pousse un petit cri et applaudit :

– Ohlala, petite dévergondée !

C'est quelque chose que Max pourrait me dire, mais, dans la bouche de Chloé, l'effet est si différent que je reste sans voix. C'est perturbant de le désirer à ce point, de se demander ce qu'il fait et s'il regarde, en ce moment

même, les photos de moi totalement abandonnée sous lui.

– Sérieusement, Sara. J'ai toujours su que tu avais ça en toi.

– Le fait est que je ne veux pas me remettre en couple. D'ailleurs, même si j'en avais envie, j'ai l'impression que ce n'est pas dans ses cordes.

Je m'arrête avant d'en dire trop. Si je fais allusion à la réputation de Max Page Six, Chloé devinera instantanément de qui il s'agit.

Elle chantonne en triant des journaux.

– Mais c’est très amusant, Chloé. Et tu sais bien comment ça se passait avec Andy...

Elle s’arrête de trier et joue avec le coin d’une page :

– En fait, Sara, je ne sais *pas vraiment*. Je veux dire, ça fait trois ans qu’on se connaît, et je n’ai dîné avec vous que cinq fois, genre. J’en ai plus appris sur lui dans les journaux qu’à travers les histoires que tu m’as racontées. Tu en parlais à peine ! J’ai toujours pensé qu’il utilisait la réputation de ta famille pour devenir un

personnage public et... avoir l'air bien sous tous rapports.

Je me sens coupable, ma poitrine s'alourdit sous le poids de mon embarras :

– Je sais, dis-je en respirant profondément. C'est une chose d'imaginer comment les gens me voient, c'en est une autre de me l'entendre dire aussi cash. « J'ai toujours pensé que s'il m'arrivait de raconter à quelqu'un quoi que ce soit sur lui, ce serait mal interprété, et ça nuirait à son image publique. En plus, nous n'étions pas comme

Bennett et toi. On ne s'amuseait plus beaucoup au moment où je t'ai rencontrée. Andy était un connard hypocrite, j'ai mis longtemps à le réaliser. Le truc de vendredi, c'était juste du plaisir. »

– Hé, c'est génial. Je savais que c'était quelque chose dans le genre. Elle passe à un autre carton. « Donc c'est bien, hein. Il ne ressemble pas à Andy. »

– Non.

– Tu veux dire qu'il est à fond sur toi.

– Au moins physiquement. Ça me suffit pour l’instant.

– Alors quel est le problème ? Ça a l’air parfait comme situation !

– Il est plutôt passionné. Et je ne lui fais pas vraiment confiance.

Elle pose des livres et se tourne vers moi :

– Sara, ce que je vais te dire va te sembler très bizarre, mais écoute-moi jusqu’au bout. OK ?

– Bien sûr.

– Quand Bennett et moi avons commencé... ce que nous avons commencé, à chaque fois que ça

arrivait, je me jurais que ce serait la dernière. Mais je pense que j'ai toujours su que ça continuerait à se produire jusqu'à ce qu'on arrive à un sentiment de lassitude. Heureusement pour nous, je ne pense pas qu'on arrêtera de ressentir la folie des premières fois. Mais je ne lui faisais pas confiance. Je ne l'aimais même pas. Par-dessus tout, il était mon *boss*. Je veux dire, allô, le truc inapproprié.

Elle rit. Je réalise que la première chose qu'elle a déballée, c'est une photo de Bennett et elle, dans la

maison en France où il l'a demandée en mariage.

– Mais je pense que si je m'étais simplement autorisée à m'amuser *un peu*, ça ne m'aurait pas rendue aussi folle dingue de lui.

Je commence à comprendre exactement ce qu'elle veut dire à propos de devenir folle dingue de quelqu'un. Je sais aussi que je lutte contre ce sentiment avec Max. Pour d'autres raisons. Ce n'est pas une relation patron-stagiaire ou une quelconque joute de pouvoir. C'est juste que je ne veux appartenir à

personne, je veux n'être qu'à moi pour un moment. Et même si ce truc avec Max est dément et totalement différent de ce que j'ai ressenti par le passé – je suis différente – j'aime ça. Beaucoup.

– Je l'aime beaucoup. Mais je ne pense pas qu'il soit fait du bois dont on fait un petit ami. En fait, je sais que ce n'est pas le cas. Et, dans l'immédiat, je n'ai rien d'une future petite amie non plus.

– OK, donc vous pouvez peut-être vous revoir de temps en temps comme un plan cul.

Je glousse en prenant mon visage dans mes mains :

– Franchement. De quoi j’aurais l’air ?

Elle me regarde comme si elle allait me gifler :

– De *toi*, Sara.



Quand je reviens, George est en train de lire un magazine dans mon bureau, les pieds sur la table,

– Tu te tues à la tâche ?

Je le taquine en m’asseyant sur un coin du bureau.

– C'est ma pause déjeuner ! Et tu as reçu un colis, chérie.

– Tu l'as trouvé dans le bureau du tri ?

Il secoue la tête et prend une enveloppe sur ses genoux. Il me la tend :

– Reçu de la main à la main. Par un coursier en vélo très mignon, d'ailleurs. J'ai dû signer et promettre de ne pas l'ouvrir.

Je lui arrache des mains et lui fais un signe de tête vers la porte. Je pense très fort : « fous le camp. »

– Tu ne vas pas me dire ce que c'est ?

– Je n'ai pas des rayons X à la place des yeux et tu ne risques pas de rester ici pendant que je l'ouvre. Allez, dehors !

Avec un grognement de protestation, il retire ses pieds de mon bureau et sort en fermant la porte derrière lui.

Je fixe le paquet pendant quelques minutes. Je sens que l'objet est rectangulaire, sous l'enveloppe rembourrée. Un

cadre ? Mon cœur saute dans ma poitrine.

Je l'ouvre : un cadre enveloppé et une note :

*Princesse,*

*Ouvre ça avec discrétion. C'est ma préférée.*

*Ton Anglais.*

J'avale ma salive, je suis sur le point de libérer quelque chose que je ne pourrai plus contenir. Je lève les yeux pour m'assurer que la porte est bien fermée. Je défais l'emballage, mes mains tremblent. C'est bien un cadre, en bois, tout

simple, avec une seule photo : mon ventre et la courbure de ma taille. On distingue la table noire, et, dans le bas de la photo, les phalanges de Max, comme s'il épinglait mes hanches. Un faisceau de lumière pâle éclaire ma peau, souvenir de la porte ouverte juste à côté, et de la personne qui déambulait dans la pièce derrière le paravent.

Il a dû prendre cette photo juste après s'être enfoncé en moi.

Je ferme les yeux et je me rappelle les sensations de mon

orgasme. J'étais comme un câble mis à nu, branché dans le mur. Vu sa puissance, j'aurais pu illuminer la pièce entière, mais toute l'électricité m'a parcourue à la place. Max a caressé mon clitoris de ses doigts, jusqu'au bord de la douleur. Je voulais refermer les jambes tant c'était intense, mais il a grogné et m'a maintenue ouverte par le poids de ses hanches.

Je replace le cadre dans l'enveloppe et je le cache dans mon sac. J'approche du point de fusion – l'excitation me consume. Je ne

peux même pas allumer la climatisation ou ouvrir une fenêtre, à cette hauteur.

*Comment a-t-il su ?*

Je sens le poids de cette découverte m'écraser. Je mesure combien j'avais envie que ce soit une photo de nous ! À quel point j'avais envie d'être regardée ! Il l'a compris, peut-être encore mieux que moi.

Je trébuche jusqu'à mon bureau, je m'assois en essayant de faire le bilan de la situation. Mais juste en face de moi se trouve le *New York*

*Post* d'aujourd'hui, ouvert à la rubrique Page Six.

Un titre me frappe au milieu de la page : *La bombe sexuelle Max Stella arrive seul.*

**Le playboy millionnaire du capital-risque crée la sensation samedi soir au MoMA.**

**Non, il ne s'est pas intéressé aux peintures ni même aux sculptures – et il n'était certainement pas en train de récolter des fonds (soyons honnêtes : cet homme est plus**

efficace pour réunir des milliers de dollars qu'une machine à sous de Las Vegas). Samedi soir, au gala de charité annuel pour la Fondation Alex Lemonade, Max Stella est arrivé... seul.

Quand on lui a demandé qui était l'heureuse élue, il a simplement répondu : « J'espère qu'elle est déjà à l'intérieur. »

Malheureusement pour nous, les photographes se sont vu refuser l'accès à l'événement.

On t'aura la prochaine fois, Mad Max.

Je fixe la page du journal. Je suis certaine que George l'a ouvert à cette page exprès – il doit bien rire dans son coin.

Mes mains se mettent à trembler, je replie le journal et le range dans un tiroir. Pourquoi n'ai-je pas réalisé qu'un photographe aurait pu être là-bas ? Qu'il n'y en ait eu aucun tient du miracle. Et même si Max le savait certainement, moi pas, et je n'ai même pas pensé à y *prêter attention*.

« Merde », je murmure. J'ai un éclair de lucidité : ce qu'il y a entre nous doit se terminer absolument. Ou je dois retrouver le contrôle. Être rassurée après coup, ça ne ressemble à rien. J'ai déjà évité de justesse trois boulettes cette semaine.

J'appuie sur la barre d'espace pour réveiller mon ordinateur et je cherche sur Google l'adresse de « Stella & Sumner ».

Je ne peux pas m'empêcher de sourire : « Bien sûr. »

*Trente, Rockefeller Center.*



Stella & Sumner occupe la moitié du soixante-douzième étage du GE building, l'un des gratte-ciel les plus emblématiques de la ville. Même moi, je suis capable de le reconnaître à plusieurs blocs de distance.

C'est bien peu d'espace pour une entreprise si connue dans l'univers du capital-risque. Mais, au fond, une société dont l'activité consiste en gros à lever des fonds pour les réinvestir ne requiert pas beaucoup de personnel : Max, Will, quelques

jeunes cadres et des surdoués en mathématiques.

Mon cœur bat si fort que je dois prendre dix grandes inspirations avant de me ruer dans les toilettes, juste devant leurs bureaux, pour me reprendre.

Je vérifie sous les portes qu'il n'y a personne et je me regarde droit dans le miroir : « Si tu veux continuer ton petit jeu avec lui, tu dois réaliser trois choses, Sara. Un : il veut la même chose que toi. Du sexe, pas d'attaches. Tu ne lui dois rien d'autre. Deux : n'aie pas peur

de demander ce que tu veux. Et trois... Je me redresse, encore une longue inspiration : Sois jeune. Amuse-toi. Oublie tout le reste. »

De retour dans le hall, les portes de verre de Stella & Sumner s'ouvrent automatiquement à mon approche. Une réceptionniste d'un certain âge m'accueille avec un large sourire.

– Je souhaiterais voir Max Stella, s'il vous plaît, dis-je en lui souriant en retour. Ses yeux me sont familiers, ses sourcils également. Mes yeux tombent sur son nom,

épinglé sur son pull : BRIGID STELLA.

Merde alors, est-ce que sa *mère* travaille comme réceptionniste ?

– Avez-vous rendez-vous, ma chère ?

Son accent ressemble terriblement au sien. Je fixe à nouveau mon attention sur son visage.

– En fait, non. J’espérais pouvoir le voir rien qu’une minute.

– Quel est votre nom ?

– Sara Dillon.

Elle sourit – mais sans avoir l’air de me connaître, *Dieu merci* –, regarde son ordinateur et acquiesce avant de décrocher le téléphone :

– J’ai devant moi une certaine Sara Dillon qui voudrait te parler. Elle écoute trois secondes et dit : Bien.

Elle raccroche en hochant la tête :

– Tout droit au fond du couloir puis à gauche. Son bureau est au bout.

Je la remercie. Je suis ses indications et je vois bientôt Max

qui se tient dans l'embrasure de sa porte, appuyé sur le chambranle, un sourire satisfait sur les lèvres. Je m'arrête à un mètre de lui.

Je murmure :

– Remets-toi...

Il éclate de rire, pivote sur ses talons et entre dans son bureau.

Je l'accompagne à l'intérieur en fermant la porte derrière moi :

– Je ne suis pas là pour ce que tu penses. Je fais une pause, et après réflexion, je reprends : « OK, peut-être que je *suis* là pour ce que tu penses mais pas *aujourd'hui* ici,

alors que ta mère est juste à côté !  
Oh mon Dieu, mais qui donc  
engage sa mère comme  
*réceptionniste* ? »

Il rit toujours, sa putain de  
fossette creusée dans la joue. Il rit  
toujours plus fort en m'écoutant  
débiter ma tirade. Putain, mais  
c'est vraiment le *trou du cul* le plus  
joueur, le plus adorable... et... le  
plus exaspérant de la Terre.

– Arrête de rire ! Je crie et plaque  
une main contre ma bouche – j'ai  
l'impression que les mots résonnent  
en écho contre les murs autour de

nous. Il lutte pour reprendre contenance, s'approche de moi et m'embrasse, avec tant de douceur que j'oublie un moment pourquoi je suis là.

– Sara, déclare-t-il calmement, tu es très belle.

– Tu dis toujours ça.

Je ferme les yeux et sens mes épaules se détendre. Je n'arrive pas à me souvenir d'un seul compliment d'Andy, ces trois dernières années, qui ne portait pas sur le vin que j'avais choisi pour le dîner.

– C'est parce que je dis toujours ce que je pense. Mais qu'est-ce que tu portes là ?

J'ouvre les yeux et je regarde ma tunique blanche, ma jupe bleu marine plissée et ma large ceinture rouge. Max fixe ma poitrine, je sens la pointe de mes seins durcir sous son regard.

Il sourit largement. Il a tout vu.

– Je porte... une tenue de travail.

– Tu ressembles à une collégienne tirée à quatre épingles avec des idées derrière la tête.

– J'ai vingt-sept ans. Regarder mes seins ne fait pas de toi un pervers.

– Vingt-sept ans... répète-t-il, l'air rêveur. On dirait que chaque information que je lui donne est une nouvelle perle à enfiler sur un collier. « Ça fait combien de jours ? »

Mes yeux se rétrécissent :

– Quoi ? Ça fait... Je réfléchis une seconde : À peu près neuf mille huit cent cinquante. Un peu plus, en fait, parce que je suis née en août. Dix mille, en gros.

Il grogne et pose la main sur sa poitrine, emphatique :

– Putain. Et une reine des chiffres ! Je suis épaté. Je ne peux pas résister à ton charme.

Je souris malgré moi. Il n'a jamais été désagréable avec moi et il m'a offert plus d'orgasmes en une semaine et demie que tout autre homme en... *euh, Sara. Déprimant. Passe à autre chose.*

Il me dévisage avant de dire :

– Eh bien, je suis impatient de savoir ce qui me vaut ta visite aujourd'hui. Je vais tout de même

commencer par clarifier certains points : oui, ma mère est ma réceptionniste et ça ne me semble pas grossier. Je te mets au défi de tenter de la faire quitter son bureau. Je t'assure que tu t'en tirerais avec trois côtes cassées.

Il fait un pas en avant, soudain, il se tient près de moi. Trop près. Je distingue les fines rayures de son costume et l'ombre de sa barbe mal rasée sur son menton.

– Je suis venue pour te parler, dis-je. Je dois trouver la force de lui dire ce que j'ai sur le cœur, ce qui

n'est pas facile. Mais je ne veux pas agir comme avec Andy au début : je ne veux pas paraître fragile ou malléable. Six ans plus tard, je réalise que le problème, c'était que je ne tenais pas assez à lui pour contester quoi que ce soit.

Il sourit :

– C'est bien ce qu'il me semblait.

Tu veux t'asseoir, peut-être ?

Je fais non de la tête.

– Tu veux boire quelque chose ?

Il se dirige vers un petit bar dans le coin et en sort une bouteille en cristal remplie d'un liquide ambré.

Sans y penser, j'acquiesce. Il nous sert deux verres.

En me le tendant, il murmure :

– Seulement deux doigts aujourd'hui, princesse.

Je me laisse aller à rire :

– Merci. Je suis désolée. Cette situation me submerge un peu...

Il lève un sourcil mais décide de ne pas continuer avec les insinuations pour le moment.

– Je peux en dire autant.

– Je me sens un peu dépassée par les événements avec toi...

Il rit sans méchanceté :

– Je vois ça.

– Tu vois, avant ce qui est arrivé en boîte, j'étais restée avec le même garçon depuis mes vingt et un ans.

Max avale une gorgée de whisky et fixe son verre. Il m'écoute. Je me demande si je dois lui parler d'Andy, de moi, de notre relation.

– Andy était plus vieux que moi. Plus sûr de lui. Mieux établi. C'était bien... C'était toujours *bien*. Je pense que beaucoup de relations s'arrêtent comme ça, parce que c'est juste bien. Facile. Ce qu'on

voudra. Il n'était pas mon meilleur ami ni vraiment mon amant. On cohabitait. On vivait une sorte de routine.

*Je suis sympa – il baisait des femmes dans tout Chicago.*

– Et donc qu'est-ce qui est arrivé ? Pourquoi ça a explosé ?

Je fais une pause en le regardant. Est-ce qu'avec Max, j'ai utilisé ce mot pour décrire ma rupture ? J'y repense, et non. Je l'ai utilisé pour qualifier mon départ pour New York, mais je ne l'ai jamais dit comme ça devant lui. Je sens ma

peau se hérissier. Un million de réponses se bousculent dans ma tête. J'en choisis une :

– J'étais fatiguée d'être si vieille alors que je suis si jeune.

– Et c'est tout ? C'est tout ce que tu voulais me dire ? Tu es très énigmatique, Sara.

Je lève les yeux vers lui.

– Vu ce qu'on a fait ensemble, tu n'as pas besoin d'en savoir plus que ça : j'ai laissé derrière moi une sacrée dose de frustration à Chicago et je ne cherche pas à

m'impliquer dans une relation avec quelqu'un.

– Et puis tu es tombée sur moi en boîte.

– Si tu te souviens bien, *tu* m'as abordée.

Je prononce ces derniers mots en posant l'index sur sa poitrine.

– C'est vrai, dit-il. Il sourit, mais pour la première fois, ses yeux ne pétillent pas. « Et voilà où nous en sommes. »

– Nous en sommes là. Je pensais que c'était mon moment de folie. Je regarde par la fenêtre le

tourbillon de nuages blancs, en essayant d'y trouver du réconfort, comme si je pouvais m'envoler d'ici, monter sur l'un d'eux et partir loin, là où je serais sûre de ce que je suis sur le point de dire : « Mais je t'ai vu plusieurs fois depuis et... tu me plais. J'ai juste pas envie de tout gâcher. »

– Je comprends parfaitement.

Ah bon ? Impossible. À vrai dire, ça n'a pas d'importance qu'il comprenne ou non que j'ai besoin que ma vie reste gérable, mais pas au point qu'elle devienne aussi

prévisible qu'à Chicago. Les choses prévisibles sont un cauchemar. Un mensonge.

– Une nuit par semaine. Je me donnerai à toi une nuit par semaine.

Il me fixe avec une expression pensive, et je réalise qu'à chaque fois que je l'ai vu – avant aujourd'hui –, il a toujours joué cartes sur table. Son sourire est l'honnêteté même. Son rire également. Mais cette expression est un masque.

Mon estomac se resserre  
douloureusement :

– Si tu as envie de me revoir,  
bien sûr.

– Je veux te revoir. Je ne suis  
juste pas tout à fait sûr de  
comprendre ce que tu me proposes.

Je me lève et marche jusqu'à la  
fenêtre. Je le sens dans mon dos :

– J'ai l'impression que la seule  
manière de gérer ça pour l'instant,  
c'est de donner à nos relations des  
limites claires. Hors de ces limites,  
je travaille, je construis ma vie.  
Mais à l'intérieur de ces limites...

Je me tais, en fermant les yeux, appréciant l'effet que cette seule idée a sur moi. Les mains de Max, sa bouche... Son torse musclé, sa queue longue et épaisse contre moi, en moi, encore et encore. « On peut faire n'importe quoi. Quand je suis avec toi, je ne veux pas me soucier d'autre chose. »

Il s'approche, je tourne la tête pour le regarder dans les yeux. Il sourit. Son masque s'est évanoui, le soleil du milieu de l'après-midi entre dans la pièce et ses yeux verts s'enflamment.

– Tu m’offres ton corps et seulement ton corps ?

– Ouais.

Je détourne le regard.

– Tu vas vraiment me consacrer une nuit par semaine ?

Je grimace :

– Oui.

– Et ce sera... quoi ? Une sorte de liaison avec engagement ?

Je me mets à rire :

– L’idée que tu baises tout le quartier ne me plaît pas, bien sûr. Donc oui, ça fait partie du deal. Si tu acceptes.

Il se gratte le menton, sans répondre à ma question implicite.

– Quelle nuit ? La même nuit tout le temps ?

Je n'ai pas encore vraiment réfléchi à la question, mais j'acquiesce :

– Les vendredis.

– Et si je ne dois pas voir d'autres femmes, qu'est-ce qui se passe si j'ai un événement mondain, au travail, ou un cocktail où je ne peux pas aller seul un jeudi ou un samedi ?

Une pointe d'angoisse me serre la poitrine :

– Non, pas d'apparition en public. Mais tu peux amener ta mère...

– Tu es très exigeante, petite. Un sourire se dessine sur son visage, il s'agrandit, comme un feu qui démarre. « Ça a l'air tellement organisé. Ça n'a pas été notre *modus operandi* jusque-là, princesse. »

– Je sais. Mais c'est la seule manière pour que ce soit vivable pour moi. Je ne veux pas

apparaître dans les journaux avec toi.

Il fronce les sourcils :

– Pourquoi ça, spécifiquement ?

Je secoue la tête – j'en ai trop dit :

– Je ne veux juste pas.

– Est-ce que j'ai mon mot à dire ?

Est-ce qu'on se retrouve dans ton appart et on baise toute la nuit ?

Je passe le doigt sur sa poitrine, en m'aventurant plus bas, vers la boucle de sa ceinture. On arrive à la partie la plus délicate, celle que je crains le plus d'aborder. Après la

boîte de nuit, le restaurant, le gala de charité, je suis en train de devenir une junkie de l'adrénaline. Et je n'ai aucune envie de laisser tomber cet aspect-là.

– Je pense qu'on a fait assez fort jusque-là. Je ne tiens pas spécialement à aller dans mon appartement. Ou dans le tien. Tu m'envoies un texto pour me dire où je dois être et ce à quoi je dois m'attendre pour savoir quoi porter. Le reste m'est égal.

Je me dresse sur mes orteils pour l'embrasser. Je commence par

rester en surface, pour l'exciter, avant de l'embrasser profondément, ce qui me donne envie de revenir sur tout ce que j'ai dit et de lui offrir toutes les nuits de la semaine. Mais il me repousse le premier en respirant lourdement.

– Je peux semer les photographes officiels, mais je suis devenu obsédé par l'idée d'avoir des photos de toi. C'est ma seule condition. Pas de visage, mais les photos sont autorisées.

Un frisson remonte le long de ma colonne vertébrale, je le dévisage

longuement. La pensée de ses mains en train de toucher ma peau nue, de lui en train de regarder des photos de nous et de bander, me fait rougir de la poitrine jusqu'aux oreilles. Il le remarque en souriant et passe ses doigts le long de mes joues.

– Quand c'est fini, tu les effaces.

Il hoche la tête :

– Bien sûr.

– Je te vois vendredi, alors.

Je passe une main à l'intérieur de sa veste, en profitant pour caresser ses muscles. J'attrape son

téléphone dans sa poche intérieure et je compose mon numéro. Mon sac se met à vibrer. Nul besoin de le regarder pour savoir qu'il sourit, amusé par la situation. Je glisse le téléphone à sa place, je me retourne et je m'éloigne. Je sais que si je regarde par-dessus mon épaule, je ne pourrai plus partir.

Je fais un signe de la main à sa mère. Dans l'ascenseur, pendant tout le trajet, je pense à l'objectif de son téléphone.

Deux blocs plus loin, le mien vibre dans mon sac.

RETROUVE-MOI VENDREDI, 11<sup>TH</sup> AVENUE  
ET KENT, À BROOKLYN. 18H. PRENDS UN  
TAXI ET RESTE À L'INTÉRIEUR JUSQU'À CE  
QUE J'OUVRE LA PORTE. TU PEUX VENIR  
DIRECTEMENT EN SORTANT DU TRAVAIL.

## CHAPITRE 6

À l'époque où j'étais encore jeune et inexpérimenté, Demitri Gerard était devenu mon deuxième client. Il gérait une entreprise d'antiquités, petite mais rentable, au nord de Londres. Sur le papier, les affaires de Demitri n'avaient aucun intérêt particulier : il payait ses factures à temps, il avait une liste solide de clients et générait plus de profits qu'il n'avait de dépenses. Ce que Demitri avait

d'exceptionnel, c'était une capacité impressionnante à dénicher des objets rares dont seule une poignée de personnes connaissaient l'existence. Des objets qui, entre de bonnes mains, se vendent pour de petites fortunes aux collectionneurs du monde entier.

Il avait besoin de capital pour se développer et, comme je l'ai appris ensuite, pour financer ses nombreux informateurs qui le tenaient au courant de leurs découvertes. Des informateurs qui avaient fait de lui un homme très

très riche. En toute légalité, bien sûr.

Demitri Gerard a connu un tel succès qu'aujourd'hui il détient vingt entrepôts en plein New York. Et le plus grand d'entre eux se trouve *entre la 11<sup>e</sup> Avenue et Kent, à Brooklyn.*

Je sors le morceau de papier de ma poche et j'entre le code que Demitri m'a donné au téléphone ce matin. L'alarme bipe deux fois avant l'ouverture de la porte d'acier. Lourd cliquetis métallique du verrou. Après un signe de la

main rapide à mon chauffeur qui s'éloigne, j'entre.

Un monte-charge m'amène au cinquième étage. J'ouvre ma veste et remonte mes manches en regardant autour de moi. Les murs et le sol en ciment sont propres, l'éclairage est suspendu aux poutres du plafond. Demitri utilise ce genre d'immeubles pour conserver des collections dans l'attente d'une vente aux enchères ou d'un partage entre plusieurs revendeurs. Quelle chance que

cette putain de collection ne soit pas encore vendue !

La lumière filtre au travers des fenêtres miteuses et fendues par endroits. Elles occupent les deux murs de l'entrepôt. Des rangées de miroirs drapés de blanc remplissent l'espace. Je traverse la pièce en soulevant de la poussière à chaque pas, je relève la bâche en plastique qui recouvre le seul meuble de tout l'entrepôt : une méridienne en velours rouge que j'ai fait livrer plus tôt dans la journée. Je souris en passant les mains sur le dos

incurvé. J'imagine combien Sara sera belle dessus, un peu plus tard, nue et suppliante.

*Parfait.*

Je passe l'heure suivante à découvrir avec précaution tous les miroirs et à les disposer dans l'espace. J'ai placé la méridienne au centre de la pièce, et je les dirige tous vers elle. Certains sont décorés, de larges cadres dorés ; leur glace est mouchetée, devenue floue sur les côtés avec le temps. D'autres sont plus sobres, en

dentelle de pierre ou en bois de qualité.

Le soleil disparaît derrière les immeubles alentour quand je termine mon installation. Mais il brille suffisamment pour que je n'aie pas besoin d'allumer les lampes fluorescentes du plafond. Cette lumière douce est parfaite. Je regarde l'heure – Sara devrait arriver d'une minute à l'autre.

Pour la première fois depuis que j'ai échafaudé ce petit plan, j'envisage la possibilité qu'elle ne vienne pas du tout. Ce serait

tellement décevant. Ce qui est étrange, me connaissant. La plupart des femmes sont faciles à deviner. Elles rêvent de mon argent ou de conquérir une petite notoriété en s'affichant à mon bras. Mais pas Sara. Jusque-là, je n'ai jamais dû faire autant d'efforts pour attirer l'attention d'une femme, et je ne suis pas sûr de l'effet que ça produit sur moi. L'honnêteté, c'est si cliché que ça ? Ne vouloir que ce qu'on ne peut pas avoir ? L'idée que nous sommes tous les deux des adultes et que

nous savons ce que nous voulons me calme. Il n'y a pas de mal. Et il sera toujours temps de passer à autre chose.

C'est simple.

Le fait que ce soit un super bon coup ne gâche rien, c'est clair.

Mon téléphone vibre de l'autre côté de la pièce. Je jette un coup d'œil pour vérifier que tout est en place et je prends l'ascenseur pour redescendre dans l'entrée.

Le bruit de la porte la fait sursauter dans le taxi. La voir dans

une position d'attente, peu sûre d'elle, me fait bander terriblement.

*Doucement, mec. Laisse-la entrer avant de la défoncer.*

– Salut, dis-je en me penchant pour l'embrasser sur la joue. Tu es splendide.

Son odeur m'est déjà familière, une senteur d'été et d'agrumes. Je ressors de l'immeuble pour régler le chauffeur en me tournant vers elle alors que la voiture s'éloigne.

– C'est assez présomptueux de ta part.

Elle relève un sourcil. Ses cheveux sont brillants, légèrement ondulés ce soir, sa mèche tient avec une petite barrette argentée. J'imagine à quoi ils ressembleront tout à l'heure quand sa petite barrette collet-monté aura disparu. Ses cheveux seront emmêlés, en désordre, quand je l'aurai baisée.

– Surtout quand on sait que je l'ai déjà payé, ajoute-t-elle.

Je regarde dans la direction du taxi avant de secouer la tête avec un sourire :

– Le manque de confiance n'a jamais été mon fort...

– Parce que tu n'as aucun complexe, peut-être ?

– Non. C'est pour ça que je te plais.

– Plaire, c'est un bien grand mot, dit-elle en grimaçant.

– Touché, petite diablesse.

Je souris en ouvrant la porte et en lui faisant signe d'entrer.

Nous restons silencieux en montant dans l'ascenseur, pendant les quelques secondes que dure notre trajet, l'atmosphère s'alourdit

entre nous – nous sommes concentrés sur la suite...

Les portes s'ouvrent directement sur l'entrepôt mais, au lieu d'entrer, Sara se tourne pour me faire face.

– Avant qu'on entre, dit-elle en désignant la pièce de la tête, j'ai besoin que tu me dises qu'il n'y a pas de chaînes ou de *matériel* à l'intérieur...

Je me mets à rire, en réalisant à quel point ce lieu a tout pour l'effrayer, combien elle a dû me faire confiance pour venir jusqu'ici.

Je me promets de faire en sorte de ne pas la décevoir.

– Il n’y a pas de chaînes ni de fouets, je le jure.

Je me penche pour embrasser son oreille.

– Peut-être quelques claques sur les fesses mais on verra bien comment ça se passe, hein ? Je tapote le bas de son dos avant de marcher derrière elle.

– Waouh, dit-elle. Ses joues rougissent instantanément au moment où elle passe le seuil de la porte. *Tellement de contradictions.*

Je la regarder avancer dans la pièce, tournant et virant. Elle porte une robe portefeuille bordeaux, ses jambes interminables culminent sur des hauts talons noirs.

– Waouh, répète-t-elle.

– Ravi que ça te plaise.

Elle glisse un doigt le long d'un large miroir d'argent, et plante ses yeux dans le reflet des miens.

– Je sens que tu as pensé à un thème, là.

– Si par thème tu entends te regarder prendre ton pied, alors, oui.

Je m'assois dans l'embrasement d'une large fenêtre en étirant mes jambes devant moi.

– J'adore te regarder jouir. Mais plus encore, j'adore la manière dont *tu* jouis d'être regardée.

Ses yeux s'agrandissent, comme si je l'avais choquée.

Je me tais. Est-ce que je l'ai mal comprise ? Pour moi, il est clair qu'elle est plutôt exhibitionniste et plus que fascinée par le désir d'être vue.

– Tu sais, j'adore regarder des photos de toi nue. Je sais que tu

aimes être baisée en public. Est-ce que j'ai mal compris ce que nous faisons ici ?

– C'est juste l'entendre dire tout haut qui me surprend.

Elle s'éloigne et marche dans la pièce, en se regardant dans tous les miroirs.

– J'imagine que j'ai toujours pensé que les gens aimaient ce genre de choses, mais pas moi. Ça semble ridicule, n'est-ce pas ?

– *Ce n'est pas parce que ce que tu as vécu jusque-là était différent que c'est ce que tu aimais.*

– Je ne sais pas si je comprends totalement *ce que* j'aime, lance-t-elle en se tournant vers moi. En fait, je ne suis pas sûre d'avoir suffisamment d'expérience dans la vie pour le savoir réellement.

– Eh bien, ici tu es dans un entrepôt, avec une méridienne de velours rouge au milieu de la pièce et des miroirs tout autour. Je suis heureux de t'aider à te faire une idée.

Elle rit en s'approchant de moi :

– Cet immeuble ne t'appartient pas.

– Tu as encore fait des recherches, à ce que je vois.

Elle pose son sac contre le mur et s'assoit sur la méridienne en croisant les jambes.

– Je voulais en apprendre d'avantage en dehors de ce que l'on peut lire dans les colonnes des tabloïds. Et m'assurer que tu ne comptais pas rejouer *Massacre à la tronçonneuse*.

Je secoue la tête en riant, surpris d'être aussi soulagé qu'elle ne soit pas venue à l'aveugle :

– Il appartient à un de mes clients.

– Un client fétichiste des miroirs ?

– Je ne sais pas ce que tu as pu trouver dans tes recherches, mais j'ai deux associés, avec chacun son domaine d'expertise : Will Summer en biotechnologie et James Marshall en nouvelles technologies. Je me concentre sur l'art : les galeries et...

– Les antiquaires ?

– Oui.

– Ce qui explique ce que nous faisons là.

– Tu en sais assez ?

– Pour l’instant, oui.

– Satisfaite ?

– Hmm, non, pas encore.

Je traverse la pièce et je m’agenouille devant elle :

– Est-ce que tout ça te convient ?

– Que tu me prennes dans un entrepôt plein de miroirs ? Elle replace une mèche de cheveux derrière son oreille et hausse les épaules dans un geste

étonnamment innocent.

« Étrangement, oui. »

Ma main se pose sur son cou :

– J’ai pensé à ça toute la journée.

À quoi tu ressemblerais assise ici.

Sa peau est si douce, je laisse mes doigts errer sur sa gorge, ses épaules. J’embrasse son cou, je sens les pulsations de son cœur contre ma langue. Elle murmure mon prénom, ses jambes s’ouvrent quand elle m’attire près d’elle.

– Déshabille-toi, lui dis-je. Et comme je ne veux pas perdre de temps, je descends le haut de sa

robe sur sa poitrine. « Je veux te voir nue et trempée, en train de me supplier de te baiser. »

J'embrasse, je lèche son sein avant de mordre son téton sous la dentelle délicate de son soutien-gorge.

– Je veux que tu cries si fort que les gens qui attendent le bus de l'autre côté de la rue sachent mon prénom.

Elle gémit et attrape ma cravate. Elle la dénoue et la retire de mon cou.

– Je pourrais t’attacher avec ça. Te fesser. Lécher ta chatte jusqu’à ce que tu me supplies d’arrêter.

Je la regarde batailler avec les boutons de ma chemise, du désir plein les yeux, elle la fait glisser sur mes épaules.

– Ou je pourrais te bâillonner, me taquine-t-elle avec un rictus.

– Des promesses, toujours des promesses..., je murmure en prenant sa lèvre inférieure dans la bouche. J’embrasse son menton, suce son cou.

Elle m'attrape à travers mon pantalon, mon corps réagit déjà, ma queue durcit instantanément dans sa main.

Je détache sa robe et je l'ouvre, libérant ses bras. Je fais glisser le tissu sur le côté. Son soutien-gorge le rejoint rapidement.

– Dis-moi ce que tu veux, Sara.

Elle hésite, me regarde et puis murmure :

– Caresse-moi.

– Où ? Je pose un doigt en haut de sa cuisse : Ici ?

Sa peau est laiteuse et contraste sur le velours rouge de la méridienne – l'image est encore plus belle que tout ce que j'avais pu imaginer. Je mordille ses hanches en faisant descendre le petit bout de dentelle qu'elle porte le long de ses jambes. J'enfonce un doigt en elle et je la suce, la respiration presque coupée. Elle est déjà trempée. Mon pouce caresse son clitoris, nous regardons tous les deux où je la touche. J'observe les muscles de son ventre frémir, j'entends les bruits étouffés que je

fais en me déplaçant contre sa peau mouillée.

Debout, j'ouvre mon pantalon et je pose un préservatif sur la méridienne avant de faire descendre mes vêtements sur mes hanches. Elle ne perd pas de temps, s'assoit et me prend dans sa main. Sa langue parcourt mon gland. Je la regarde avaler le bout de ma queue de ses lèvres chaudes et mouillées.

En relevant les yeux, je tombe sur notre reflet de l'autre côté de la pièce. Elle se tient à mes hanches,

sa jolie chevelure couleur caramel enroulée dans mes doigts, sa tête qui s'agite sur moi. Je me force à ne pas regarder vers le bas – je sais à quoi elle ressemble vue sous cet angle, ses longs cils noirs, ses joues roses...

Ou encore mieux, ses yeux sombres quand elle regarde vers le haut.

Je sens ses doigts s'agripper à moi, ses cheveux balayer doucement mon ventre, la chaleur de sa bouche et la vibration de ses

gémissements. C'est putain de bon.  
*Trop bon.*

– Attends, dis-je en gémissant mais en parvenant à me dégager. Je passe les doigts sur ses lèvres. C'est tellement tentant de la regarder me sucer et de jouir dans sa bouche. Mais j'ai d'autres plans : Retourne-toi. Je veux te voir à quatre pattes.

Elle fait ce que je dis, en regardant en arrière. Je me tiens debout derrière elle.

Ce regard me met dans un état impossible, je me force à penser à

des feuilles de calcul – ou même aux mauvaises blagues de Will – en me penchant pour attraper le préservatif, en déchirer l’emballage et l’enfiler sur ma queue. J’attrape sa hanche et, de l’autre main, je me guide jusqu’à son vagin. Je frotte mon gland contre elle avant de peser sur sa chatte et de m’y enfoncer.

Sa tête tombe en avant, son visage est hors de ma vue. Ça ne le fait pas du tout.

Je me penche, je prends ses cheveux dans ma main et je tire,

pour remonter sa tête.

Son souffle se brise dans sa gorge, ses yeux s'ouvrent sous le coup de la surprise et du désir.

– Voilà..., dis-je en me redressant en arrière et me penchant en avant. Juste là. Je hoche la tête vers le miroir. « Je veux que tu regardes juste là, OK ? »

Elle se lèche les lèvres et acquiesce du mieux qu'elle peut.

– Tu aimes ça ? je lui demande en resserrant la pression sur ses cheveux.

Elle murmure :

– Oui... oui.

Je la prends plus vite, en la regardant se pâmer d'étonnement. Il est clair qu'elle me laisse mener la danse ce soir, et prendre tout ce que je veux. L'engrenage s'est enclenché dans ma tête, je suis déjà en train de me demander comment je pourrai prolonger le moment et la rendre aussi folle de désir que moi quand je suis près d'elle.

– Tu vois que c'est mieux comme ça ? Je suis chaque mouvement dans le miroir en continuant d'aller et venir dans son corps étroit. « Tu

vois comme c'est parfait ? » Je dessine des ronds avec mes hanches, j'accélère mes mouvements. « Et par là. » Je dirige sa tête sur la droite, vers un autre miroir orienté dans notre direction. « Putain. Regarde comme tes seins bougent quand je te baise. La courbure de ton dos. Ton putain de cul parfait. »

Je lâche ses cheveux et j'attrape ses épaules en les utilisant comme un levier. Je tords sa peau et mes pouces se posent sur la courbe de sa colonne vertébrale. Sa peau est

trempée de sueur, ses cheveux commencent à se coller sur son front. Je m'agenouille pour changer l'angle de la pénétration. Elle se cambre sous mes mains, son corps se tend contre le mien.

Elle s'appuie sur ses coudes et crie « plus fort, plus fort », ses doigts tordent le tissu de la méridienne. J'attrape ses hanches dans mes mains et je la baise fort, en tirant sur son dos brutalement à chaque va-et-vient.

– Max, gémit-elle, une joue appuyée dans le coussin. Elle a l'air

épuisée, anéantie et perdue. Plus rien ne semble exister pour elle, à part la sensation de ma queue en elle.

Ma peau se met à brûler, je sens le plaisir remonter le long de ma colonne vertébrale. La pression de mon ventre est à la limite du supportable. Je me penche en avant, entourant sa taille de mes bras pour la faire changer de position. Elle se retourne et attrape ma hanche pour m'introduire plus loin en elle.

– C'est ça... dis-je entre deux respirations saccadées, toujours plus proche de l'orgasme. Je la sens se resserrer contre moi, j'étouffe mes plaintes contre son épaule. « Tu y es ? »

– Oui.

Ses yeux se ferment, elle se mord les lèvres. Je touche son clitoris et je trouve ses propres doigts trempés là. La méridienne craque sous notre poids, j'envisage brièvement la possibilité qu'elle s'effondre.

– Plus vite, Max.

Je regarde autour de moi et je nous vois dans les miroirs, sous toutes les coutures, nos doigts la caressant en même temps. Je sais que je n'ai jamais rien vu de pareil. Je sais que c'est un jeu, mais putain, je n'ai pas envie qu'il s'arrête.

Elle gémit mon nom, et je la contemple, la tête contre mon épaule. Elle jouit et m'aspire en elle. Tout est chaud, électrique, mon cœur s'affole dans ma poitrine.

– Ne ferme pas les yeux, ne ferme pas les yeux, putain ! Je vais jouir.

En disant ça, mon corps se met à trembler et je remplis le préservatif de sperme. Je m'effondre sur elle, les mains agrippées à sa taille, les doigts bloqués dans la même position. Je sens une vague de chaleur me submerger.

– Merde alors, dit-elle en me regardant avec un petit sourire.

– Ouais.

Je parviens à me reprendre, je jette le préservatif et m'installe plus confortablement sur le sofa.

Sara est toute molle, souple, et sourit comme si elle allait s'endormir quand elle s'allonge sur le coussin avec un petit soupir.

– Je ne suis pas sûre de pouvoir marcher, souffle-t-elle en dégageant ses cheveux trempés de son front.

– De rien...

Elle relève les sourcils :

– Toujours aussi suffisant !

Je grimace en fermant les yeux. J'essaie de reprendre mon souffle. À partir de là, je recommence à sentir mes jambes.

Le moment de silence s'étire en longueur. Les klaxons des voitures retentissent dans les rues en dessous, j'entends un hélicoptère au loin. La pièce est devenue plus sombre quand je lève les yeux pour trouver Sara en train de chercher ses vêtements.

– Quels sont tes plans pour le reste de la soirée ?

Je roule sur le côté en la regardant enfiler sa robe.

– Rentrer chez moi.

– Tu dois avoir aussi faim que moi. Je passe la main sur sa cuisse

douce. « Ça ouvre l'appétit. »...

Elle me repousse gentiment et s'agenouille sur le sol pour enfiler sa deuxième chaussure. Je ne me souviens même pas du moment où elle les a enlevées.

– Je ne vois pas les choses comme ça.

Je fronce les sourcils. Normalement, je devrais être soulagé qu'elle ne devienne pas sentimentale pour si peu. Elle est un tel mystère pour moi. Il est évident qu'elle est inexpérimentée et naïve. Pourtant, elle est venue

ici, ce qui est assez téméraire, en fait. Et elle me fait confiance.

*Pourquoi ?*

*Tout le monde joue un jeu. Quel est le sien ?*

Après avoir mis ses chaussures, elle se relève, sort une brosse de son sac pour discipliner ses cheveux. Ses yeux sont brillants, ses joues un peu plus rouges que d'habitude. À part ça, Sara a l'air parfaitement présentable.

Je devrai faire mieux la prochaine fois.

## CHAPITRE 7

C'est peut-être pour ça qu'Andy était si efficace. Rien n'aère si bien la tête qu'un orgasme décapant avec un inconnu sublime qui ne s'attend pas à ce que j'aïlle récupérer ses vêtements au pressing. Lundi matin, je me sens pleine d'énergie et totalement d'attaque pour la réunion de neuf heures.

Les autres managers et leurs assistants sont finalement arrivés

dans les nouveaux bureaux. Et comme plusieurs projets sur lesquels Bennett a travaillé se concrétisent, nous sommes submergés par la perspective de vingt nouveaux clients en marketing. Je suis sous l'eau. Le bon côté, c'est que je n'ai pas le temps de fantasmer sur les poupées vaudou bien foutues d'Andy et les techniques de castration.

Mais entre deux moments de frénésie – réunions sur réunions, coups de téléphone, toilettes –, je me remémore ma nuit avec Max,

son corps dur et nu contre le mien, mes membres lourds d'épuisement, ses mains enfoncées dans mes cheveux...

*« Ne ferme pas les yeux. Ne ferme pas les yeux, putain ! Je vais jouir... »*

Même si ça a été génial, je me suis sentie assez mal pendant quelques heures samedi matin. Je ne regrettais rien, j'étais juste un peu embarrassée à l'idée que je l'avais fait – vraiment. Peut-être que je donne à Max une très mauvaise impression en me

pointant dans un quartier inconnu, prête à faire tout ce qu'il voudrait devant des centaines de miroirs. Où il était clair que personne ne pourrait m'entendre si je criais à l'aide.

Mais même avec ce sentiment de mortification, je ne me suis jamais sentie aussi vivante. Je me sens protégée entre ses bras et, aussi étrange que cela puisse paraître, j'ai l'impression que je peux lui demander n'importe quoi. Qu'il voit en moi quelque chose que personne n'avait jamais vu. Il n'a

pas eu l'air surpris, il ne m'a pas jugée quand je lui ai exposé mes conditions dans son bureau. Il n'a même pas froncé les sourcils quand je lui ai dit qu'il était hors de question qu'on baise dans un lit.

Je m'assois dans mon fauteuil, devant mon bureau. Je ferme les yeux en essayant de me rappeler la dernière fois qu'Andy et moi avons fait l'amour, il y a plus de quatre mois. Nous nous étions arrêtés pour nous engueuler sur une question d'emploi du temps, le sien ou le mien. Le manque d'intimité de

notre relation m'avait donné l'impression d'une ombre grandissante qui recouvrait la chambre entière.

J'avais essayé de pimenter les choses, j'étais arrivée à son bureau très tard une nuit, seulement vêtue d'un long imperméable et de talons. Mais j'aurais mieux fait d'arriver dans un déguisement de canard, vu son embarras : « Je ne peux pas faire l'amour avec toi *ici* », avait-il grommelé en regardant par-dessus mon épaule.

Peut-être avait-il dit ça parce qu'il ne pouvait baiser dans son bureau que des inconnues. Je m'étais sentie humiliée.

Et sans rien dire, j'étais partie.

Plus tard dans la nuit, il était rentré et avait fait des efforts. Il m'avait réveillée pour m'embrasser en essayant de prendre son temps et de rendre la chose agréable pour moi.

Échec total.

J'ouvre les yeux, cette découverte me m'impressionne, alors que je suis totalement déconnectée de ces

histoires. Avec Max je me sens si bien, alors qu'Andy m'a toujours rendue malheureuse. Il est temps pour moi de grandir et d'arrêter de m'en vouloir de prendre mon pied.



Même s'il me manque vraiment beaucoup, savoir que j'aurai des nouvelles de Max à un moment ou un autre m'aide à ne plus être obsédée par la question de savoir quand, pendant toute la semaine. Mais vendredi midi, à l'heure du déjeuner, il ne m'a toujours pas contactée. Je réalise que si Max ne

veut plus me voir, il lui suffit de ne pas m'envoyer de texto. Nous n'avons pas établi de règles pour arrêter ça ou pour se retirer avec classe. En fait, mon schéma lui permet de se retirer de la manière la plus classe possible : simplement disparaître. Cet arrangement a un côté confortable, il tient à si peu de choses qu'il peut s'évaporer à tout moment.

Mais j'ai envie de le revoir.

Je pose mon téléphone dans le tiroir de mon bureau, déterminée à ne pas le prendre pendant ma

réunion cet après-midi. Mais après dix minutes de discussion à propos d'une campagne marketing de lingerie, le souvenir de Max est en train de descendre sur mes jambes, ma culotte de dentelle trempée me déconcentre tellement que je trouve une excuse pour me lever et pour courir dans mon bureau le récupérer.

Pas de message. Putain.

Je retourne dans la salle de conférence, je trouve Bennett en train de parcourir les slides à la vitesse de la lumière. Ça ne me

dérange pas parce que je les ai consultés avant, mais je sens que les managers juniors à peine arrivés sont sur le point de vomir leur déjeuner.

– Ralentis un peu, Bennett, lui dis-je calmement.

Son attention se reporte sur moi, et sa mauvaise humeur de même :

– *Quoi ?*

J'avale ma salive. Collègues ou pas, il me fait toujours peur.

– Je pense que tu fais défiler les slides de la segmentation de marché trop vite. Tu les as

terminés hier, tout le monde ici était dans l'avion, ces gens étaient dans l'avion. Laisse-nous le temps de les digérer.

Il acquiesce avant de se tourner à nouveau vers l'écran. J'ai l'impression qu'il compte jusqu'à dix dans sa tête pour leur laisser le temps de lire les slides, et je parcours la salle à la recherche de Chloé. Elle le fixe en mordant son stylo pour éviter d'éclater de rire. Je doute que Bennett ait la moindre sympathie pour les employés de RMG qui viennent de

laisser derrière eux leur vie à Chicago. Et il s'attend à ce qu'ils mémorisent dix-sept tableaux de chiffres en vingt-quatre heures.

– C'est bon ? demande-t-il en cliquant sur le slide suivant sans attendre une réponse.

*Rattrape ton retard ou attrape le prochain train.* C'est ce que j'ai entendu Bennett dire au nouvel associé marketing, Cole.

Mon téléphone vibre sur la table, je l'attrape en m'excusant pour l'interruption. Je remercie le bon Dieu pour la distraction

permanente que m'offre Bennett Ryan, ce perfectionniste impatient. Pendant deux minutes, j'ai oublié de me demander si Max voudrait ou non me revoir.

LA BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE DE NEW YORK A DES LIVRES PASSIONNANTS. SCHWARTZMAN BUILDING. 18H30. PORTE UNE JUPE, TES TALONS LES PLUS HAUTS ET PAS DE CULOTTE.

Je souris à mon téléphone, en pensant que Max est un connard chanceux – je n'aurai qu'à enlever

ma culotte avant de le retrouver. Quand je relève les yeux, Chloé tient toujours son stylo entre ses dents mais, cette fois, elle me regarde, les sourcils relevés.

Je me tourne vers Bennett en prenant garde d'ignorer Chloé. Mais je n'arrive pas à me défaire de mon petit sourire de contentement.



Il y a vraiment trop de gratte-ciel emblématiques à New York. Tous semblent familiers, ou connus pour leur histoire. Mais peu sont aussi

immédiatement reconnaissables que la *New York Public Library*, avec ses statues de lions et ses escaliers imposants.

Je l'ai vu quatre fois depuis la première nuit où nous avons baisé, et même s'il s'agit d'un rendez-vous fixé à l'avance, ma respiration se brise toujours quand j'aperçois mon bel Anglais. Il est beaucoup plus grand que la plupart des gens qui l'entourent, et alors qu'il parcourt la foule du regard, je prends quelques secondes pour l'observer.

Costume noir, chemise gris foncé, pas de cravate. Ses cheveux ont poussé ces dernières semaines. Ils sont plus longs dessus, j'aime quand ils sont légèrement emmêlés comme ça, j'imagine les lui tirer quand il aura la tête entre mes jambes.

Sa stature est imposante, je vois les gens marcher autour de lui. *J'ai envie de te voir nu à la lumière du jour. J'ai envie de voir des photos de toi et moi en pleine lumière.*

Max m'aperçoit à ce moment-là et me surprend en train de le

reluquer. Un sourire se dessine sur son visage. Il m'appelle d'un signe de l'index.

Quand je m'approche, il me taquine :

– Tu étais en train de me mater !

Je ris en détournant le regard.

– Pas du tout.

– Pour quelqu'un qui aime être regardée dans les moments les plus intimes, tu es affreusement timide quand on te prend sur le fait.

Mon sourire s'affaiblit. Quelque chose est douloureux sous mes

côtes. Je me mets à parler sans réfléchir :

– Je suis juste contente de te voir.

Enfin en terrain connu, il retrouve un sourire brillant :

– Prête à jouer ?

J'acquiesce, étrangement nerveuse malgré la chaleur qui se répand dans mon corps. Nous avons eu un public d'une centaine de miroirs la semaine dernière mais, à part ça, nous étions entièrement seuls. Ici, même à 18 heures 30 un vendredi, la bibliothèque est bondée.

– Ça a l'air intéressant, je murmure en me tournant pour entrer. Il pose deux doigts sur le bas de mon dos.

– Crois-moi, dit-il dans mon oreille. Tout droit, c'est ton allée.

Une fois à l'intérieur, il passe devant moi et marche comme si nous étions deux inconnus qui déambulent à l'intérieur de la bibliothèque dans la même direction. Je remarque que des gens le regardent, certains le pointent du doigt et hochent la tête. Il n'y a qu'à Manhattan qu'un

playboy investisseur est immédiatement reconnu.

Je continue à le suivre, plus intéressée par la coupe de sa veste sur ses larges épaules que par notre destination.

En ralentissant, Max demande :

– Qu'est-ce que tu connais de la Bibliothèque publique de New York ? De cette aile précisément ?

Je parcours mes souvenirs à la recherche d'un détail, cinéma ou séries télévisées :

À part la première scène de *Ghostbusters* ? Pas grand-chose ?

Max rit.

– Cette bibliothèque est différente des autres parce qu'elle repose sur des investissements privés. Des dons faits par des gens – comme moi... (Il me fait un clin d'œil...) qui s'intéressent à certaines collections et donnent généreusement, parfois très généreusement, et qui bénéficient de faveurs en retour. Discrètement, bien sûr.

– Bien sûr.

Il s'arrête et me sourit :

– C'est une pièce que la plupart des gens reconnaissent : la salle de lecture Rose Main.

Je regarde autour de moi. L'ambiance est chaleureuse et accueillante, j'entends des chuchotements et le bruit assourdis des pas sur les tapis et des pages qui tournent. Au-dessus de ma tête, le plafond avec ses moulures dont le décor représente le ciel. Les fenêtres en arcade et des chandeliers donnent à l'endroit son caractère. Je me demande pendant un moment si Max compte me

prendre sur l'une des larges tables en bois alignées dans la salle voûtée et *pleine de monde*.

J'ai dû faire une drôle de tête, parce que Max se met à rire derrière moi :

– Détends-toi. Même moi, je ne suis pas aussi audacieux que ça.

Il me demande d'attendre pendant qu'il traverse la pièce pour parler à un homme d'âge mûr, qui a l'air de savoir exactement qui est Max. L'homme me regarde et je me sens rougir. Je me concentre à nouveau sur le plafond peint.

Quelques instants plus tard, je suis Max dans un escalier étroit, puis dans une petite pièce remplie de livres, étagère après étagère.

Max sait exactement où aller et je ne peux pas m'empêcher de me demander s'il vient souvent ici ou s'il a exploré l'endroit ces jours-ci. J'aime l'idée dans les deux cas : le Max aussi intime avec le bibliothécaire que quelqu'un qui travaille ici, et le Max qui a pensé à ce moment autant que moi.

Il s'arrête dans un coin tranquille, entouré de livres. J'ai

l'impression que les piles se resserrent pour nous enfermer dans une pièce étroite. J'entends le bruit d'une toux et je réalise qu'il y a au moins quelqu'un d'autre dans la pièce avec nous.

L'attente me serre le ventre.

Max prend un livre sur une étagère sans regarder :

– Tu lis des romans érotiques, Sara ?

Comme il se met à rire, je pense que mes yeux ont dû s'agrandir jusqu'à sortir de leurs orbites. Je ne suis pas prude mais je ne suis pas

du genre à lire de la littérature érotique. En fait, je ne me suis jamais intéressée à ce genre de choses.

– Pas vraiment, non.

– Pas vraiment ou pas du tout ?

– J’ai lu des romans d’amour...

Il secoue la tête :

– Je ne parle pas des livres aux couvertures genre flou artistique avec des hommes torsés nus. Je parle de livres qui décrivent ce qu’une femme ressent quand un homme la pénètre. Son désir quand il introduit sa langue en elle.

Comment il lui décrit quel goût elle a quand elle le lui demande. Des livres qui décrivent la *baise*.

Mon cœur s'affole dans ma poitrine – il parle si calmement de ces choses qui me donnent envie de fermer les yeux et de me tortiller sur place.

– Alors non, je n'ai jamais rien lu de la sorte.

– Eh bien, je suis heureux d'être là pour combler cette lacune, dit-il en me tendant un ouvrage.

Je jette un coup d'œil à la couverture : Anaïs Nin, *Le Delta de*

*Vénus*. Je la connais de nom et, comme tout le monde, de réputation.

– Super ! Regardons un peu ça.

Je le parcours en cherchant un code barre ou un numéro. Mais le volume est en cuir, avec des pages épaisses et dorées. Une édition rare, j'en suis sûre.

– On le prend avec nous... ?

– Oh non, non, non, non. On n'a pas le droit d'emprunter ce livre. Et puis ce ne serait pas drôle. L'acoustique ici est si agréable, avec le bois, le plafond, etc.

– Quoi ? Ici ?

Mon cœur s'affaisse dans ma poitrine. L'idée de lire quelque chose de cochon avec Max à côté de moi est très excitante, et celle de faire quelque chose de fou l'est encore plus.

Il ajoute :

– Et tu vas me faire la lecture.

– Je vais te lire de l'érotique *ici* ?

– Oui. Je ressentirai probablement le désir de te baiser ici, aussi. Tu devais crier la semaine dernière, mais cette

semaine... Il replace une mèche sur mon oreille... « Un peu moins... »

J'avale ma salive : je ne sais pas si c'est exactement ce que je veux entendre ou si ça me terrifie. Sa main passe le long de mon cou, apaisante. Elle est chaude, ses doigts sont assez longs pour entourer ma gorge et m'étouffer.

– Tu ne m'as octroyé que les vendredis, et pas de lit. Étant donné les circonstances, je veux faire avec toi des choses auxquelles tu n'as même jamais pensé.

– Et toi ?

Je repense au fait qu'il connaisse si bien cette pièce.

Il secoue la tête :

– La plupart des gens ne sont pas autorisés à descendre ici. Je peux t'assurer que je n'ai jamais jamais baisé une fille dans une bibliothèque. Tu as beau me prendre pour un expert dans tout ça, la plupart de mes aventures se sont déroulées dans une limousine qui ramenait quelqu'un quelque part. En y réfléchissant bien, je suis probablement plus un sale con de baiseur qu'une sorte de sale pute !

Il est très libre dans sa vie de célibataire, et je n'ai rien à redire. Mais même si ce n'est que du sexe, et même s'il est le premier homme dont je n'ai pas besoin de tout connaître, ses mains m'ont manqué toute la semaine.

Je me redresse et j'attire son visage tout près du mien :

– OK pour moi. Je n'ai pas envie que tu sois un garçon gentil.

Il rit en m'embrassant :

– Je serai gentil avec toi, je te le promets. Jusqu'à présent, tu as refusé l'arrière de ma limousine ou

un coup rapide chez moi. Je dois changer toutes mes habitudes...

Nous sommes invisibles là où nous sommes, grâce aux livres qui nous entourent, mais si quelqu'un avançait jusqu'à notre petit coin sombre, il nous verrait immédiatement. Quelque chose en moi se met à bouillir, de cette manière lourde et douce que je commence à connaître. Mon cœur bat la chamade, je me cambre.

Max fait un pas en avant et se penche pour m'embrasser, d'abord sur le coin de la bouche. Il

fredonne quelque chose et me sourit.

– J’ai respecté tes règles, mais ça ne signifie pas que je ne bande pas tout le temps. J’ai effacé la vidéo, mais je dois admettre que je le regrette. Est-ce que je pourrai prendre des photos ce soir ?

Il est si facile pour lui de me rendre molle et chaude comme de la gélatine.

– Oui.

Il sourit de telle manière que j’ai peur d’avoir vendu mon âme au

diable. Il embrasse mon menton et murmure :

– Tu sais que je ne les montrerai jamais à personne. Je déteste l'idée qu'un autre homme te voie comme ça. Quand tu me quitteras, le pauvre connard suivant devra tout repenser à zéro pour te plaire.

– Quand *je* te quitterai ?

Il hausse les épaules, les yeux larges et clairs :

– Ou quand tu arrêteras ça. Quels que soient les mots que tu choisis pour qualifier cette aventure.

– Je me suis demandé aujourd’hui si tu n’avais pas oublié de m’envoyer un message. Et si c’était comme ça que ça s’arrêterait.

– Ce serait lâche. Si l’un de nous veut que ça s’arrête, j’espère qu’il aura le courage de le dire. C’est mieux, non ?

J’acquiesce, soulagée. Même si je me suis promis que ce ne serait que du sexe, si ça s’arrêtait, ça me manquerait – il me manquerait. Max n’est pas seulement un amant fantastique, il est aussi très *amusant*.

Mais c'est un joueur, et il prend ça aussi sérieusement que moi... c'est-à-dire pas du tout.

– Maintenant qu'on est d'accord... Il me retourne pour que je sois en face des livres. Je suis contre lui. Il passe les bras autour de moi et ouvre le livre, en cherchant un passage précis. Il prend ma main pour que je le tiensse ouvert. Je me sens disparaître, encastrée dans son corps immense et protégée par les étagères. Abrisée.

– Lis... murmure-t-il dans mon oreille : Commence ici.

Il m'indique de l'index une ligne au milieu d'un chapitre. Je ne sais pas ce qui se passe, ni qui raconte. Mais je comprends vite que ça n'a pas d'importance.

Je passe la langue sur mes lèvres et lis : « Quand Louise et Antonio se rencontrèrent, ils se plurent immédiatement. Antonio était fasciné par la blancheur de sa peau, l'abondance de ses seins, sa taille svelte... »

Les mains de Max passent sous ma robe, sur mes hanches, mon ventre, jusqu'à mes seins.

– Putain, ta peau est douce...

L'une de ses mains glisse le long de mes côtes et s'installe entre mes jambes, dans mon marécage.

Pas facile de me concentrer sur les lignes devant moi, mais je continue à lire. Les mains de Max s'écartent, ne me laissant qu'un repos très court, puisque je l'entends retirer sa ceinture. Je comprends à peine ce que je lis, je l'écoute derrière moi.

Est-ce que je peux faire ça ? Ce n'est pas une piste de danse, avec des stroboscopes et des corps qui se tortillent, ce n'est pas non plus un restaurant vide, et sa main sous la table. C'est l'une des plus célèbres bibliothèques publiques, pleine de livres rares, avec un sol de marbre... *un morceau d'Histoire*. Depuis notre arrivée dans l'immeuble, nous n'avons pas parlé à haute voix. Et nous allons baiser ? C'est une chose de l'imaginer, une autre d'être debout ici sur le point de le faire.

Je suis nerveuse.

Bordel, je suis terrifiée. Je tremble, chaque neurone connecté, mon sang qui pulse follement dans mes veines. Je me mets à bafouiller.

– Concentre-toi, Sara.

Je regarde à nouveau le livre, en luttant pour fixer mon attention sur les mots imprimés.

« Tout le faisait rire. Il donnait le sentiment que le monde entier avait disparu pour ne laisser exister que ce festin sensuel, qu'il n'y aurait pas de lendemain, pas de

rencontre avec une autre – qu’il n’y avait que cette chambre, cet après-midi, ce lit. »

– Relis le passage, grogne-t-il en relevant ma jupe. « Cette chambre, cette après-midi, ce lit. »

J’ouvre la bouche. Sans me prévenir, il s’enfonce en moi. Je suis si mouillée qu’il n’a pas vraiment eu besoin de me caresser ou de me peloter. Il m’a juste donné un livre, à peine touchée, et je l’ai entendu se déshabiller. Je gémiss, en espérant trouver un moyen pour qu’il s’enfonce

totallement en moi. Je suis sûre qu'être déchirée en deux par lui serait l'un des plus grands plaisirs que je pourrais avoir.

– Doucement, me rappelle-t-il, allant et venant avec lenteur. Il est si dur, si long. Je connais par cœur sa queue effilée, depuis qu'il m'a prise violemment de tous les côtés la semaine dernière devant les miroirs. Je me souviens que je craignais et désirais à la fois chaque pénétration brutale. Quand il m'a vue jouir devant cent miroirs différents, il s'est totalement laissé

aller. Plus que tout le reste, le voir comme ça a été l'apogée de la soirée.

Nous sommes au bout d'une rangée sombre, mais j'entends les bruits étouffés de quelqu'un d'autre, à quelques mètres de là. Je me mords la lèvre quand Max glisse sa main autour de ma hanche, entre mes jambes. Il caresse mon clitoris.

– Continue à lire.

Mes yeux s'agrandissent. Il est sérieux ? Si j'autorise ma gorge à émettre un son, je ne pourrai pas

être rendue responsable de ce qui en sort :

– Je ne peux pas.

– Mais si, tu peux... dit-il, comme s'il s'agissait seulement de prendre une grande inspiration. Ses doigts restent sur mon clitoris. « Ou alors, on arrête. »

Je lui lance un regard noir par-dessus mon épaule et j'ignore son rire silencieux. Je n'ai aucune idée de ce que j'ai laissé de côté, ou de ce qui se passe dans l'histoire, à part Antonio qui déchire la robe de Louise en lui laissant une énorme

ceinture autour de la taille. Je parviens à peine à respirer, mais je commence à lire entre deux gémissements, ce qui semble avoir beaucoup d'effet sur Max. Ses doigts s'enfoncent dans mes hanches et il gonfle en moi.

– Je t'en prie...

– Putain, gémit-il. Continue !

Je prononce un mot après l'autre avec effort. Le passage devient chaud et coquin. Très descriptif. Elle mouille du « miel ». L'homme lèche et goûte tous les recoins du corps de la femme, en la pénétrant

et la caressant, jusqu'à ce que je me sente lourde de son désir et du mien. À ma grande horreur, je me sens couler le long de mes cuisses, toujours plus bas, sous la force de ses mouvements.

Max frémit derrière moi, perdant patience et rythme. Il semble incapable de bouger sa main là où il me tient par la cuisse, je le suspecte de faire des photos avec son téléphone, de l'autre.

– Sara. *Putain*. Caresse-toi.

J'installe avec précaution le livre ouvert sur mon avant-bras et je plonge la main entre mes jambes. Je suis si gonflée, si lourde à cause de l'orgasme qui m'écrase, que je commence à jouir au bout de quelques secondes. Mes derniers mots sont entrecoupés de soupirs.

« ... pensa-t-elle... devenir folle... avec une haine et une... joie... »

Quand mes muscles arrêtent de trembler, il me prend violemment encore quelques instants avant de s'immobiliser, étouffant son cri, la bouche pressée dans mon cou.

La pièce est complètement silencieuse, je réalise que je ne me suis pas rendu compte du bruit que nous avons pu faire. J'ai chuchoté en lisant. Mais quand j'ai joui, je n'ai plus rien contrôlé. Je me suis totalement abandonnée avec lui.

Il se retire avec un petit gémissement et murmure :

– Je reviens tout de suite.

Je me lève, je l'entends disparaître derrière moi pendant que je défroisse mes vêtements. Il revient et m'embrasse dans le cou :

– Mmmmm... Magnifique.

Je me retourne pour le regarder.

– Et si je me réfère aux règles que tu as fixées, je suppose que le moment de se séparer est arrivé.

Il reboutonne sa veste de costume. Je lisse ma robe déjà lissée. C'est notre arrangement –

*c'est moi qui l'ai choisi – mais ça semble... bizarre. Il me regarde les yeux brillants, comme s'il disait, je viens juste de t'offrir un orgasme de malade et tu as l'air médusée mais hé ho ! Il y a ta règle de merde au milieu !*

Je suis tentée de lui donner raison.

– C'est vrai. Parfait. Je suis contente qu'on soit sur la même longueur d'onde, dis-je à la place.

Il rit en reposant le livre sur l'étagère.

– Et heureusement qu'il n'y avait pas un journaliste pour immortaliser le moment, n'est-ce pas ? Une baise fantastique, et pas de témoins. Nous avons un accord.

– Ça ne te fatigue jamais ? Que les gens te regardent ?

Je me rappelle à quel point je détestais la moindre remarque à propos de mes cheveux ou de mes robes quand j'étais avec Andy, la question de savoir si j'avais grossi maigri, ou avec qui je me promenais. Je me demande si c'est la même chose pour lui.

– Ce n'est pas comme si j'étais une vraie célébrité. Les gens ici veulent juste savoir ce que je fais. Je pense que la plupart des gens qui lisent ces merdes veulent se persuader que je ne fais que m'amuser.

Il est optimiste.

– Sérieusement ? Je pense qu'ils veulent tous t'attraper la queue en l'air. Attends un peu, ce n'est pas ce que tu cherches ?

Il rit en voyant mes yeux se lever au ciel.

– L'image du mec léger est parfait pour eux. Je ne baise pas une fille différente tous les soirs.

Je l'embrasse :

– Au moins, pas dernièrement.

Quelque chose passe rapidement dans ses yeux, une pointe de confusion.

– Tu as raison.

Il se penche et m’embrasse en prenant mon visage entre ses mains.

– On y va ?

J’acquiesce, un peu étourdie. Max me fait signe de marcher devant lui. Nous montons les escaliers, revenant à l’étage principal de la bibliothèque. Rien n’a changé, les chuchotements et les pages qui tournent bourdonnent dans la pièce, personne ne lève les yeux vers nous. C’est très excitant de savoir ce que nous avons fait et de

réaliser que personne ne s'en doute...

Nous arrivons à la sortie quand Max attrape mon bras et m'attire dans un coin sombre :

– Encore un, dit-il en m'embrassant. Son baiser est doux, ses lèvres restent sur les miennes, comme s'il ne voulait pas être celui qui se retire.

J'avale ma salive quand mes yeux croisent les siens.

– À la semaine prochaine, princesse.

Il part. Je le regarde s'éloigner. Il traverse l'étage et sort dans la lumière pâle du coucher de soleil. Je me demande jusqu'à quel point je pourrais vivre sans ça...

## CHAPITRE 8

Lundi matin, je suis de mauvaise humeur. Il fait chaud comme en enfer dehors, et ma sœur aînée est en train de faire beaucoup de bruit pour convaincre maman de revenir à Leeds. Et puis le bureau de Will a une plus belle vue que le mien.

– Tu es un putain de branleur, dis-je en plantant mon couteau dans mon poulet.

Will se met à rire en enfournant une bouchée.

– C'est encore à cause de la vue de ma fenêtre ?

– Tu manges comme un cochon.

Je pointe ma fourchette vers son visage, à peine capable de comprendre ce qu'il dit, une aubergine à la sauce piquante dans la bouche : « Rappelle-moi encore comment tu t'es débrouillé pour ce bureau ? »

– Tu étais en retard pour la visite. J'ai mis ma plaque sur la porte. Et voilà.

C'est vrai. C'était la première fois, depuis mon arrivée à New

York, que j'avais baisé une fille chez elle, et comme je m'y attendais, elle m'avait piégé. Je préfère normalement baiser chez moi, où je peux toujours dire que ma mère va passer ou que je dois partir quelque part. Chez elle, une femme, ça fait du thé et ça m'invite à passer la nuit.

Je ne suis pas un vrai connard. Je suis aussi ouvert à l'idée d'avoir une relation que n'importe qui. Je n'avais juste pas encore rencontré une femme qui me donnait envie de quitter mon lit si confortable.

Les femmes que je rencontre se présentent toutes à moi en sachant qui je suis et ce qu'elles attendent de moi. Pour une si grande ville, j'ai parfois l'impression que New York est minuscule.

Je regarde par la fenêtre, la vue est fantastique – quel enculé, ce Will – et je pense à Sara. Elle est ma distraction par défaut, ces derniers temps. C'est un véritable mystère, cette fille. Si une femme veut qu'un homme pense à elle constamment, elle n'a qu'à lui dire qu'il ne la baisera qu'une fois par

semaine et vlan – adieu la concentration.

Et maintenant, je me demande : si elle me proposait de passer la nuit avec elle, qu'est-ce que je dirais ?

*Tu connais la réponse à ça, espèce de con. Tu dirais oui.*

J'ai baisé des dizaines de femmes depuis que je suis arrivé aux États-Unis, mais depuis peu, je n'arrive plus à m'en souvenir en détail. Chaque fois que je pense au sexe, c'est Sara que je vois. Elle est douce et dévergondée. Et elle me laisse

*tout* faire. Je n'ai jamais rencontré de femme si paradoxalement secrète et ouverte.

– J'ai rencontré une fille, mec.

Will balance ses baguettes chinoises dans l'emballage blanc.

– Et tu vas m'en parler maintenant ?

– Aïe. Peut-être.

– Tu la vois depuis un moment, non ?

– Quelques semaines, ouais.

– Seulement elle ?

J'acquiesce :

– C'est un putain de bon coup. C'est bien aussi parce qu'elle m'a demandé de ne pas coucher avec d'autres femmes.

Will fait la tête « *oh putain* ». Je l'ignore.

– Mais elle est différente. Il y a quelque chose chez elle... Je me gratte le menton en regardant par la fenêtre. *Mais qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez moi aujourd'hui ?* Je n'arrive pas à la sortir de ma tête.

– Est-ce que je la connais ?

– Je ne crois pas.

J'essaie de me rappeler si Will a rencontré Sara au gala ou non. J'ai passé le reste de la soirée avec lui après l'avoir quittée en train de remettre sa robe et de se rafraîchir. Je ne pense pas les avoir vus se parler.

– Donc tu ne comptes pas me dire qui c'est. Will raille, en se penchant en arrière sur sa chaise : « Elle t'a volé ton cœur, jeune homme ? »

– Ta gueule. J'attrape un sac en plastique où j'entasse toutes les boîtes vide. « Elle me plaît. Mais

c'est juste un plan cul pour l'instant. Accord mutuel. »

– Ce qui n'est pas plus mal. Ce n'est pas une croqueuse de diamants, au moins ?

– Est-ce que je suis con de penser que c'est bizarre ? Elle n'en veut pas *plus*. Et même si moi je voulais passer à autre chose, je pense que ça la ferait fuir. Elle est terrifiée à l'idée d'apparaître en public avec moi. Est-ce que tu penses que je l'aime autant parce qu'elle ne s'intéresse qu'à ma putain de bite ?

Et comme à chaque fois que je pense à Sara, j'imagine le dénouement de nos relations.

Will sifflote :

– Elle a l'air fantastique. Mais je n'arrive pas à imaginer qu'elle puisse ne s'intéresser qu'à *ta* bite. Avec cette petite chose, tu ne seras jamais la moitié de l'homme qu'est ta mère.

– Est-ce que tu viens d'insulter Brigid ? Tu es un enculé !

Il hausse les épaules et casse un *fortune cookie* en deux.

- Tu t'assois pour pisser, toi, hein ?

- Non. Je n'aime pas mouiller ma bite.

- Will, ta seule manière de donner du plaisir à une femme, c'est de lui tendre ta carte de crédit.

Et quelque part, dans le flot d'insultes qui suit, Will m'aide à oublier d'agir comme un pathétique connard et j'arrête de m'inquiéter de l'effet de Sara sur ma capacité à raisonner.

Après déjeuner, je quitte mon bureau en hélant un taxi. Je vais faire un petit tour pour voir une nouvelle installation d'art à Chelsea. J'ai aidé un vieux client à trouver et à ouvrir une galerie, où il expose une série de photos rares de E. J. Bellocq pour quelques semaines seulement. Il a suffi d'un email d'une ligne – *elles sont arrivées* – pour foutre en l'air le reste de ma journée.

Je meurs d'envie de voir les pièces inédites reconstruites à partir des négatifs endommagés de

la série « Storyville » de Bellocq. Même si je me suis passionné assez tard pour son travail, c'est son œuvre qui a déclenché ma fascination pour les photos du corps dans sa simplicité et dans sa vulnérabilité – sous toutes les coutures.

Et pourtant, avant Sara, je n'avais jamais pris de photo de moi avec une femme.

C'est bien là le problème. Les photos que j'ai prises de nous ne sont en aucune façon une réplique de l'art de Bellocq, mais son travail

me fait penser à elle. Sa taille fine, son ventre doux et la courbe élégante de ses hanches.

En jetant un coup d'œil à mon téléphone, je regrette pour la millième fois de ne pas avoir de photo de ses yeux pendant qu'on faisait l'amour.

*Putain.*

*Baiser. Pendant qu'on baisait.*



Il fait chaud dehors, mais rien d'insupportable. Après avoir vu les photos, j'ai envie de marcher pour calmer mon excitation. Le trajet de

Chelsea au centre-ville n'est pas très long mais, près de Times Square, je réalise qu'un homme me suit, un appareil photo à la main.

J'ai toujours supposé que les paparazzis réaliseraient à un moment ou un autre que je n'étais pas aussi intéressant qu'ils le pensaient. Mais j'attends toujours. Ils me suivent pendant mes week-ends, mes soirées de bienfaisance, tous les événements d'entreprise. Ça fait à peu près quatre ans que rien d'intéressant ne m'est arrivé – à part des soirées occasionnelles

avec des femmes à moitié célèbres – et je ne peux pas faire trois pas dans Manhattan sans que quelqu'un me repère.

Soudain, mon humeur légère s'évanouit. J'ai envie de rentrer chez moi, pour regarder sans réfléchir *Monty Python* et boire des pintes. On est mardi, putain, et j'ai envie de Sara.

– Cassez-vous, je crie sans me retourner.

– Juste une photo, Max. Une photo et un commentaire sur Keira et toi.

Merde. Ces racontars encore ? Je l'ai rencontrée il y a un mois à un concert.

– Ouais. Je baise Keira Knightley, ouais. Est-ce que vous pensez franchement que je suis la bonne personne pour confirmer ça ?

Les pneus d'un taxi crissent dans le virage. J'ai une peur bleue quand la porte arrière s'ouvre. Un bras nu en sort, une main me fait des signes frénétiques. Et puis Sara se penche en avant, tout sourires :

– Allez, monte !

Je mets plusieurs secondes à reconnecter mon cerveau à mes jambes et à ma bouche :

– Merde alors. Ouais. Brillant !

J'entre dans le taxi et je pose mon attaché-case en la regardant.

– Hé ! Max. Tu avais l'air un peu... embêté.

– Tu as tout compris.

Elle hausse les épaules en souriant de son sourire étrange et fuyant.

Je grommelle :

– Putains de paparazzis.

Sara croise les jambes et hoche la tête :

– Pauvre bébé. Tu as besoin d'un câlin ?

Ses yeux s'enflamment comme cette nuit en boîte, quand elle m'a traînée le long du couloir.

*Tu es mal, mec.*

Elle porte une robe rouge très courte, au col un peu ouvert. Je suis instantanément excité : la dentelle noire de son soutien-gorge est visible sur son sein gauche.

Je parle à son décolleté :

– Ravi de te revoir. Quelle affreuse journée ! Est-ce que je peux poser ma tête sur ton épaule ?

– Pas de sexe dans mon taxi ! aboie le chauffeur. Où allons-nous ?

Je regarde Sara. Elle lève ses sourcils sans rien dire.

– Dans la direction du parc. Pas encore décidé.

Il hausse les épaules, tourne dans une petite rue pour éviter les embouteillages en murmurant quelque chose dans sa barbe.

– Tu es splendide, dis-je à Sara en me penchant pour l’embrasser.

– Tu dis toujours ça.

Je hausse les épaules et mordille son cou. *Putain*. Elle a le goût de thé sucré et d’orange.

– Viens chez moi...

Elle secoue la tête en riant :

– Non. J’ai des billets pour un concert à huit heures.

– Avec qui ?

– Moi toute seule.

Elle se redresse et regarde par la vitre. J’attrape sa main et j’entrelace nos doigts.

– Vas-y un autre soir. Viens chez moi et baise-moi à la place.

Ses yeux s'agrandissent quand elle jette un œil au chauffeur. Il coule un regard vers nous dans le rétroviseur, mais ne dit rien.

– Non, murmure-t-elle. Elle essaie de dégager sa main de la mienne, mais je ne l'y autorise pas. « Mais je peux te demander quelque chose ? »

Avec ses cheveux derrière les oreilles et sa petite taille, accentuée par notre proximité dans l'étroit taxi, je sens une panique

étrange m'envahir. Est-ce que ça ne lui convient plus ? Elle a l'air si naïve au naturel...

– Tout ce que tu veux.

– J'ai beaucoup pensé à ça. Pourquoi es-tu si célèbre par ici ? Bien sûr, tu es beau et riche. Mais New York regorge de gens beaux et riches. Pourquoi les photographes te suivent-ils un mardi ?

*Ah.* Je souris, en réalisant qu'elle n'a pas fouillé très loin dans mon passé sur Google.

– Je pensais que tu avais fait tes devoirs !

– Ça m’a rapidement ennuyée de te voir en photo en costume, bras dessus bras dessous avec toutes les femmes de la Terre.

Je glousse :

– Je t’assure que ce n’est pas pour ça qu’ils s’intéressent à moi.

Je me demande pourquoi j’en parlerais maintenant, après avoir gardé ça pour moi si longtemps.

– Je me suis installé ici il y a six ans.

Ça, elle est au courant. « Et un mois après mon arrivée, j’ai

rencontré une femme du nom de Cecily Abel. »

Elle fronce les sourcils.

– Je connais ce nom... Est-ce que je sais qui c'est ?

– Tu la connais peut-être, mais je ne serais pas surpris si ce n'était pas le cas. Elle avait beaucoup de succès à Broadway mais, comme c'est souvent le cas dans le monde du théâtre de New York, sa célébrité ne s'étendait pas vraiment ailleurs aux États-Unis.

– Qu'est-ce que tu veux dire par elle « avait » beaucoup de succès à

Broadway ?

Je regarde ses doigts bouger entre les miens.

– Je pense que Cecily – et son départ précipité de la scène – est la raison pour laquelle j’ai été repéré. Elle a quitté New York brutalement, après avoir écrit une lettre publiée dans le *Post*. Elle se plaignait de la ville et surtout, je cite, « des réalisateurs qui ne pouvaient pas garder leurs mains dans les poches, des politiques qui baisent partout et des connards d’investisseurs qui ne savent pas

reconnaître une perle quand ils l'ont sous la main. »

– Elle t'aimait ?

– Oui. Et comme souvent, ce n'était pas réciproque.

Les yeux de Sara s'assombrissent, sa bouche rouge grimace :

– Ça semble assez léger.

– Crois-moi, je suis tout sauf léger quand il s'agit de Cecily. Elle va bien maintenant. Elle s'est mariée et vit heureuse en Californie. Mais pendant un moment, elle a dû se faire aider. C'était une amie, et sa décision de tout laisser tomber m'a

prouvé qu'elle n'était pas très... stable. Vraiment, elle avait plus d'une raison de quitter la ville, j'étais juste sa déception la plus récente. Simplement, je ne l'aimais pas comme elle l'aurait voulu.

Sara cligne des yeux et réfléchis à ce que je viens de dire :

– C'est bien que tu aies été honnête avec elle.

– Bien sûr ! Elle n'avait pas le moral, les derniers temps, et ça n'avait rien à voir avec le fait que je l'aime ou pas. Elle n'allait pas bien dans tous les cas... mais ça ne

fait pas un bon article ça, n'est-ce pas ?

Sara me regarde de nouveau, avec une expression plus douce. Elle sourit :

– Donc les gens se sont intéressés à l'homme qui avait brisé le cœur et rendu folle la star locale...

– Et donc je suis devenu un mystère. La presse aime les playboys sans cœur et sa lettre était plutôt spectaculaire. Le portrait qu'ils font de moi est vrai et faux, les deux à la fois. J'aime les femmes et j'aime le sexe. Mais

ma vie est rarement aussi intéressante que ce que les tabloïds en attendent. J'ai appris à ne pas me soucier de ce que les gens disent.

Notre chauffeur fait un écart pour éviter d'écraser un gamin en vélo. Il klaxonne bruyamment. Sous le choc, la poitrine de Sara se presse contre mon bras, j'en profite en souriant. Elle hausse les sourcils, l'air exaspérée.

– Il y a *beaucoup* de photos de toi sur Internet.

– Certaines des filles avec qui tu m’as vu étaient mes maîtresses, d’autres non. Je passe le doigt sur la courbe de son sein et elle baisse les yeux pour regarder. « Je ne suis pas du genre dégoûté par l’engagement, je n’en ai juste pas eu l’opportunité pendant longtemps... »

Elle tressaille. Je vois ses pupilles se dilater, ses lèvres s’étirent dans un sourire.

– Oui ! admets-je en riant. Je suppose que notre arrangement est une sorte d’engagement. Mais ça

ne compte pas parce que tu refuses de sortir pour de bon avec moi.

Son sourire diminue :

– Je pense que ni toi ni moi ne sommes bons à autre chose.

– Eh bien. Nous sommes certainement bons à ce que nous faisons. À propos de ça, j'ai parlé de toi avec Will... Je fais une pause, laissant l'irritation poindre sur son visage. C'est tellement amusant de l'agacer. « Sans donner de nom, princesse. Calme-toi. »

J'attends qu'elle me demande ce que j'ai dit.

J'attends.

Finalement, je la regarde à nouveau. Elle m'observe avec attention. La voiture est arrêtée à un feu rouge, tout est immobile.

– Et donc, dit-elle avec un sourire diabolique, tu as dit à Will que tu avais trouvé une femme qui aimait baiser en public ?

– Pas dans mon taxi ! crie le chauffeur si fort que nous sursautons tous les deux avant d'éclater de rire. Il freine brutalement, nous nous écrasons

l'un contre l'autre. « Pas dans mon taxi ! »

– Pas de malaise, mec, lui fais-je. Je me tourne vers elle et murmure : « Elle ne me laisse pas la baiser dans une voiture. Ni un mardi. »

– Non, en effet.

Malgré cette réponse, elle me laisse l'embrasser une nouvelle fois.

– Dommage... Je suis pas mal dans les voitures. Et encore meilleur les mardis.

– Et donc, cette conversation avec Will... reprend-elle en se penchant et en faisant glisser sa

main sous ma veste de costume que j'ai posée sur mes genoux. Si tu ne lui as pas dit mon nom, qu'est-ce que tu lui as dit ?

Elle prend ma queue dans sa main et presse.

Elle va me branler dans le taxi ?

*Putain de bonne idée.*

– 65<sup>e</sup> et Madison, je lance au chauffeur. Le plus long chemin.

Il me lance un regard noir, probablement à l'idée de traverser Columbus Circle à l'heure de pointe, mais il acquiesce. Il emprunte la 75<sup>e</sup> vers Broadway.

– Pas de sexe dans mon taxi, dit-il, plus calmement cette fois.

Je me tourne vers Sara :

– Je lui ai dit que j'avais rencontré une femme que je baisais avec beaucoup de plaisir. J'ai aussi dû lui dire que cette femme ne ressemblait à aucune autre.

Sara descend ma fermeture Éclair et sort ma queue de mon caleçon avec dextérité. Elle la serre d'un coup. Une chaleur étrange se répand le long de ma colonne vertébrale. Je me mets à bander plus dur. Je réalise qu'elle

commence à savoir comment me toucher.

– En quoi suis-je différente ?

Elle se penche vers moi et lèche mon oreille, avant de murmurer :  
« Les autres femmes ne te branlent pas dans les taxis ? »

Je la fixe, en me demandant qui elle est vraiment : cette fille fraîche, innocente et très baisable, qui ne veut rien de moi à part un bon coup de queue. Joue-t-elle ? Est-ce bien réel ?

Ou alors, rompra-t-elle après quelques orgasmes, quand notre

arrangement l'aura lassée ? Elle me dira qu'elle en voulait plus ?

*Probablement.* Mais quand je la regarde – ses lèvres rouges et ses grands yeux bruns, si joueurs et coquins –, je sais qu'il n'est pas question que je la laisse tomber à moins qu'elle ne m'y oblige.

– Je ne lui en ai pas beaucoup dit, en fait. Les conversations sérieuses avec Will finissent toujours en insultes à propos de la taille de nos pénis respectifs.

– Je suis sûre que tu l'as épargné : Je ne me bats qu'à armes

égales...

Elle glousse dans mon cou en continuant à me caresser.

– C'est vrai, je murmure en l'embrassant. Même si, pour être honnête, je n'ai aucune idée de la taille réelle de sa bite.

– Eh bien, si tu veux en avoir le cœur net, je serais ravie de chercher à le savoir et de tout te raconter.

Je me mets à rire :

– C'est agréable de discuter avec une femme qui ne ressent pas le

besoin d'étaler son intelligence tout le temps.

– Pas de sexe, grogne le chauffeur en nous regardant dans le rétroviseur.

Je lève les mains et je lui souris :

– Je ne la touche pas, mec.

Il semble décidé à nous ignorer, il allume la radio et ouvre la fenêtre pour profiter de la brise de fin d'après-midi, malgré le bruit incessant de la ville. La main de Sara monte et descend, en serrant mon gland, et vice versa.

– Je te sucerais si je pouvais. Je veux dire, tu mérites le top du top. Au moins, tu es beau à l'intérieur, Max. Là où ça compte vraiment.

J'éclate de rire en plongeant mon visage dans son cou pour éviter de gémir, au moment où elle se concentre sur mon gland.

– Putain, c'est bon. Un peu plus vite, amour. Tu peux ?

Elle faiblit quand elle m'entend dire « amour » puis tourne la tête pour m'embrasser le menton, ma queue dans son poing. Elle jette un coup d'œil au chauffeur, absorbé

par le programme radio et occupé à maudire les embouteillages.

– Ouais ? Comme ça ?

J'acquiesce en souriant :

– Je n'aurais jamais deviné que tu ferais ça si bien...

Elle rit le long de mon cou. Je ne l'ai jamais entendue faire un bruit aussi particulier et délicat. J'ai l'impression de pénétrer son jardin secret. Cette victoire surgit, chaude et acérée dans ma poitrine, pendant un bref instant j'ai envie de crier de joie.

Elle lèche mon cou et mordille ma lèvre inférieure.

– Tu as une queue parfaite. J'ai envie de toi même si c'est mardi...

– Putain...

Je jouis, les mâchoires et les poings serrés. Je réalise que Sara me fait du bien, et j'arrête de m'inquiéter de l'effet qu'elle a sur moi.

Sara se penche pour récupérer un mouchoir dans son sac et essuie sa main. Elle me sourit étrangement et cache l'objet du délit aux yeux de notre chauffeur. Puis elle se penche

en avant et m'embrasse si doucement que j'ai envie de la renverser sur la banquette et de la faire jouir contre ma langue, juste pour entendre ses petits cris rauques.

– Tu te sens mieux ? demande-t-elle calmement, les yeux inquisiteurs.

Je viens d'apprendre quelque chose de plus à propos de Sara et de cette expression : son premier instinct – qu'elle combat perpétuellement – est de me faire plaisir.

Mais quand nous nous arrêtons à un bloc de mon appartement, elle se rassoit avec un sourire plaisant :

– C'est là que tu descends ?

J'hésite, en me demandant si elle voudra venir avec moi.

– Oui, à moins que tu n'aies envie...

Sa voix est calme. Je réalise que c'est une façon d'adoucir la dureté de ses mots :

– Je te vois vendredi, Max.

Nous en avons fini. Elle me congédie.

## CHAPITRE 9

– Quand vas-tu enfin te décider à m'en parler ?

Je me retourne et je regarde Chloé du haut de l'échelle. Elle se tient la main sur la hanche, un pinceau en l'air, les yeux plantés dans les miens.

– Te parler de quoi ?

– Ta rupture... Ton changement soudain... Andy et l'homme mystérieux avec qui tu baises... Ta

vie qui a été totalement bouleversée en deux mois...

Je souris aux anges :

– Oh, ça ? Qu'est-ce qu'il y a à en dire ?

Elle pouffe en passant son poignet délicat sur son front. Le pinceau y laisse une petite tache de peinture. Bennett est en voyage d'affaires, Chloé est bien déterminée à peindre son immense appartement en entier avant qu'il ne rentre et exige de diriger les opérations. Elle a l'air épuisée.

– Pourquoi faire ça toute seule ? dis-je en regardant autour de moi, un peu accablée. Ce n'est pas comme si tu n'avais pas les moyens de prendre un peintre...

– J'ai des problèmes pour déléguer. Ne change pas de sujet. Écoute, je sais que cette relation était en train de te bouffer, lentement mais sûrement. Mais ça me fait bizarre de ne rien connaître de *lui*. Bennett a déjà croisé Andy à des mondanités, mais je ne l'ai jamais vraiment rencontré et...

Je l'interromps :

– Tu l’aurais tout de suite percé à jour. Comme Bennett.

Je ressens un pincement au cœur, devenu habituel à la seule pensée d’Andy.

Chloé ouvre la bouche, mais je l’arrête d’un geste.

– Je sais que Bennett a tout de suite cerné Andy, même s’il a estimé qu’il n’avait pas le droit d’interférer. Au moment où je t’ai rencontrée, je commençais aussi à suspecter quelque chose. Je ne voulais pas qu’il traîne avec nous parce que je n’assumais pas cette

relation qui me rendait malheureuse.

Elle lève les yeux au ciel. Je sais ce qu'elle va dire avant même qu'elle le dise : « Ma chérie, je n'ai pas besoin de le connaître personnellement pour réaliser que c'est un connard infidèle. Comme tout le monde. La seule chose qui le rendait fréquentable, c'était toi. »

Je me racle la gorge en essayant de ne pas éclater en sanglots.

– Tu penses que ça veut dire que je suis irrémédiablement stupide ou

aveugle pour avoir passé tant d'années avec lui ?

Je repense à notre dîner d'anniversaire à l'Everest, à son retard d'une demi-heure et à sa forte odeur de parfum. Un cliché. Quand je lui ai demandé s'il était avec quelqu'un d'autre, il a dit : « Bébé, quand je ne suis pas avec toi, je suis toujours avec quelqu'un d'autre. C'est la vie. Mais je suis ici maintenant, c'est tout ce qui compte. »

J'avais supposé qu'il voulait dire qu'il *travaillait* quand il n'était pas

avec moi. Mais à la réflexion, c'est probablement la seule fois qu'il a été honnête à propos des autres femmes.

– Mais non, dit Chloé. Tu étais jeune, quand tu l'as rencontré, c'était le prince charmant. Il est beau comme un dieu, Sara, c'est une réalité. Mais je ne pense pas que ce soit sain de tout chambouler dans ta vie sans en discuter. Est-ce que tout va bien ? Vraiment ?

– Oui, vraiment.

– Andy t'a appelée ?

Je fixe le pinceau dans ma main avant de le balancer dans la boîte :

– Non.

– Et ça t'embête ?

– Peut-être un peu. J'espérais que mon départ le secouerait. Qu'il réaliserait qu'il avait merdé. J'aurais aimé le voir ramper. Mais, de toute façon, je n'aurais pas répondu. Je ne me remettraï jamais avec lui.

– Comment a-t-il réagi quand tu lui as dit que tu partais ?

– Il a crié. Et menacé.

Je regarde par la fenêtre en me

Je regarde par la fenêtre en me remémorant le visage d'Andy déformé par la colère. Ses crises me laissaient habituellement de marbre mais, cette fois-là, quelque chose m'a fait déraiper. « Il a balancé mes vêtements dans la rue et m'a foutue à la porte. »

Je sursaute : Chloé vient de laisser tomber son pinceau sur la bâche en plastique, sans même regarder où il atterrissait. Elle marche vers moi et me prend dans ses bras.

– Tu pourrais le détruire.

– J’imagine qu’il y travaille tout seul. Je voulais juste m’en éloigner. Je souris contre son épaule. « L’avocat de la famille l’a fait expulser. Les journaux ont dû apprécier l’histoire. C’était ma maison, je ne sais pas si tu te rends compte... »



Ça m’a fait un bien fou de tout déballer. Chloé s’y connaît en rupture douloureuse, pendant toute notre conversation à propos d’Andy, je me suis souvenue de son départ précipité de Ryan Media il y

a un peu plus d'un an, de la semaine qu'elle a passée seule dans son appartement, sans donner de nouvelles à personne. Quand elle m'a finalement appelée, elle m'a tout révélé de sa relation avec Bennett – comment ils avaient commencé à se voir en secret et pourquoi elle avait décidé de le quitter.

Ça avait été une grande révélation pour moi sur le moment, mais pas dans le bon sens. Sa décision de quitter son travail et de sacrifier potentiellement sa

relation n'avait fait que renforcer mon désir de reconstruire la mienne. Je voulais travailler pour deux et faire en sorte que ça fonctionne. Mais si Bennett était la personne qu'il fallait à Chloé, ce n'était certainement pas le cas d'Andy pour moi. Vraiment pas.

Penser à mon ex me laisse toujours un goût amer, parler de lui m'a noué la gorge. J'ai beau avoir peint toutes les pièces de l'appartement avec Chloé, et fait un jogging le long de la rivière, la

boule dans ma gorge ne veut pas disparaître.

Un bref instant, je pense à appeler Max. Ce n'est pas la solution : un homme n'en chasse pas un autre. Il voulait peut-être dîner avec moi l'autre soir, mais ce n'est pas parce qu'il a des sentiments. Il ne sera pas cet homme pour moi.

Lundi et mardi passent rapidement. Mercredi, je rencontre de nouveaux clients toute la journée. Les heures me paraissent des jours, et les jours des années.

Jeudi, c'est différent mais pire : Chloé et Bennett sont partis pour un long week-end et George est rentré à Chicago. Les bureaux sont silencieux, et même si les affaires marchent bien, mon équipe entière a été étrangement *trop* efficace. Je n'ai rien à faire, mes pas résonnent dans les couloirs.

J'écris un texto à Chloé, sans attendre une réponse :

QU'EST-CE QUE JE FOUS LÀ ?

JE T'AI POSÉ LA MÊME QUESTION AVANT  
DE PARTIR HIER.

MES PAS RÉSONNENT DANS LE COULOIR  
QUAND JE VAIS PRENDRE UN CAFÉ. J'EN AI  
BU ASSEZ POUR RESTER ÉVEILLÉE PENDANT  
UN MOIS.

APPELLE TON BEL ÉTRANGER ET DIS-LUI  
QUE TU AS ENVIE DE LUI. UTILISE TON  
ÉNERGIE À QUELQUE CHOSE D'UTILE.

ÇA NE FONCTIONNE PAS COMME ÇA.

mon téléphone vidre  
immédiatement.

QU'EST-CE QUE TU VEUX DIRE ?  
COMMENT ÇA FONCTIONNE ???

Je range mon téléphone dans mon sac en soupirant, le regard perdu vers la fenêtre. Je n'ai rien dit à Chloé de mon arrangement avec mon Anglais, mais je sens qu'elle perd patience. Heureusement, elle n'est pas en ville. Je peux éteindre mon téléphone et conserver mon secret,

au moins pour quelques jours encore.



Le temps au mois de juin à New York est agréable mais, en juillet, il devient insupportable. Je commence à avoir l'impression d'être enfermée dans un dédale de tours et de cuire dans un four de briques. Pour la première fois depuis que j'ai emménagé ici, Chicago me manque. Le vent qui vient du lac, ces tunnels d'air si puissants qu'ils vous poussent quand vous marchez. Le ciel vert

des tempêtes d'été me manque, et les journées passées à s'en protéger, pelotonnée dans le sous-sol chez mes parents, à jouer au flipper avec mon père.

Ce qui est merveilleux à Manhattan, cependant, c'est que je peux marcher sans aucun but et tomber par hasard sur quelque chose d'intéressant. Dans cette ville, il y a tout : des nouilles chinoises livrées à trois heures du matin, des hommes capables de dénicher un entrepôt plein de miroirs pour une escapade sexuelle,

et un flipper dans un bar à quelques centaines de mètres de mon bureau. Quand j'aperçois les lumières à travers la vitre, je flanche : la ville vient de me donner exactement ce dont j'ai besoin.

Peut-être plus souvent que je veux bien l'admettre.

Je m'enfonce dans l'immeuble sombre, en me concentrant sur l'odeur familière de pop corn et de bière. Nous sommes jeudi midi et le soleil brille, mais le bar est assez sombre pour que je croie qu'il est

minuit, que toute la ville dort ou joue au billard. Le flipper devant est tout neuf, avec des manettes brillantes et une musique Emo Punk que je n'apprécie pas particulièrement. Mais dans un coin, il y a une vieille machine avec le mot KISS écrit sur les côtés et un dessin de la bouche ouverte de Gene Simmons, la langue pendue.

Au bar, je fais de la monnaie de quelques dollars, je commande une bière et je me fraye un chemin

parmi les habitués pour atteindre le jeu du fond.

Mon père est un collectionneur. Quand j'avais cinq ans, je voulais un chiot, il m'a offert un dalmatien et puis un autre, jusqu'à ce que la maison soit pleine de chiens sourds s'aboyant mutuellement dessus.

Puis ce furent les Corvair de collection, des carcasses en général. Papa louait un garage spécialement pour elles.

Puis les vieilles trompettes. L'art d'un sculpteur local. Et finalement, les flippers.

Papa stocke soixante-dix flippers dans un garde-meuble. Il y en a sept ou huit dans la salle de jeu à la maison. C'est pendant un jeu de flipper que papa et Andy ont fait connaissance. Même si papa n'avait aucun moyen de savoir qu'Andy n'avait jamais joué au flipper de sa vie... il a fait comme si la collection de papa était la chose la plus impressionnante qu'il ait jamais vue, comme s'il y jouait depuis qu'il avait l'âge d'atteindre les manettes. Papa était conquis, et moi, ravie. Je n'avais que vingt et

un ans et je n'étais pas sûre de l'accueil que mes parents feraient à un petit ami de dix ans mon aîné. Mais papa a immédiatement fait tout ce qu'il pouvait – temps, énergie et carnet de chèques – pour soutenir notre relation et les ambitions d'Andy. L'estime de mon père est facile à gagner et, ensuite, presque impossible à perdre.

À moins, bien sûr, qu'il ne tombe sur vous au milieu d'un dîner romantique avec une femme qui n'est pas sa fille. Malgré le récit de mon père et son insistance pour

que j'ouvre les yeux, j'avais choisi de croire la version d'Andy : la femme était un membre de son équipe, très bosseuse, déprimée par une rupture, qui avait besoin d'une oreille. C'était tout.

Quel patron attentionné !

Deux mois plus tard, il était photographié par le journal local en train de me tromper.

J'insère une pièce de monnaie dans le flipper et je positionne mes mains sur les deux côtés, en regardant les boules d'argent qui brillent dans le râtelier. La musique

et les sifflets ont dû être déconnectés – le flipper reste étrangement calme quand j'envoie la première boule. J'actionne les manettes et secoue la machine avec mes hanches. Je suis rouillée, je joue mal, mais je m'en fous.

J'ai vécu plusieurs de ces moments calmes ces dernières semaines. Des moments où je réalise combien j'ai grandi et combien je suis inexpérimentée dans la vie, surtout en ce qui concerne les relations amoureuses. La fréquentation de Chloé et

Bennett, qui se sont choisis et qui s'adorent, est édifiante. Et là, toute seule en train de jouer, je me sens parfaitement heureuse – une sensation oubliée.

Quelques hommes s'approchent pour me parler, je suis habituée : les hommes ne résistent pas à une femme qui joue seule au flipper. Après quatre parties, je sens un regard insistant.

Et presque un souffle dans mon cou. J'avale une gorgée de bière et je me retourne : Max est debout, de l'autre côté de la pièce.

Il est avec un autre type que je ne reconnais pas. Il porte aussi un costume, ce qui détonne dans ce bar – comme moi, dans ma robe grise ajustée et mes talons rouges. Max me regarde par-dessus sa bière. Quand je le repère, il lève son verre en souriant.

Je termine ma partie au bout de vingt minutes environ et je m'approche d'eux, en m'empêchant de sourire comme une idiote. J'avais envie de le voir, je ne l'avais même pas réalisé.

– Salut, dis-je en souriant timidement.

– Salut toi.

Je regarde son ami à côté, un homme plus âgé, le visage allongé et des yeux marron d'une grande gentillesse.

– Sara Dillon, je te présente James Marshall, un collègue et très bon ami.

Je lui serre la main :

– Enchantée, James.

– Moi aussi, ravi.

Max boit une rasade de bière et me pointe par-dessus son verre :

– Sara est la nouvelle tête du département financier chez RMG.

Les yeux de James s'agrandissent, il hoche la tête, impressionné :

– Ah ! je vois...

– Qu'est-ce que vous faites ici ? Ça n'est pas vraiment l'endroit idéal pour travailler en plein milieu de la journée.

– On a envoyé balader nos dossiers, comme tout le monde en ville. Et toi, miss ? On se cache ?

Une lueur diabolique étincelle dans les yeux de Max.

– Non, jamais... fais-je en souriant.

Il cligne des yeux vers le bar, souriant au barman :

– Je viens ici parce que c'est crasseux et généralement vide. Et ils ont de la Guinness à la pression.

– Et je viens ici parce qu'ils ont des billards, et j'aime me raconter que je peux battre Max, dit James en finissant sa bière. Il sourit à Max : « On joue ? »

Je prends ça pour un signal et j'attrape mon sac en souriant à Max :

– Amusez-vous bien. À plus.

– Attends, je te raccompagne... Il se tourne vers James : « Prends une autre pinte, je te rejoins à la table du fond. »

Max pose la main dans le bas de mon dos, nous sortons dans la lumière aveuglante de l'après-midi.

– Oh merde... grogne-t-il, surpris par la chaleur, en mettant la main devant ses yeux. On est mieux à l'intérieur. Reviens et joue avec nous.

Je secoue la tête.

– Je pense que je vais rentrer et faire mes lessives.

– Je suis flatté !

Je me mets à rire avant de regarder autour de nous avec inquiétude quand il pose la main sur ma joue.

– D'accord, d'accord.

– Est-ce que James sait pour moi ?

Il me regarde, l'air blessé :

– Non. Mes amis savent qu'il y a quelqu'un, mais ils ne savent pas qui.

Une ombre bizarre s'installe

Une ambiance bizarre s'installe entre nous pendant un moment, je ne sais pas à quel protocole me référer. C'est pour ça que l'arrangement « seulement-vendredi » est idéal : il ne nous oblige pas à réfléchir, à gérer nos amis, nos sentiments ou nos limites.

– Est-ce que tu ne trouves pas ça bizarre qu'on se croise tout le temps ?

– Non. C'est comme ça pour tout le monde. Dans une ville d'un

million d'habitants, tu tombes toujours sur la même personne.

– Mais quelle est la probabilité pour que ce soit la personne que tu as *le plus* envie de voir ?

Je regarde ailleurs, une sensation étrange de malaise et d'excitation dans le ventre. Il ignore mon silence et continue : « Pour demain c'est toujours bon, hein ? »

– Pourquoi ça aurait changé ?

Il rit en fixant mes lèvres :

– Parce que c'est un jour férié, princesse. Je ne suis pas sûr d'avoir le privilège du jour férié.

– Ce n'est pas un jour férié pour toi.

– Mais si, bien sûr ! C'est le jour où nous nous sommes débarrassés de vous, les râleurs d'Américains.

– Ha ha !

– Heureusement pour moi, il n'y a pas d'autre vendredi férié cette année, donc je n'aurai plus à m'inquiéter de perdre mon jour préféré de la semaine...

– Tu as regardé si loin que ça dans le calendrier ?

Je me rapproche de lui instinctivement, assez proche pour

sentir la chaleur de son corps même à 30 degrés.

– Non, je suis naturellement savant.

– Un savant idiot ?

Il rit en faisant claquer sa langue :

– Quelque chose comme ça.

– Où est-ce qu'on se voit demain ?

Il lève la main et passe son index sur sa lèvre inférieure :

– Je t'enverrai un texto...

Il l'a fait. Au moment où j'arrive devant la bouche du métro, mon

téléphone vibre dans ma poche :

11<sup>E</sup> AVENUE ET WEST 24<sup>E</sup> RUE. IL Y A UNE  
TOUR DE L'AUTRE CÔTÉ DU PARC. 19H.

Pas d'indication sur la tour,  
l'étage ou quoi porter.

Quand j'arrive sur place, je  
comprends qu'il ne peut s'agir que  
d'un immeuble. Une tour moderne,  
de pierre et de verre, qui  
surplombe le Chelsea Waterside  
Park. La vue sur l'Hudson est  
fantastique. Le hall est vide,

hormis un vigile derrière un bureau. Je tourne en rond pendant quelques instants. Il me demande si je suis l'amie de M. Stella.

Je m'arrête, méfiante :

– Oui.

– Ah, très bien ! J'aurais dû vous poser la question plus tôt ! Il se relève, il est aussi large que grand et fait un signe vers les ascenseurs : « Je dois vous faire monter. »

Je le fixe un moment avant de le suivre. Le vigile enfonce une clé dans une serrure et appuie sur le bouton « T ».

Toit.

Nous allons sur le *toit* ?

Après un signe amical de la main, il lance : « Profitez bien ! »

Il y a vingt-sept étages dans cette tour, mais l'ascenseur est neuf et très rapide. J'ai à peine le temps d'imaginer ce qui peut m'attendre que j'entends un « ding ». Les portes s'ouvrent.

Je suis dans un petit couloir, en face de quelques marches qui mènent à une porte sur laquelle est inscrit : « Accès au toit. Privé ».

Je devine que cette pancarte ne me concerne pas. C'est Max, après tout. J'ai l'impression qu'il respecte les règles juste assez pour pouvoir les enfreindre ensuite en son âme et conscience.

La porte s'ouvre avec un craquement métallique, elle se referme lourdement derrière moi. Je me tourne en essayant de l'ouvrir à nouveau. Impossible. Il fait chaud, il y a du vent. Je suis coincée sur le toit d'un immeuble.

*Putain de merde. Max a plutôt intérêt à arriver avant que je*

*panique.*

– Par là ! crie-t-il sur ma droite.

Je respire profondément, rassurée, et je contourne un large local technique. Max est debout, seul avec une couverture, des coussins et un pique-nique complet – nourriture et bière à ses pieds.

– Joyeux Indépendance Day, princesse. Prête à être baisée dehors ?

Il est incroyablement beau, vêtu d'un jean et d'un T-shirt bleu, qui met en valeur ses bras musclés et bronzés, et sa haute taille. Sa

présence physique, sous le soleil, le vent qui fait onduler son T-shirt sur sa poitrine... Waouh. Ça me fait quelque chose.

– Je t’ai *demandé* si tu étais prête à te faire baiser dehors, dit-il en se penchant pour m’embrasser. Il a un goût de bière et de pomme, quelque chose de totalement Max. Chaleur, sexe, réconfort... *il* est ma nourriture de réconfort, la friandise qu’on s’octroie de temps en temps, sans culpabilité, même si on sait que ce n’est pas bon pour soi.

– Oui. Donc les appareils photos et les hélicoptères ne t'inquiètent pas, ou... Je regarde derrière lui, en pointant les gens sur les toits à bonne distance. « Les gens par là-bas avec des jumelles... »

– Non.

Je fronce les sourcils en passant les mains sur sa poitrine, jusqu'à son cou.

– Pourquoi est-ce que tu n'as jamais peur d'être vu ?

– Parce que ça changerait tout si je m'en inquiétais. J'insisterais pour rester à l'intérieur, je

deviendrais paranoïaque et je ne te baiserais pas sur un toit. Une véritable tragédie, non ?

– Certes.

Je réalise qu'être vu ou non le laisse totalement indifférent. Il ne le recherche pas, il ne cherche pas à l'éviter. Il vit avec cette possibilité. C'est une manière tellement différente d'interagir avec la presse, ça me fait bizarre. Ça semble si simple.

Il sourit et embrasse le bout de mon nez.

– À table !

Il a apporté des baguettes de pain, du fromage, du saucisson et des fruits. Des petits biscuits à la confiture et des macarons colorés. Sur un petit plateau, des bols remplis d'olives, de cornichons et d'amandes et, dans un seau en métal, plusieurs bouteilles de bière brune.

– C'est impressionnant !

Il rit en passant la main le long de mes côtes, sur mon ventre et mes seins :

– Je dirais... que je compte bien me faire plaisir.

Il m'assoit sur la couverture, ouvre une bière et remplit deux verres.

– Tu vis ici ?

Je mange un bout de pomme. L'idée que nous soyons si proches de son appartement me rend nauséuse.

– Je vis dans l'immeuble où tu m'as déposé la dernière fois après la petite branlette... Je suis propriétaire d'un appartement ici, mais c'est ma mère qui y vit. Il lève la main avant de me laisser le temps de protester. « Elle est en

vacances chez ma sœur à Leeds pour quelques semaines. Aucune chance qu'elle monte sur le toit... »

– Est-ce que *quelqu'un* peut monter ici ?

Il hausse les épaules en croquant une olive :

– Je ne pense pas. Mais je ne suis pas sûr... Il mâche en me fixant des yeux. « Ça te fait de l'effet ? »

L'appréhension m'envahit, je regarde la porte verrouillée en me demandant ce que ça me ferait de l'entendre s'ouvrir et se refermer avec violence, allongée sur la

couverture pendant que Max me baisera.

– Pas de problème, fais-je en souriant.

– La vue est magnifique pour les feux d'artifice. Il y en a quatre en même temps sur la rivière. Je me suis dit que tu apprécierais.

Je l'attire à moi et l'embrasse sur le bord des lèvres :

– Ce que j'ai surtout envie de voir, c'est toi totalement nu.

Avec un petit grognement, Max pousse quelques coussins sur le côté et m'allonge sur l'épaisse

couverture. Il sourit, ferme les yeux et m'embrasse.

Putain, mais pourquoi est-ce si bon ? Ce serait tellement plus facile si c'était banal – mais moins satisfaisant –, si Max était un amant médiocre ou me traitait comme son coup rapide du vendredi soir. Mais il est tendre, attentionné et si sûr de lui, si respectueux, qu'il ne lui en faudrait pas beaucoup pour me mettre à genoux tant je suis pleine de désir pour lui.

Il adore quand je le supplie. Il me taquine toujours pour que j'en arrive là. Je le supplierai de me taquiner plus longtemps.

Ces fois-là, quand il m'embrasse, en passant les mains sur ma peau et en me pinçant aux endroits les plus sensibles, qui le désirent le plus, je lutte pour ne pas le comparer au seul autre amant que j'ai eu. Andy était rapide et brutal. Après un an de sexe amusant, nous avons cessé de nous explorer ou de partager quelque chose. Ça se passait dans notre lit, parfois sur

notre canapé. Une ou deux fois dans la cuisine.

Mais ici, Max glisse une fraise sur mon menton, en lèche le jus. Il murmure quelque chose à propos de mon goût, de lécher *mon* jus, de me baiser pendant que je crie si fort que ça fera écho dans la rue.

Il prend des photos de moi en train d'enlever mon chemisier puis son T-shirt. Je l'embrasse jusqu'à son bas-ventre, je déboutonne son jean et je le prends dans ma bouche. J'espère qu'il me laissera le sucer jusqu'au bout, cette fois.

Il murmure :

– Garde les yeux ouverts.

Regarde-moi.

Et il me prend en photo. Je suis si totalement abandonnée à la sensation de sa queue dans ma bouche que, sur le moment, je n'y prête pas attention.

Finalement, son téléphone tombe sur la couverture et ses mains s'enfoncent dans mes cheveux, en guidant ma tête, m'empêchant d'accélérer. Ma bouche bouge si lentement sur lui que je ne peux pas imaginer qu'il puisse jouir

comme ça, avec de grands va-et-vient. Mais il ne me laisse pas le pomper fort, ses yeux deviennent plus foncés – l’excitation – et finalement il gonfle en moi.

– OK ? Je vais jouir, dit-il d’une voix étouffée.

J’acquiesce en regardant ses joues rougir et sa bouche s’ouvrir légèrement, pendant qu’il fixe ma bouche qui l’avale. Quand il jouit, ses cris sont profonds, rauques, à peine compréhensibles – des mots très crus, qu’il marmonne. J’avale

rapidement, fascinée par son expression sidérée.

– Putain, grogne-t-il en souriant. Il se penche pour m'attirer sur sa poitrine.

Le ciel commence à s'assombrir. Il devient rose puis lavande. Nous contemplons la dentelle des nuages. Sa peau est chaude, douce. Je plonge mon visage dedans pour mieux la sentir.

– J'aime l'odeur de ton déodorant.

– Merci ! répond-il en riant.

J'embrasse son épaule et j'hésite  
– j'ai peur de casser l'ambiance.  
Mais je dois lui demander.

– Tu as pris une photo de mon  
visage.

Je sens son rire me secouer.

– Je sais. Je vais l'effacer. Je  
voulais juste la regarder une ou  
deux fois.

Il laisse tomber son bras sur la  
couverture et cherche à l'aveuglette  
son téléphone à côté de lui. Il a  
glissé sous ma hanche, je l'attrape  
et le lui tends.

Mais regardons les photos tous

NOUS regardons les photos tous les deux. Ma main sur mon chemisier, sur sa poitrine. Mes seins, mon cou. Nous nous arrêtons sur une photo de mes mains qui déboutonnent son jean, pour faire émerger sa queue. Et puis il y en a une de mon pouce sur son gland. Il roule sur moi, à nouveau dur.

– Non, attends, dis-je. Il m’embrasse pour me faire taire. Efface celles où on voit mon visage, Max.

Il râle, roule sur le côté et me les montre. Il est vrai qu’elles sont très

sensuelles : mes dents contre sa hanche, ma langue sur son gland et, finalement, ma bouche qui l'avale alors que je regarde droit dans l'objectif. Mes yeux sont si sombres qu'il est clair que je désire le sucer aussi longtemps que possible. Avec une photo comme ça, je reste dans la bonne position pour toujours.

Il clique sur « effacer ». Elle disparaît.

– C'est la chose la plus érotique que j'aie jamais vue, dit-il en s'approchant de moi et en

m'embrassant le cou. Je n'apprécie pas du tout la règle « sans visages ».

Je ne dis rien, je descends son pantalon. Il retire son boxer et passe mes jambes autour de ses hanches.

– Sors un préservatif...

– En fait... lance-t-il en s'éloignant de moi juste assez pour que nos yeux se rencontrent, j'espérais qu'on pourrait dépasser la règle du Préservatif...

– Max...

– J’ai ça. Il sort une feuille de la couverture. *Ah ! le résultat du test au top du romantisme.* Je n’ai pas fait ça sans capote depuis le lycée. Je ne baise personne d’autre. J’ai envie de faire ça avec toi, sans latex entre nous.

– Comment tu sais que je prends la pilule ?

– J’ai vu la plaquette dans ton sac à la bibliothèque. Il se colle à nouveau contre moi et frotte sa virilité contre moi. « Ça te va ? »

J’acquiesce :

– Et *mon* passé ne t’inquiète pas ?

Il sourit, m'embrasse sur l'épaule tout en caressant mes seins.

– Dis-moi.

J'avale ma salive en regardant sur le côté. Il prend mon menton entre ses doigts et tourne mon visage vers lui :

– J'ai eu un autre amant.

Les yeux de Max sont soudain sérieux.

– Tu n'as eu qu'un seul autre homme ?

– Mais il baisait tout Chicago pendant qu'on était ensemble.

Il jure puis se reprend :

– Sara...

– Donc, si on considère que j'ai été avec toutes les personnes avec qui il a été, ça fait bien plus qu'un seul.

Je tente de sourire pour adoucir ce que je ressens en disant ces mots.

– Tu as fait un test depuis ?

– Oui.

Je me colle contre lui, pleine de désir. Andy a commencé à mettre des capotes au milieu de notre relation, ça aurait pu me mettre sur la voie. Ça instaurait une distance

terrible entre nous, même s'il m'avait assuré qu'il s'agissait seulement d'éviter d'avoir des enfants avant que nous soyons prêts. Maintenant je réalise que c'était par pure courtoisie.

Mais Max fait tout à l'envers. Distance au départ, cette étrange monogamie que nous instaurons.

*Putain Sara. C'est comme ça que les gens font.*

Je tire sur ses hanches en l'embrassant dans le cou.

– Alors d'accord.

Max attrape sa queue et la dirige vers moi. Il l'enfonce avec un long gémissement. Il me remplit lentement. Et puis il vient sur moi, m'embrasse dans le cou et puis les lèvres.

– Putain de bon, murmure-t-il. Mon Dieu, il n'y a rien de pareil.

Un désespoir étrange m'étreint. Je n'ai jamais senti son poids sur moi avec tant de force, senti chaque parcelle de sa peau nue. C'est une forme de possession totalement différente. Ses épaules sont si larges, chaque muscle est

saillant et défini, sous mes mains. À l'intérieur de moi et sur moi, Max semble le roi du monde.

Il continue de m'embrasser en allant et venant, d'abord très lentement pour que je sente chaque centimètre qui s'enfonce en moi.

– Quelqu'un pourrait regarder par là. Te voir sous moi, les cuisses écartées, tes pieds nus sur mes jambes. Il se redresse sur ses coudes, regarde mes seins. « Je pense qu'ils aimeraient les voir... »

Je ferme les yeux et je me cambre pour améliorer sa vision. Mon

Dieu, je me sens tellement protégée avec Max, c'est étrange. Avec lui rien n'est bizarre, rien ne sonne faux. Il ne s'effraie pas que j'aime l'idée que l'on puisse nous voir. C'est comme s'il appréciait l'idée autant que moi et voulait être pris sur le fait, lui aussi.

– Tu es en train de penser que tu as envie que quelqu'un te regarde pendant que tu te fais baiser ? demande-t-il en accélérant.

Ma réponse est honnête, entre deux respirations saccadées :

– J'aime l'idée que les gens te voient comme ça avec moi.

– Ouais ?

– Je ne savais pas que j'aimais ça avant de te rencontrer.

Il s'effondre sur moi, lourd et chaud :

– Je te donnerai tout ce que tu veux. J'aime comment tu te transformes quand je te baise ou quand je te regarde. Quand je prends des photos de toi, tu délaisses ton armure et tu t'ouvres, comme si tu respirais enfin.

Te le sers contre moi le plus

Je le serre contre moi, le plus étroitement possible, et je regarde le ciel noir au moment où le premier feu d'artifice part au-dessus de la rivière. Le bruit suit la lumière, et un « boum » retentissant fait trembler le toit sous mon dos.

Les feux d'artifice explosent dans une rafale – des étoiles, des flammes, des lumières si brillantes et si proches que j'ai l'impression que le ciel est en feu. L'immeuble vibre, ce qui se répercute dans mon corps.

– Putain de merde, dit-il en riant, et il me baise plus fort, plus brutalement. Son orgasme approche. Je commence à le connaître. Il attend à peine. Le bruit est très fort près de la rivière, l'air s'alourdit de sulfure, de fumée et de lumière. Il s'appuie près de mon visage, se redresse sur ses genoux et s'enfonce toujours plus loin, en prenant une photo du moment où nous jouissons tous les deux. Les lumières brillent, rouges, bleues et vertes, sur ma peau.

J'inspire profondément et je m'abandonne. Mes cris se noient dans le tonnerre.



Max attrape une couverture et l'enroule autour de nous, peut-être moins parce qu'il fait froid que parce que notre petite performance pour notre public imaginaire touche à sa fin. Nous buvons simplement de la bière, main dans la main, en regardant les feux d'artifice.

– Tu as dit que tu n'avais pas eu de relation sérieuse depuis un

moment. C'est bizarre d'être monogame avec un plan cul, non ? Je lui pose cette question en détaillant son visage.

Il rit en approchant sa bouteille de bière à ses lèvres.

– Non. Je ne suis pas con au point de ne pas réussir à être fidèle à quelqu'un si c'est ce qu'elle veut.

– Si c'est ce qu'elle veut ? Ça ne te dérangerait pas si je couchais avec d'autres hommes ?

Il secoue la tête en se tournant vers la rivière, où la fumée est en train de se dissiper.

– En fait si. Nous n'avons pas utilisé de préservatif, si tu te souviens. Je ne pourrais pas faire ça si tu baisais ailleurs.

Il lève sa bière et la vide d'un trait.

Il se penche pour en attraper une autre, la couverture glisse de ses épaules, révélant son dos nu et musclé. Je l'embrasse du milieu de sa colonne vertébrale jusqu'en haut de son cou.

– Quand est-ce que tu as eu une copine pour la dernière fois ? Cecily, c'était ta copine ?

– Pas vraiment. Il se place derrière moi et me caresse sous la couverture. « J'ai été avec plusieurs femmes exclusivement depuis que j'ai emménagé ici. Mais ça fait très longtemps que je n'ai pas été amoureux, si c'était ta question. »

– C'était ma question.

– J'ai eu une vraie copine à l'université pendant un moment. Elle m'a quitté pour un pote. Et elle l'a épousé. Après ça, j'ai été totalement dégoûté des femmes pendant un moment. Maintenant, je réalise que les relations

demandent beaucoup de travail, d'énergie et de temps. Il boit une gorgée. « Et je n'avais rien de tout ça au moment où j'ai monté ma boîte. Je ne suis pas contre l'idée d'être avec quelqu'un, mais c'est toujours compliqué de trouver la bonne personne même dans une ville de huit millions d'habitants. »

Je ne ressens absolument rien quand il dit ça, pas de bouffée d'espoir (si c'était moi), pas d'inquiétude (si Max voulait trouver quelqu'un d'autre). Pour quelqu'un comme moi qui ai

toujours tendance à exagérer dans ce domaine, c'est plutôt étonnant. Une sensation de vide m'envahit.

– Je dois y aller, dis-je en m'étirant.

La couverture tombe.

Max regarde mon corps nu avant de remonter jusqu'à mon visage :

– Pourquoi es-tu toujours si pressée de partir ?

– On ne dort pas ensemble.

– Pas même un jour férié ? On pourrait baiser au petit matin. Dormir dans la chambre d'amis de ma mère.

– Appelle Will. Il est mignon. Il pourra faire quelque chose pour toi !

– Je le ferais volontiers mais il n'est pas très câlin. Étrange... Il s'arrête. Attends. « Tu trouves Will mignon ? »

Je me mets à rire en finissant ma bière et en récupérant mes vêtements.

– Oui, mais tu me plais davantage.

– Parce que je suis snob ? Bon au lit ? Un vrai dieu ?

Je le regarde en riant :

– J'allais dire que tu as une bouche parfaitement obscène.

Ses yeux s'assombrissent, il se penche pour m'embrasser :

– Reste. S'il te plaît, princesse. J'ai envie de te baiser de bon matin, au moment où tu seras encore pleine de sommeil, tout engourdie.

– Je ne peux pas, Max.

Il me fixe un long moment avant de détourner le regard. Il boit sa bière :

– Il t'a vraiment fait du mal, murmure-t-il.

Mon sourire s'évanouit.

– N'essaye pas de comprendre une femme qui ne veut que du sexe. C'est inutile. Oui, Andy m'a fait du mal, mais ce n'est pas pour ça que je ne veux pas rester.

Je le regarde pendant quelques instants avant de me souvenir de sourire à nouveau.

– Impatiente de voir ce que tu vas inventer la semaine prochaine.



Quand j'arrive chez moi, le bonheur d'avoir été avec Max s'est transformé en une douleur étrange

entre mes côtes. Je balance mes clés et mon sac sur une table dans le couloir avant de m'appuyer contre le mur, absorbée dans la contemplation des ténèbres de mon salon. Mon appartement est petit, mais j'ai l'impression d'être chez moi, bien plus que dans la grande maison que j'ai partagée cinq ans avec Andy.

Ce soir, avec l'écho de la musique et des pétards qui explosent du haut des immeubles, les bruits des rires et de la fête qui montent des trottoirs, mon petit appart donne

une impression de solitude. C'est la première fois depuis mon emménagement.

Sans allumer la lumière, je me déshabille en me dirigeant vers la salle de bains, et j'entre dans la douche, tendue comme un arc. Je reste debout sous l'eau chaude, je ferme les yeux, avec l'espoir que le bruit de l'eau chassera mes pensées noires.

Échec sur toute la ligne. Mes muscles sont raides, douloureux, et le lancinement entre mes jambes

ne me permet pas de chasser Max de mes pensées.

Je n'ai jamais été du genre à être obsédée par un homme – jusqu'à maintenant. Max n'est pas seulement beau, il est *sympa*. Et je sais que le sexe nous rend totalement compatibles. J'ai toujours du mal à réfléchir calmement à ma nouvelle obsession – être regardée par lui et par d'autres –, mais ce besoin me fait un effet de vapeur sous ma peau : chaud, excitant, impossible à ignorer.

Max semble l'accepter, totalement, comme tout le reste.

Ma relation avec Andy n'avait de sens que devant un public, Max semble avoir éveillé en moi un désir peu familier, celui d'être regardée tout en respectant mon intimité. Même si Max est un playboy, totalement inadapté pour moi sur le papier, il m'offre une expérience que je n'aurais pas tentée avec Andy sans m'en inquiéter. Est-ce si simple que ça ? Est-ce que je maintiens Max à bonne distance parce que notre

relation est à l'opposé de celle que j'avais avec Andy, qui était d'une profondeur factice, et manquait d'étincelles. Celle que j'entretiens avec Max est volontairement très simple, et même le voir à distance me fait l'effet d'une torche qui brûle dans ma poitrine.

Je tourne le robinet, l'eau est soudain trop chaude. Pendant quelques instants, je regrette de ne plus être avec Max. J'ai écarté la possibilité de toucher sa peau, d'écouter ses bruits et de sentir son poids sur moi toute la nuit.

Quand j'entre dans ma chambre, je scrute mon reflet dans le miroir du placard. J'ai un air totalement différent. Je me tiens plus droite, mes yeux ne fuient plus, je regarde droit devant. Il y a plus de sagesse dans mes yeux qu'auparavant.

## CHAPITRE 10

– Je ne comprends toujours pas pourquoi tu viens avec moi aujourd’hui, s’étonne Will.

Je lui souris devant son expression ennuyée dans les miroirs de l’ascenseur. J’ignore les regards curieux des autres passagers autour de nous. Il appuie sur le bouton du 18<sup>e</sup> étage.

Mon attention est attirée par l’étiquette en dessous du numéro de l’étage : RYAN MEDIA GROUP.

– Tu sais que j’adore te voir en action. Un vrai poisson dans le bocal, comme vous dites, vous les Américains.

– Premièrement, ce n’est pas l’expression exacte. Deuxièmement, tu me prends pour un con. Tu as cent réunions cette semaine, je sais que tu es overbooké. Pourquoi venir à celle-ci spécifiquement ? Tu ne me sers à rien !

– Tu as raison. D’un point de vue technique, je pourrais ne pas être là. Mais je t’ai déjà vu dans ce genre de réunion, mec. Quelqu’un

commence à parler d'un neurotransmetteur quelque chose ou de produits chimiques, et tu es parti. Je veux juste m'assurer que tu ne te mettes pas à faire ton geek et que tu acceptes un budget ridiculement important...

– Je ne fais pas mon geek.

– Non, bien sûr que non. Ce n'est pas toi qui parlais de super contrats ? J'en profiterai pour papoter quelques minutes avec Bennett pendant que nous sommes ici et je ferai d'une pierre deux coups. Ça te va ?

Je ne suis pas convaincu moi-même par mon excuse. Je ne suis pas habitué à ressentir ce que j'éprouve pour cette femme. Je ne suis pas non plus habitué à être obligé de lui tourner autour comme un adolescent plein de boutons pour lui voler quelques minutes seul à seule. Ma relation avec Sara a été conçue pour être simple mais, ces derniers temps, c'est tout l'inverse qui se produit. Il y a quelques heures, j'avais trouvé la solution : passer chez RMG pour la réunion, utiliser Bennett comme

prétexte (même si Will n'est pas dupe), et si la chance n'est pas de mon côté, tomber sur Sara lundi plutôt que d'attendre vendredi. Passer du temps avec elle en dehors de notre arrangement m'a donné de mauvaises habitudes. Me faire branler dans un taxi également... Maintenant, je me sens partagé, je me demande si ça ne va pas mal tourner par ma faute. Mais je ne peux plus rien empêcher.

Les portes s'ouvrent et Will se tourne vers moi :

– Tant que tu comprends que c'est mon show, tout va bien. Tu t'assois et tu as l'air intelligent. C'est tout.

La réceptionniste nous accueille : « M. Sumner, M. Stella. Ravie de vous revoir. » Elle nous guide dans le couloir vers la salle de conférence au mur de baies vitrées. New York ressemble à une carte postale de l'autre côté de la vitre.

– M. Ryan arrive tout de suite.

– Quel dommage de passer ton après-midi libre ici alors que tu pourrais voir ta mystérieuse petite

princesse, murmure Will, une fois seuls.

Je m'approche de la fenêtre pour observer les embouteillages :

– Qu'est-ce qui te fait penser qu'elle est libre l'après-midi ?

Will parcourt ses papiers et je m'assois à la table, je laisse mon esprit vagabonder et pense à la dernière fois que j'étais dans cet immeuble. Je l'avais traquée comme une proie ce jour-là, et j'admets que ça n'a pas vraiment changé. Bien sûr, j'ai passé du temps avec elle, je l'ai baisée, je

l'ai goûtée, touchée – presque chaque centimètre carré de sa peau –, mais je ne comprends toujours pas ce qui se passe dans sa jolie petite tête.

Des voix nous parviennent du couloir. Je relève les yeux au moment où Bennett fait son entrée.

– Will, dit-il en lui serrant la main. Merci d'être venu. Il me sourit bizarrement. « Max, je ne t'attendais pas aujourd'hui ! Tu te joins à nous pour discuter de B&T Biotech ? »

Impossible d'éviter le regard satisfait de Will. Bennett et lui savent parfaitement que je n'ai réussi à m'en sortir en biochimie qu'en flirtant avec le professeur William Haverston. Ils adorent me reparler du « petit copain que j'ai presque eu. »

– Il est toujours aussi imprévisible, lâche Will.

– Certainement ! acquiesce Bennett.

Je n'ai pas vraiment réfléchi à ce que penserait Bennett. La dernière fois que je l'ai vu, c'était à la soirée

de bienfaisance il y a quelques semaines. Est-ce qu'il sait que je suis ici plus pour Sara que pour parler des dernières nouveautés en protéomique ?

– Je pense que vous êtes deux cons.

Une soudaine agitation envahit la pièce, les autres s'avancent. Malheureusement pour moi (j'essaie désespérément de maintenir les apparences), Sara est la dernière à entrer. Elle est magnifique. Bennett fait les présentations, je la contemple.

Jupe bleue, petit pull rose clair très mignon sur ses seins bien moulés, un cou que j'ai envie d'embrasser pendant des heures.

– Et voilà Sara Dillon, qui dirige notre département Finances, fait Bennett en regardant Will.

Will s'approche d'elle la main tendue :

– Oui, nous avons échangé des mails. Ravi de vous rencontrer enfin, Sara. Nous nous sommes loupés au gala le mois dernier, il me semble.

Ils discutent un moment avant qu'elle me jette un coup d'œil. Ses yeux s'écarquillent vivement. Elle marche vers moi, la main tendue, l'air moyennement contente de me voir.

– Je crois que nous nous sommes rencontrés à la soirée de bienfaisance, déclare-t-elle, un sourire plaqué sur les lèvres. Max Stella, n'est-ce pas ?

Je prends sa main, en appuyant mon pouce dans le creux de son poignet :

– Je suis flatté que vous vous en souveniez, Sara.

Elle retire sa main, me sourit mollement et s'assoit sur son siège.

Je me dirige vers Chloé et discute avec elle quelques instants. J'accepte une vague invitation à dîner un soir, dans les semaines qui viennent. Je comprends ce qui a plu à Bennett chez elle : elle est belle et intelligente, c'est évident. Je ne rate rien de son regard dirigé successivement sur Bennett et sur moi-même, comme s'ils avaient une conversation silencieuse. Il roule

des yeux et sourit d'un sourire que je ne lui connaissais pas. Le pauvre salaud est sous le charme.

La réunion commence, je prends le seul siège disponible, juste à côté de Sara. Si j'en juge à son expression, ce n'était pas la meilleure chose à faire.

Les minutes s'étirent en longueur. Mon Dieu, c'est vraiment la réunion la plus chiante de ma vie : science et stratégies à propos de la science. Je suis sûr d'avoir vu les yeux de Will se fermer d'extase.

Sara fulmine silencieusement à côté de moi. Pourquoi est-elle si tendue ? Je ressens chaque centimètre d'espace qui sépare nos corps. Je me concentre pour conserver les mains sur mes genoux. J'observe tous ses mouvements, chaque fois qu'elle glisse sur sa chaise ou qu'elle attrape sa bouteille d'eau. Je la sens. Je n'ai pas réalisé à quel point ce serait dur d'être si proche d'elle et de ne pas pouvoir laisser courir ma main sur sa peau. Faire quelque chose d'aussi simple que de

replacer une mèche de cheveux derrière son oreille.

Pourquoi est-ce que j'ai autant envie de replacer ses cheveux derrière son oreille ? Au diable notre arrangement !

À la fin de la présentation de Will, Sara s'excuse et quitte la pièce sans me laisser le temps d'échanger un mot avec elle. J'arrive finalement à m'extirper d'une conversation à propos de la meilleure manière de mettre en avant la technologie protéomique de l'entreprise dans le plan

marketing et je cours presque jusqu'à son bureau.

– Bonjour, chantonne son assistant en me regardant de haut en bas.

– Je souhaiterais voir mademoiselle Dillon.

Je marche vers son bureau.

– Bonne chance, parce qu'elle n'est pas ici ! crie-t-il derrière moi.

Je me tourne vers lui, il s'est replongé dans ses feuilles de calcul :

– Vous savez où elle peut être ?

Il répond sans lever les yeux :

– Sûrement dehors pour prendre l'air. Elle est passée comme une tornade ici. Il me fait un clin d'œil. « En général, elle se promène dans le parc quand elle a envie de tuer quelqu'un... »

*Oh ! putain de merde.*

Je cours jusqu'à l'ascenseur, en ignorant les regards qu'on me jette, je compte les étages. Qu'ai-je fait de mal ? Je lui ai à peine dit deux mots. La chaleur de l'après-midi me tombe dessus comme une chape de plomb au moment où je sors, même à l'ombre des immeubles

gigantesques. Je regarde la rue, pour deviner de quel côté est le parc. Les trottoirs surpeuplés sont envahis de touristes et de promeneurs de chiens. Heureusement, ses talons la ralentiront suffisamment pour que je la rattrape.

C'est étrange de passer de la ville au parc, où les odeurs d'asphalte et de pots d'échappement sont remplacées par celles des arbres, des feuilles, de la terre et de l'eau.

J'aperçois une touche de rose au détour d'un chemin et j'accélère en

l'appelant :

– Sara !

Elle s'arrête au milieu d'un chemin pavé et me jette un regard noir :

– Merde alors, Max. À quoi tu pensais ?

Je m'arrête :

– Quoi ?

– Là-bas ! Je ne savais pas que vous aviez investi dans B&T ! Ils n'ont pas à dévoiler ce genre de chose à ce stade. Houhou, conflit d'intérêts !

Je plonge mon visage dans mes mains, en espérant que notre simple arrangement cessera un jour d'être si compliqué. Putain.

– Je ne pensais pas que ce serait un problème.

– Laisse-moi te décrire le tableau : la directrice Finances de l'entreprise qui gère le marketing de B&T couche avec le directeur de la société de capital-risque qui finance la campagne marketing. Est-ce que tu penses que ça peut entraîner un conflit ? Tu as peut-être envie que ton plan cul ait des

nouveaux dossiers ? Ou alors, tu voudrais t'assurer que la boîte dans laquelle tu as investi obtienne les meilleurs prix possibles en termes de stratégie marketing ?

Est-ce qu'elle déconne ? Je rougis d'indignation.

– Mon Dieu, Sara ! Je ne t'amène pas un dossier parce que je m'inquiète pour toi ! Et je ne te saute pas pour m'assurer que tu feras bien ton travail !

Elle soupire, les mains en l'air.

– Ce n'est pas ce que je pense. Mais c'est à ça que ça pourrait

ressembler. Depuis combien de temps es-tu dans ce milieu ? Tu sais que tout se sait ? C'est un poste tout nouveau pour moi. Il s'agit de *ton business* et les gens se jettent sur les moindres détails qu'ils trouvent sur toi. La presse te poursuit, des années après l'histoire avec Cecily !

Elle est hypersensible sur la question des médias, et paranoïaque, c'est très déroutant. Tout ça, c'est un tas de conneries, je sais qu'elle en a conscience. Elle regarde au loin, les bras croisés sur

sa poitrine, les épaules affalées. À la vérité, je me fous de qui me verra avec Sara. Cinq ans après le drame Cecily, je réalise qu'on ne peut pas empêcher les gens de parler. Mais Sara ne le comprend pas.

Je marche vers un saule pleureur, à quelques mètres, et je m'enfonce sous le rideau de feuilles. Je m'assois dos au tronc.

– Je ne pense pas que ce soit un si gros problème. Tu exagères la situation.

Elle se rapproche mais reste debout :

– Ce que je veux dire, c'est que nous devons rester discrets. Avec ou non une possibilité de conflit d'intérêts, je ne veux pas que Bennett pense que coucher avec mes clients est une habitude.

– D'accord. Mais je ne pense pas que Bennett soit en mesure de critiquer...

Je regarde ses jambes s'approcher de moi, se pencher. Elle s'assoit à côté de moi sur la pelouse chaude.

– Tu n’avais aucune raison d’être là. Je ne m’attendais pas à te voir, ça m’a chamboulée.

– Putain, Sara. Je n’allais pas te mettre des doigts sous la table. Je voulais juste passer pour avoir une chance de te voir, de te dire bonjour. Tu pourrais être un peu plus souple, tu sais.

Elle se met à rire puis s’arrête brusquement. Quelques secondes s’écoulent. Elle rit à nouveau, silencieusement au début, en se tenant les côtes. Puis elle éclate vraiment de rire :

– Tu crois ?

Je ne sais pas ce que j'ai dit pour la mettre dans cet état, je reste immobile, attendant une explication.

Elle se calme, se frotte les yeux et soupire :

– Oui, je pourrais être plus souple... Baiser avec un mec dans une boîte de nuit, dans une salle de bal, dans un entrepôt, une bibliothèque...

– Sara, ce n'est pas ce que je voulais dire...

Elle lève la main :

– Non, c'est juste une bonne leçon pour moi. M'adapter, c'est un processus permanent. Dès que je m'arrête pour me dire que je gère bien une situation, je comprends à quel point je suis rigide à propos d'une autre.

J'arrache une poignée d'herbe :

– J'aurais dû t'envoyer un texto.

– Probablement.

– Mais, tu sais, je serais ravi de te voir arriver par hasard à une réunion de Stella & Sumner.

– Tu veux aussi dîner avec moi, me faire dormir dans la chambre

d'amis de ta mère, peut-être même faire des cookies avec moi...

– Parce que ça ne me dérange pas d'être vu avec toi. Pourquoi réagis-tu comme ça ?

– Parce que les gens vont s'y intéresser. Les gens se mettront à en parler et construiront une histoire à partir de ce qu'ils verront. Ils spéculeront, chercheront qui nous sommes, ce que nous voulons. Les relations qui sont médiatisées et exposées au regard du public ne fonctionnent

jamais bien, ça te suit pour toujours.

– OK, dis-je en hochant la tête.

J'écoute le vent qui fait osciller le rideau de feuilles. J'aime me tenir dans cette petite grotte de calme, à l'abri du regard des promeneurs, des oiseaux et de tout ce qui pourrait avoir envie de suivre notre conversation et mes états d'âme. Trop de choses bouillonnent en même temps en moi : je réalise que je désire Sara, que je l'ai toujours désirée. Depuis le premier jour. J'espère aussi que Sara voudra

quelque chose de plus, que je serai celui qui posera des limites, et plus elle.

– Max, je suis totalement perdue.

– Dis-moi au moins pourquoi.

– Pas aujourd’hui, dit-elle en regardant les branches au-dessus de sa tête.

– Ce que nous faisons me plaît, mais ce n’est pas toujours facile d’être maintenu à distance.

Elle rit sans rire :

– Je sais.

Et puis elle se penche et m’embrasse.

Je m'attends à un baiser rapide, à un baiser public discret pour remettre les compteurs à zéro après que j'ai admis que j'aurais dû la prévenir et qu'elle a reconnu qu'elle avait exagéré. Mais son baiser se fait profond : elle tient mon visage entre ses mains, la bouche ouverte, affamée. Finalement, elle monte sur mes genoux.

– Pourquoi es-tu si gentil ? murmure-t-elle avant de m'empêcher de répondre en m'embrassant.

Mais j'ai envie de lui répondre. C'est trop important pour être passé sous silence. Je ne me vois pas fourrer ma main dans sa culotte ou la prendre sous un arbre. Je m'écarte un peu.

– Je suis gentil parce que je tiens vraiment à toi.

– Est-ce que ça t'arrive de mentir ? demande-t-elle en me fouillant du regard.

– Bien sûr. Mais pourquoi est-ce que je te mentirais ?

Elle recompose son visage et hoche la tête, pensive. Après une

longue pause, elle murmure :

– Je dois y retourner.

En un instant, on passe d'une ambiance « chaude et intime » à un climat « *business as usual* ». Cette fille est un boomerang. OK.

Elle se relève en retirant l'herbe de sa jupe et de ses jambes.

– On ne devrait pas y retourner ensemble.

Je ne peux qu'acquiescer, de peur de lâcher toute ma frustration à propos de ses règles en public, particulièrement quand elle vient

de s'asseoir sur mes genoux sous un arbre.

Après un regard insistant, elle s'approche de moi et m'embrasse avec douceur :

– Je tiens à toi, moi aussi.

Je la regarde s'éloigner, la tête haute et les épaules en arrière. Affrontant le monde comme si elle revenait d'une simple promenade à travers le parc.

Je regarde autour de moi pour voir s'il est possible de ramasser le cœur que j'ai presque explosé sur l'herbe.

## CHAPITRE 11

Qualifier de bizarre la conversation que j'ai eue au parc avec Max est largement en dessous de la réalité. Je sais que j'ai exagéré, mais franchement ? Lui aussi. S'inquiéter à propos de ma réaction dans la salle de conférence ? Me suivre ? Mais que sommes-nous en train de faire ?

Lundi soir, je suis rentrée chez moi et j'ai passé deux heures à préparer des pancakes danois pour

le dîner. Des boules de pâte soufflée, frites et recouvertes de sucre glace, en général servies pour le petit déjeuner, mais rien à faire. J'ai besoin de quelque chose de sucré. C'est la recette de ma grand-mère du Danemark. Je me concentre pour les réussir, ce qui me donne le temps de penser.

Je n'ai pas beaucoup pris le temps de penser ces derniers jours.

Mais cuisiner me renvoie à ma famille, qui me manque – ma maison, mes parents, le réconfort

d'une vie prévisible, même si elle est déprimante ou fausse.

J'attrape mon téléphone sans faire attention à l'état de mes mains. Ma mère décroche à la septième sonnerie. Classique.

– Salut beauté !

J'entends quelque chose tomber puis ma mère jurer :

– Bordel de Dieu !

– Tout va bien ?

Je souris dans le combiné. C'est fou comme ces trois mots si simples me font me sentir entourée.

– Oui, j'ai juste fait tomber mon iPad. Tout va bien, ma chérie ?

Quand elle dit ça, je réalise que je l'ai déjà appelée ce matin en allant prendre le métro.

– J'avais envie d'entendre ta voix.

– Tu te sens seule ?

– Un petit peu.

– Raconte-moi tout...

Je me souviens, en entendant ces mots, des centaines de fois où elle les a prononcés.

– J'ai rencontré quelqu'un.

– Aujourd'hui ?

Je grimace. J'ai parlé à mes parents plusieurs fois par semaine depuis que je suis arrivée ici et je n'ai jamais mentionné Max. Que pouvais-je bien dire ? Ils n'ont aucune envie de connaître ma vie sexuelle, et moi de leur en donner les détails.

– Non, il y a quelques semaines.

Je la sens réfléchir à la meilleure réponse possible. Encourageante mais protectrice. La réaction attendue de la part de parents qui entendent parler pour la première fois d'un nouvel homme dans la vie

de leur fille qui a vécu un horrible rupture relayée par les médias.

– Qui est-ce ?

– Un financier local. Mais non...

Je secoue la tête en priant pour que tout puisse recommencer. « Il est anglais. »

– Waouh, un étranger, c'est fabuleux ! Elle rit, de son rire épais et traînant du Sud. Après une pause, elle continue : « Tu me dis ça parce que c'est sérieux ? »

– Je te raconte ça parce que je n'en ai aucune idée.

J'adore le rire de ma mère. Il me manque.

– C'est la meilleure étape dans une relation.

– Ah bon ?

– Bien sûr. Pas question de tout foutre en l'air. Ne laisse pas ce connard d'ex-petit copain t'empêcher de t'amuser.

Je soupire.

– Tout ça c'est tellement inhabituel. J'ai toujours su à quoi m'attendre avec Andy.

Je regrette immédiatement d'avoir dit ça. Son silence est

éloquent.

– Vraiment ?

Elle me connaît si bien. Je peux presque voir ses bras croisés et son expression pas commode du genre « suis sur le point de botter-des-culs ».

– Non...

– Tu as l'impression de connaître ce garçon ?

– C'est ça qui est bizarre. J'ai l'impression que oui.



Je remue tout ça dans ma tête, je dors peu cette nuit-là et, pourtant,

je n'ai aucune idée de ce que pense Max après ce qui est arrivé lundi. Les choses se sont inversées : *Il* est supposé être un expert en matière de choses légères. *Je* suis supposée être une experte ès engagement.

Et aucun de nous d'eux n'est supposé vouloir autre chose que du sexe. Mais quelque part, ça n'a jamais été comme ça. Le désir tenace d'apprendre à se connaître s'est immiscé entre nous depuis le premier jour, je le sais. Même si j'ai envie de devenir celle qui serait du

genre à compartimenter sa relation – Juste du Sexe –, je n’y crois plus.

Je me rappelle la panique sur son visage quand il m’a poursuivie, et je ressens une piquête de culpabilité.

*Sara, tu aurais vraiment besoin du « Plan Cul pour les Nuls ».*

Mercredi, il m’envoie une photo de notre soirée à la bibliothèque. L’ourlet de ma robe, remonté sur le bas de mon dos. Une photo toute simple, mais qu’il a stylisée en noir et blanc. L’original est suffisamment flou pour que je comprenne qu’il l’a prise vers la

fin, quand je me suis dissoute dans une récitation inarticulée et qu'il a joui juste après moi, un grognement étouffé contre mon cou.

Jeudi, c'est une photo que j'ai déjà vue le 4 juillet, sur le toit. Mes mains qui déboutonnent son jean. J'écarte le jean de sa peau juste assez pour qu'on voie la forme de sa queue sous son boxer gris.

Il m'envoie ces deux photos vers l'heure du déjeuner, je les reçois au moment où je finalise deux contrats essentiels. J'essaie de me

convaincre que je me sens prise de vertige parce que j'en finis avec des contrats plutôt que parce que j'ai hâte de le voir.

Je mens comme une arracheuse de dents.

– J'ai une question, lance George en entrant dans mon bureau sans avoir frappé : Est-il entièrement certain que Max Stella est hétéro ? J'y pense depuis lundi.

Je cligne des yeux, en essayant de me rappeler si je viens de dire son prénom à haute voix ou si George fait la même chose que

Chloé depuis la réunion avec Stella & Sumner : des allusions constantes mais discrètes à leur société pour ensuite étudier mes réactions.

– Certaine !

– Alors il est bi ?

Je lève les yeux vers lui en faisant tomber mon stylo rouge sur le contrat devant moi.

– Honnêtement ? J'en doute.

George relève les sourcils, curieux :

– Tu as des informations *de première main* ?

Je lui lance mon regard le plus intimidant, qui, à mon avis n'est pas vraiment... intimidant. Hors de question que George me cherche là-dessus aujourd'hui.

– Tu as obtenu les signatures de Miller et Cortez pour la campagne d'Agent Provocateur ?

Mon assistant fronce les sourcils.

– D'accord, je ne poserai plus de questions. Mais disons que je suis suspicieux, Mad'moiselle... *Très* suspicieux. Vous aviez l'air d'avoir le feu au cul quand vous l'avez vu lundi. Et oui, j'ai les signatures.

– Bien.

Mon téléphone vibre sur mon bureau, je l'attrape rapidement en me rappelant pour la millième fois de changer les paramètres d'affichage au cas où Max m'enverrait une autre photo.

L'expression de George n'a pas de prix. Être obligé de se taire semble le faire souffrir physiquement.

– Tu es mignon, mais va-t'en.

– Qui vous envoie des textos ?

– Tant que nous ne serons pas mariés, et tant que tu ne me payeras pas mes factures, cette

question ne sera pas appropriée. Et même si c'était le cas, je ne te répondrais pas !

– D'accord...

Il balaye mon bureau du doigt avant de sortir.

Je jette un coup d'œil à l'écran en retenant mon souffle. C'est un texto de Max, mon cœur se met à battre très fort.

PEINTURE DE MON BUREAU ET NOUVELLE MOQUETTE CE WEEK-END. JE DOIS TOUT EMBALLER VENDREDI SOIR, DONC JE SUIS COINCÉ.

Je tape rapidement :

DONC JE NE TE VOIS PAS AVANT LA  
SEMAINE PROCHAINE ?

Je tape sur « Envoyer » sans  
réaliser que j'ai l'air désespérée.

*Coucou Sara. Tu as l'air désespérée  
parce que tu l'es.*

Quelques minutes plus tard, il  
répond :

J'IMAGINE QUE TU TE RAPPELLES OÙ SE  
TROUVE MON BUREAU. RV À 18H,  
PRINCESSE.



Comme beaucoup de bureaux  
dans notre immeuble, Stella &  
Sumner est presque désert le  
vendredi soir à 18 heures. La mère  
de Max n'est pas à la réception.  
J'aperçois seulement un ou deux  
employés dans des box en  
traversant les couloirs jusqu'à son  
bureau.

Je frappe calmement à la porte.  
Sa voix profonde m'invite à entrer.

*J'ai ce mec dans la peau.* C'est ce que je réalise quand je le vois assis derrière son bureau, les manches relevées, des lunettes à monture épaisse sur le nez. Son expression de concentration totale me coupe le souffle.

Le visage de Max concentré sur son travail est proche de celui de Max concentré sur l'orgasme de Sara.

– Ferme la porte derrière toi, je te prie, murmure-t-il sans lever les yeux de son ordinateur.

Je tourne la poignée et je la verrouille avant de parcourir à nouveau son bureau des yeux. Combien de temps y resterons-nous ? Quand relèvera-t-il les yeux pour me dire que je suis en beauté ? Nos habitudes sont déjà très ancrées.

Son bureau n'a pas l'air sur le point d'être peint. Il a à peine commencé à ranger ses affaires : des livres et des piles de papiers sont alignés le long d'un mur, au moins vingt cartons vides sont

stockés dans un coin en attendant d'être remplis.

– Je suis sûr que ça t'ennuie d'être ici avec moi. Je suis un connard égoïste de t'avoir demandé de venir mais allez, déshabille-toi.

Ma bouche s'ouvre en grand, mes yeux s'écarquillent.

– Quoi ?

– Vêtements. Par terre, dit-il en enlevant ses lunettes pour me regarder : Tu pensais rester habillée ? Il secoue la tête, remet ses lunettes. Son attention revient sur son ordinateur.

– Je déteste ranger mes affaires.  
Te voir nue sera mon seul divertissement ce soir.

– Hum... dis-je en essayant de trouver la réponse adéquate.

À vrai dire, l'ancienne Sara n'aurait jamais pu imaginer se déshabiller devant quelqu'un. C'est la raison pour laquelle j'ai justement envie de le faire. Je marche jusqu'au canapé et je passe mon sweat de cachemire léger par-dessus ma tête. Je retire mes ballerines bleues avec le drapeau anglais brodé sur le dessus, et

j'enlève mon slim noir en grommelant :

– Tu n'as même pas fait attention à mes chaussures.

– Bien sûr que si. *God save the Queen !* fait-il avec un clin d'œil. Je remarque tout sur toi, Sara.

– Ah bon ?

– Essaie de me piéger, pour voir.

– Où est ma tache de naissance ?

– Sur la droite, juste sous la plus petite de tes côtes.

– Est-ce que tu as une préférence pour un de mes grains de beauté ?

Ça c'est une question piège. Je n'en ai pas.

– Celui de ton poignet...

Je regarde le grain de beauté en question, impressionnée.

– Qu'est-ce que je dis quand je vais jouir ?

– Quand tu jouis, tu ne fais que des bruits inintelligibles. Mais quand tu t'en approches, tu murmures seulement « encore » sans t'arrêter, comme si j'allais te priver d'un orgasme.

– Quel est le goût de ma chatte ?

Ses yeux passent de l'écran à moi. Je lui souris en faisant descendre ma culotte le long de mes jambes.

– Il y a des chattes qui ont seulement un goût de chatte. Ta chatte a le goût d'une *bonne* chatte. Il se redresse et s'approche de moi : « Allonge-toi sur le canapé, la tête ici. »

Il positionne ma tête sur le bras du canapé en cuir. À ma grande surprise, c'est très confortable pour un cuir aussi ferme.

– Les genoux en l’air, les jambes écartées.

Je hausse les sourcils mais je fais ce qu’il me demande, en souriant quand il retire les cheveux de mon front et ajuste ma posture comme si j’étais une œuvre d’art qu’il accrochait à un mur.

– « *Dessine-moi comme l’une de tes Françaises, Jack*<sup>1</sup> », dis-je en levant les yeux vers lui.

Il se penche et pince mon cul.

– Insolente !

Pour le tester, je referme un peu les jambes au moment où il

s'éloigne.

– Écartées, les jambes, lâche-t-il par-dessus son épaule.

Je me mets à rire et reviens à ma position.

Max se retourne avec un livre et me le tend :

– Pour te divertir pendant que je travaille.

– Tu ne te déshabilles pas ?

– Ça ne va pas ? Je dois tout ranger.

Je jette un œil au livre entre mes mains. Sur la couverture se trouvent un homme torse nu avec

un chat et une femme à moitié nue à ses pieds. *Les griffes des chats.*

– Ça a l'air... intéressant, dis-je en le parcourant pour lire le sommaire. Ce mec a deux associés. L'un est un humain appelé Cat et l'autre un hybride mi-chat mi-homme. Je le regarde. « En tant qu'*animal de compagnie*. Un animal avec qui ils baisent la femme. »

– Ça a l'air plutôt cérébral.

– Tu l'as acheté d'occase à 1 dollar, n'est-ce pas ?

– Oui. Ça avait l'air totalement cru, j'ai pensé que tu adorerais. Il

se retourne et commence à organiser des choses autour de son bureau. « Maintenant, du calme, princesse. Je suis très occupé. »

Il me semblait impossible de me concentrer sur un livre, mais les minutes s'écoulaient et Max est apparemment absorbé par son rangement. Je commence à oublier que je suis sur son canapé. Seule.

Totalement nue.

Le livre qu'il m'a donné est d'un obscène ridicule, très bavard pour pas grand-chose. L'écriture est épouvantable, mais je devine que

ce n'est pas tellement le but. Il y a une multitude d'hommes et de femmes, et trop d'appendices pour pouvoir en tenir le compte, mais une fois encore, ça n'a pas d'importance. La seule chose qui compte, ce sont les scènes de sexe, leur description. Tout le monde a une partie du corps qui bande ou qui dégouline. Ou les deux. Les gens crient, ils griffent.

Dans un coin, le héros est assis, en train de me regarder.

– Tu rougis... Il forme une pile de livres par terre et s'appuie sur le

bureau pour m'observer. « Ça fait un quart d'heure que tu lis ça et quelque chose que tu viens de lire t'a fait rougir comme une tomate ! »

Je le regarde et je grimace.

– Une expression. Qui m'a surpris, c'est tout. C...

– Con ?

J'acquiesce, surprise par sa connaissance du vocabulaire érotique. Sa manière si naturelle de le dire adoucit le mot. Le rend beaucoup plus sexy.

– J’adore ce mot, vraiment. Il est si laid. *Con*. Il évoque tellement la vulgarité, n’est-ce pas ? Il se gratte le menton, en me fixant. « Lis-moi la phrase. »

– Je ne...

– Sara.

Mes joues rougissent encore si c’est possible.

« Il attrapa ses cuisses et la força à les écarter. Il contempla son... con... rouge et mouillé. »

– Waouh ! s’écrie-t-il, en riant. Ce n’est rien du tout. Il revient à son bureau et se met à trier des

papiers. « Tu pourras tout me dire sur tes passages préférés en dînant. » Je me mets à protester, il pose un doigt sur ses lèvres. « Lis... »

Je fixe la page, les mots se mélangent. Quel genre de femmes proteste pour un *dîner* ?

*Le genre de femmes, Sara, qui reconnaît qu'un dîner mène à une nuit entière chez l'autre, qui mène à dormir ensemble tous les soirs. Et puis à l'échange des clés et à l'emménagement dans un seul appartement. Ensuite viennent les*

excuses, le sexe de routine, puis plus de sexe du tout et plus de conversations. Seul reste l'espoir d'être invité en couple à un événement public pour passer du temps ensemble.

Une fois de plus, je regrette de ne pas avoir dormi avec Max le 4 juillet. Il m'a manqué pendant toute la semaine.

*Putain.*

Je tousse en fermant les yeux.

– Tout va bien ? murmure Max de l'autre côté de la pièce.

– Parfaitement.

Vingt minutes plus tard, j'ai lu dix-sept scènes de cul supplémentaires. Max marche vers moi, passe la main de ma clavicule à mon genou et chuchote :

– Ferme les yeux. Ne les ouvre pas avant que je te le dise.

– Tu es affreusement autoritaire aujourd'hui, dis-je.

Mais je laisse tomber le livre sur le sol et je fais ce qu'il m'a demandé. Presque immédiatement, mon ouïe devient plus fine, le silence de la pièce vibre presque. J'entends sa ceinture se défaire, sa

fermeture Éclair, et puis un court soupir...

*Est-ce qu'il... ?*

J'entends le bruit très léger de sa main qui bouge le long de sa queue, son rythme d'abord lent qui s'accélère, s'affermit. J'entends sa respiration et ses gémissements brefs.

– Laisse-moi regarder... fais-je.

– Non. Sa voix est sévère : « Je *te* regarde. »

Je n'avais jamais écouté quelqu'un se masturber auparavant, c'est une torture de

garder les yeux fermés. Les bruits sont excitants, ses grognements calmes et réguliers, et ses instructions : écarter les jambes, me toucher les seins.

– Ta lecture t’a fait mouiller... J’entends ses mouvements s’accélérer sur sa queue. « Beaucoup ? »

Je passe ma main entre les jambes, les yeux toujours fermés, et je me caresse pour m’en rendre compte. Je n’ai rien à dire : il grogne et puis jure d’une voix profonde et familière. Il jouit.

J'ai envie de regarder son visage, mais je garde les yeux fermés, le cœur battant.

La pièce devient soudain silencieuse, seules nos respirations lourdes se font entendre. Je sens l'air climatisé se déverser sur ma peau brûlante.

Finalement, il remonte la fermeture Éclair de son pantalon, rattache sa ceinture.

– J'arrive. Je vais faire un peu de ménage.

Ses pas s'éloignent, en ouvrant la porte, il lance :

– Tu peux ouvrir les yeux maintenant.

Il sort.

La pièce s'est assombrie ces dix dernières minutes. Ma main est toujours entre mes jambes, et ses gémissements pendant l'orgasme restent présents dans mes oreilles. Je me caresse légèrement – je pourrais jouir en quelques minutes. Peut-être moins. Certainement avant qu'il revienne.

Sans hésitation, je me cambre en me remémorant les bruits de sa main, la rapidité de ses

mouvements, ses petits gémissements, ses instructions, sa facilité à me demander exactement ce qu'il désirait.

Nous nous comprenons si facilement, l'équilibre est parfait.

Tout est si *facile*.

Cette pensée fait monter mon orgasme, qui explose entre mes cuisses. Je vois des étoiles et je halète.

La porte s'ouvre, ma main remonte rapidement jusqu'à mon cou, où mon pouls s'affole. Je ravale un gémissement et tente de

respirer normalement. Je ne sais pas pourquoi j'ai l'impression de me faire prendre la main dans le sac, après ce qu'il vient de faire...

Max sourit et marche vers moi. Il s'assoit sur le canapé, à côté de moi. Je me retourne pour lui faire de la place, il s'appuie sur le dos du canapé pour se pencher et prendre mes doigts dans sa bouche.

– C'était un bel orgasme, princesse ?

– Si tu es resté par là à m'observer, tu n'as pas besoin de me le demander, je réponds en

combattant la rougeur de mes joues.

– Pas besoin, murmure-t-il en m’embrassant. Je regarderai la vidéo plus tard...

Il se lève, avance vers un placard ouvert et appuie sur le bouton d’une caméra que je n’avais pas remarquée, posée sur une étagère.

– Tu... *Quoi ?* Il se retourne, un sourire diabolique sur les lèvres. « Tu as filmé ça ? »

Je n’ai jamais ressenti quelque chose d’aussi contradictoire. Être

découverte : *terrifiant*. Être  
regardée : *excitant*.

– Eh oui...

– Max, mon visage...

Il fronce les sourcils :

– J’ai baissé la caméra et je t’ai positionnée exactement où il fallait. Je n’ai pas filmé ton visage. Il s’agenouille près du canapé. « Ce qui est dommage, en fait. J’adore te regarder jouer. »

Il caresse ma joue, m’observe avant de cligner des yeux, comme s’il revenait au temps présent.

– Maintenant, le dîner. Je pensais à un Thaï, mais tu es allergique aux cacahuètes et mon restaurant préféré en met partout. Tu aimes la nourriture éthiopienne ? Ça te dérange de manger avec les doigts ? Je te promets que personne là-bas ne sait qui je suis...

Je suis bouche bée, j'en oublie de récriminer pour le dîner.

– Comment sais-tu que je suis allergique aux cacahuètes ?

– Tu portes un bracelet anti-allergies.

– Tu as lu ce qui est écrit dessus ?

Il a l'air confus :

– Tu le portes pour que les gens ne le lisent pas ?

Je secoue la tête en me rasseyant. Je passe la main dans mes cheveux. L'homme que j'ai aimé faisait à peine attention à moi. L'homme avec qui je veux seulement du sexe remarque tout.

À ma grande surprise, je murmure :

– Éthiopien, ce sera parfait.

Max nous conduit vers l'arrière de l'immeuble jusqu'à une voiture noire qui attend dans une allée.

– Sérieusement ? Les paparazzis te suivent jusque chez toi ? dis-je alors qu'il ouvre la portière.

Il rit et me fait un signe discret vers le siège arrière.

– Non, princesse. Je ne suis pas si célèbre que ça. Ils m'attrapent seulement dans les événements publics ou dans la rue parfois. Les photographes omniprésents, c'est ta paranoïa, pas la mienne.

– *Queen of Sheba. Hell's Kitchen,* lance-t-il au chauffeur avant de se tourner vers moi. Merci de m'avoir tenu compagnie pendant que je rangeais mes affaires. Tu as fait d'une tâche barbante un moment plaisant.

– Tu n'as quasiment rien fait. Ce n'était pas la soirée la plus efficace pour toi, si ?

Je me penche vers lui en relevant un sourcil, sceptique.

Il sourit en contemplant ma bouche :

– 'Tu m'as eu. Je voulais que tu viennes ce soir pour te voir nue sur mon canapé. J'ai engagé quelqu'un pour tout ranger demain matin avant l'arrivée des peintres... Il se rapproche et m'embrasse avec douceur. « Parfois au boulot j'aimerais te voir. J'aime te voir là-bas. »

Je gigote sur mon siège.

– Je ne pensais pas que des hommes comme toi existaient, dis-je sans réfléchir. Honnêtes. Faciles à vivre.

– Je te l'ai déjà dit. Tu me *plais*.

Il se penche, se glisse contre moi et m'embrasse pendant tout le reste du trajet. Qui pourrait avoir duré une minute, une heure ou une semaine. Aucune idée. Mais quand nous arrivons à Hell's Kitchen, je n'ai pas envie de sortir de la voiture – j'ai envie que Max m'invite à passer la nuit avec lui.



La serveuse pose devant nous une large assiette pleine de plats végétariens en éventail.

Max explique :

– Tu dois prendre ce genre de crêpe (l'injera) pour en faire une cuillère. Il en déchire un morceau et me montre.

Je le regarde se lécher les doigts, mâcher et puis sourire.

– Quoi ? demande-t-il.

– Hmmm... Ta bouche.

– Tu aimes ma bouche ?

Il se lèche le bord des lèvres et attrape son verre pour boire une longue gorgée de vin.

J'ai l'impression d'être ivre, plus qu'ivre. Avec lui, je suis désorientée, téméraire. Je serre les

poings sous la table, en plein fantasme : lui demander de partir, de m'amener chez lui et de me caresser.

À part les baisers dans la voiture, il m'a à peine touchée de la soirée. Est-ce voulu ? Cherche-t-il à me rendre folle ? Si c'est le cas, mission accomplie.

Je cligne des yeux en regardant la nourriture et je l'imite : déchirer un peu de pain, ramasser quelques lentilles et mordre dedans. La nourriture est poivrée, chaude et délicieuse. Je ferme les yeux :

– Tellement bon...

Je sens son regard, quand je lève les yeux, il sourit.

– Quoi ?

– Tu sais dans quoi je bosse, que ma mère travaille pour l'entreprise, que j'ai au moins une sœur. Tu sais pour Cecily. Tout ce que je sais de toi – à part que tu es un super bon coup –, c'est que tu es arrivée de Chicago il y a un mois, en y laissant un vrai connard, et que tu travailles avec Ben et sa fiancée.

Je sens un malaise m'envahir. Je me force à avaler une bouchée de

légumes.

– Je ne sais pas, tu semblais en savoir plus il y a un instant.

– Oh ! je peux avoir une mine d'informations. Mais je parle de te connaître vraiment.

– Tu sais où je vis. Où je travaille et que je suis allergique aux cacahuètes.

– Ça fait quelques semaines, Sara. C'est drôle que tu me tiennes toujours à distance. Je ne sais pas si nous pourrions toujours être des étrangers.

– Nous faisons ça très bien, les étrangers. Je souris avant de me reprendre devant son air attristé.  
« Que veux-tu savoir ? »

Il me regarde, ses longs cils foncés battent contre ses joues quand il ferme les yeux, pensif. Il est beau. Mon cœur bat très fort, j'ai l'impression de le sentir dans mon crâne.

En ouvrant les yeux, il demande :

– Tu as déjà eu un chien ?

J'éclate de rire.

– Oui ! Mon père a toujours eu des dalmatiens, et ma mère est

obsédée par les labradoodles.

– Pardon ?

– Un mélange de labrador retriever et de caniche.

Il secoue la tête, railleur :

– Vous, les Américains, vous jouez toujours avec nos races classiques. Il boit une gorgée de vin avant de reprendre, de but en blanc : « Pourquoi as-tu si peur d'être avec quelqu'un ? »

Je bafouille. Il rit, en me faisant signe de ne pas répondre :

– Juste pour voir jusqu'où je peux aller. Tu as des frères et sœurs ?

– Non, je suis fille unique, je répons, soulagée. Mes parents sont un peu fous, heureusement qu'ils n'ont eu que moi. Un autre enfant les aurait tués.

– Pourquoi ?

– Ils sont... excentriques.

Je souris en pensant à eux. *Excentriques* c'est bien en deçà de la réalité. Maman avec ses perruques en plume et ses bijoux. Papa avec ses lunettes épaisses, ses chemises à manches courtes et ses nœuds papillons. Ils viennent d'un autre temps – presque d'une autre

planète –, mais leurs excentricités les rendent encore plus attachants.

– Papa a toujours beaucoup travaillé parceque, quand il ne travaille pas, il devient obsédé par une chose ou une autre. Maman aime s'occuper même si papa n'a jamais voulu qu'elle travaille en dehors de la maison. Elle a grandi au Texas et a rencontré mon père à l'université. C'était la meilleure en maths mais, une fois mariée avec lui, elle s'est mise à vendre des produits de beauté par correspondance, et puis des

vêtements qui ne se froissaient pas.  
Récemment, des trucs pour la peau.

– Que fait ton père ?

J'hésite en me demandant,  
*Comment peut-il demander ça ? Est-ce qu'il sait si peu de choses sur moi ?*

– Mon nom de famille, c'est Dillon, n'est-ce pas ?

Il acquiesce, intéressé.

*Max est anglais. Il n'a probablement jamais entendu parler des Dillon.*

Lui dire ça, c'est comme soulever une chaîne d'acier de dix tonnes.

Penser à se débarrasser d'un fardeau est agréable, mais c'est presque aussi facile de vivre avec plutôt que de s'en défaire. Toute ma vie, on m'a regardée différemment quand on apprenait qui était ma famille. Max sera-t-il comme les autres ?

Je prends une longue inspiration :

– Ma famille possède une chaîne de grands magasins régionaux dans le Midwest. Très importants là-bas.

Il fait une pause, les sourcils froncés.

– Attends. *Dillon* ? Comme dans *Dillon* « change votre quotidien » ?

J’acquiesce.

– Oh ! Waouh. *Dillon* appartient à ta famille ? Je comprends. Max passe une main sur son visage et rit tout seul en secouant la tête. « Merde, Sara... Je n’en avais aucune idée. J’ai l’impression d’être idiot. »

– Je trouvais ça chouette que tu ne saches pas qui j’étais.

Je sens mon estomac se resserrer. Maintenant qu’il sait que je suis *quelqu’un*, il va probablement

chercher des informations sur moi. Il apprendra pour Andy et il réalisera à quel point j'ai été stupide de ne pas voir ce qu'une ville entière avait appris avant moi.

Max apprendra que j'ai été le paillason de quelqu'un avant de devenir son mystère.

Je regarde ailleurs, je me sens un peu dégonflée. Je n'ai pas envie de parler de ma vie, de mes histoires, de ma famille. Je cherche activement un autre thème.

Mais il me prend de court :

– Tu sais ce qui me fascine chez toi ? demande-t-il en me resserrant en vin blanc.

– Quoi donc ?

– La première nuit où nous nous sommes rencontrés, puis la nuit dans l'entrepôt de Brooklyn : tu me laisses tout faire. Et ce soir, tu rougis en lisant le mot *con*.

– Je sais ! dis-je en riant.

– C'est ce que j'aime chez toi. J'aime tes contradictions intimes, ta douceur. J'aime savoir que tu as une famille incroyablement riche alors que je t'ai déjà vue porter la

même robe plusieurs fois. Il se lèche les lèvres en me regardant avec un œil de prédateur. « Surtout, j'aime que tu sois si gentille et que tu me laisses te faire de si vilaines choses. »

– Je ne trouve pas qu'elles sont vilaines...

– C'est tout l'intérêt ! La plupart des gens penseraient que tu es folle d'être venue à l'entrepôt. Tu es une héritière américaine et tu laisses un Anglais à top-modèles prendre des photos de toi nue. Prendre une vidéo de toi en train de te

masturber dans mon bureau ce soir, juste pour le plaisir de savoir que je la regarderai. C'est ce que tu as demandé...

Il s'appuie sur le dos de sa chaise et m'observe. Il a l'air si sérieux, presque perplexe.

– Je suis un putain de mec. Je ne peux pas le nier. Mais je ne pensais pas que des filles comme toi existaient. Si naïve sur certains plans, et tellement pleine de désir qu'une petite baise rapide et amicale sur un matelas ne te suffit pas.

Je lève mon verre et j'avale une gorgée pendant qu'il observe ma bouche. Je lèche mes lèvres en le regardant.

– Je ne suis pas sûre que la plupart des femmes soient toujours satisfaites par une petite baise rapide et amicale sur un matelas.

– Touché<sup>2</sup>, murmure-t-il en riant.

– C'est *pour ça* que les photographes et les femmes te poursuivent. Au-delà de l'histoire de Cecily. Si c'était seulement ça, ils se seraient désintéressés de toi en quelques semaines. Mais tu es le

parfait client pour les journaux, une nouvelle femme à ton bras chaque soir. Celui que personne ne peut attraper. Le mec qui sait comment se servir d'une chatte.

Les yeux de Max s'écarquillent un peu, ses pupilles se dilatent – une goutte d'encre dans un ciel au crépuscule.

– Je ne suis pas avec une femme différente chaque nuit, ces derniers temps.

Je l'ignore et je termine mon raisonnement :

– Les femmes n’ont pas toujours envie d’être traitées comme des choses délicates, fragiles, ou précieuses. Nous désirons être *désirées*. Nous aimons le sexe brutal comme vous. Tu es le genre d’homme qui sait ça.

Il s’appuie sur son coude en étudiant mon expression.

– Mais pourquoi ai-je l’impression que tu me donnes quelque chose de spécial ? Quelque chose que tu n’as jamais donné à quelqu’un auparavant ?

– Parce que c’est le cas.

Il ouvre la bouche pour dire quelque chose. Au même moment, mon téléphone vibre sur la table. Max et moi regardons l'écran. Nous voyons le nom s'afficher au même moment.

ANDY.

---

1. L'une des répliques cultes du film *Titanic* de James Cameron (USA, 1997) prononcée par Rose (Kate Winslet) et adressée à Jack (Leonardo Di Caprio), alors qu'il la dessine nue dans sa cabine, NDE.

2. En français dans le texte.

## CHAPITRE 12

Je mets Sara dans un taxi et je regarde les feux arrière de la voiture disparaître dans les ténèbres.

*Putain.*

Elle n'a pas répondu au téléphone ce soir. Elle a regardé l'écran et a mis son téléphone en silencieux avant de le glisser dans son sac. Mais pas assez rapidement, j'ai vu qui c'était et

combien elle avait eu du mal à se contenir.

ANDY PORTABLE.

Elle s'est refermée brusquement. Si vite que c'en était impressionnant. Comme si quelqu'un avait appuyé sur un interrupteur. La lumière a quitté son visage. Elle grignotait sans parler, totalement absorbée dans ses pensées. Elle a répondu par monosyllabes pendant tout le reste du repas. J'ai essayé d'alléger l'ambiance, de faire des blagues et de flirter mais... rien. Au bout de

dix minutes, elle a évité le massacre en feignant une migraine subite. Elle a insisté pour prendre un taxi et rentrer chez elle. Seule.

*Putain.*

Je continue à fixer les rues vides, j'aperçois ma voiture freiner dans un virage et se garer tranquillement derrière moi. Je fais un signe à mon chauffeur, j'ouvre la portière et j'entre.

– Où allons-nous, M. Stella ?

– À la maison, Scott.

Je m'affale sur le siège arrière. La voiture démarre, je regarde la

ville en ébullition d'un œil torve. Mon humeur s'assombrit à chaque bloc.

Tout se passait si bien. Elle commençait enfin à s'ouvrir, à me laisser pénétrer son jardin secret. J'étais toujours sous le choc après avoir appris que l'une des plus importantes et luxueuses chaînes de grands magasins du pays appartenait à ses parents et puis « Andy portable ». *Putain d'Andy portable.*

La colère m'envahit, je me demande s'ils se parlent souvent.

Six ans, ça fait long. Ils ont un passé qu'il est impossible d'effacer d'un geste. Je ne sais pas pourquoi j'avais supposé qu'il avait totalement disparu de sa vie. Je comprends pourquoi elle ne veut pas s'engager dans une autre relation. Mais la distance forcée qu'elle instaure entre nous a l'air de venir de plus loin.

Peut-être qu'il veut la reconquérir.

Je fronce les sourcils en y réfléchissant. Je déteste l'idée.

Bien sûr qu'il veut la reprendre : comment pourrait-il en être autrement ? Pour la centième fois, je me demande ce qui est arrivé entre eux et pourquoi elle s'obstine à refuser de m'en parler.

La voiture se fraye un chemin dans les rues encombrées du centre-ville. Nous sommes presque à destination quand mon téléphone vibre dans ma poche.

BIEN ARRIVÉE. MERCI POUR LE DÎNER.  
BISOUS.

Eh bien, cette soirée est vraiment foutue.

Je relis son message. L'appeler ? Cause perdue. Elle est si têtue. Je tape une dizaine de réponses différentes, en les effaçant les unes après les autres avant de taper sur « envoyer ».

Le problème, c'est que j'ai envie qu'on en parle alors qu'elle, pas du tout. Même si j'ai mal choisi mon moment pour entrer dans sa vie, j'en ai conscience.

– Ça te dérange de rouler encore un peu, Scott ?

Il secoue la tête et se dirige vers le nord, au-delà du parc. Je parcours mes contacts avant d'appuyer sur le nom de Will. Il répond au bout de deux sonneries.

– Hey ! Ça va ?

– Tu as un instant ?

– Bien sûr, juste une seconde. Je l'entends se lever et fermer une porte. « Tout va bien ? »

J'appuie ma tête sur le siège, je ne sais pas par où commencer. Je sais simplement que j'ai besoin de démêler les choses avec quelqu'un

et que malheureusement pour lui, ce quelqu'un, c'est Will.

– Je ne sais pas...

– C'est énigmatique. Comme je n'ai pas reçu de mail m'apprenant que le bureau avait pris feu, j'imagine que ce n'est pas à propos de travail.

– Si seulement !

– OK... Tu n'avais pas dit que tu avais quelqu'un à voir ce soir ?

– C'est pour ça que je t'appelle. Je me gratte le menton. Putain, je n'arrive pas à croire que je sois en train de faire ça... J'ai juste besoin

que quelqu'un... m'écoute. J'ai l'impression que si je le dis à haute voix, je comprendrai mieux la situation.

– Eh bien, ça a l'air d'être du lourd. Laisse-moi le temps de bien m'installer.

– Tu sais, la femme que je vois...

– Que tu baises. La femme que tu baises.

Je ferme les yeux :

– Will...

– Oui, Max. Ton super coup. Ta relation secrète exclusivement sexuelle avec la femme qui ne veut

pas être photographiée et qui n'y coupera certainement pas.

Je soupire :

– À propos de ça. Ça reste entre nous, hein ?

– Bien sûr, répond-il, l'air offensé. Je suis peut-être un connard mais je suis un connard de confiance. Ce ne serait pas mieux que tu viennes chez moi pour qu'on, je sais pas, se fasse les ongles pendant qu'on discute de nos sentiments ?

– C'est Sara Dillon.

Silence. *Eh bien, ça lui a vraiment cloué le bec.*

– Will ?

– Bordel de merde !

– Ouais, dis-je en passant la main sur mes tempes.

– Sara Dillon ? Sara Dillon de chez Ryan Media Group !

– Celle-là même. Ça a commencé avant même que je sache qu'elle travaillait avec Ben.

– Waouh. Je veux dire, elle est très belle. Ne le prends pas mal, mais elle a l'air très... réservée ?

Qui aurait pensé qu'elle avait ça en elle. Joli.

Et comme ça me fait vraiment du bien d'en parler, je continue :

– Ça a commencé comme un plan cul. Elle m'utilisait pour s'amuser, pour explorer des choses...

– Des choses ?

Je me gratte le menton et je souris en répondant :

– Elle aime baiser en public.

– Hein ? Ça ne ressemble pas à la Sara Dillon que j'ai rencontrée.

– Elle me laisse prendre des photos d'elle.

– Attends... Quoi ?

– Des photos, parfois plus. De nous.

– De vous...

– En train de baiser.

Le silence s'installe pendant quelques instants, je le vois cligner des yeux de l'autre côté du fil. Il s'éclaircit la gorge.

– OK, le sexe en public c'est plutôt cool, mais tous les mecs ont déjà pris des photos pendant qu'ils baisent une fille.

– Qu'est-ce que tu veux dire, trou du cul ?

– Que tu es dans la norme, *sale enculé*.

– Will, je suis très sérieux, putain.

– OK. Quel est le problème ?

– Le problème c'est que ce soir, c'est la première fois que j'ai réussi à la convaincre d'aller au restaurant. J'ai découvert que ses parents sont les propriétaires de *Dillons*, Will. Les grands magasins. Je ne savais encore pas ça hier.

Il reste calme puis rit tranquillement :

– Ouais...

– Donc pour une fois, nous sommes en train de parler et soudain, son enculé d'ex appelle.

– Ouais.

– Il est clair qu'il lui fait un putain d'effet parce qu'elle s'est refermée comme une huître et s'est quasiment enfuie juste après. Elle veut bien baiser avec moi jusqu'à ne plus pouvoir marcher, mais elle ne veut pas m'avouer pourquoi il lui a fallu un mois pour accepter qu'on dîne ensemble.

– Hum hum.

– Donc ses parents sont les propriétaires d'une chaîne de grande distribution et elle a grandi à Chicago. C'est tout ? Je ne connais rien d'elle.

– Ouais.

– Will, tu m'écoutes ?

– Bien sûr que je t'écoute. Tu ne connais rien d'elle...

– C'est vrai.

– Et... tu as fait une recherche Google ?

– Bien sûr que non !

– Pourquoi ?

Je grogne :

– Je pensais qu'on avait déjà eu cette conversation après la débâcle Cecily. Rien de positif ne ressort des recherches Google, surtout sur le plan personnel.

– Mais sur le plan *professionnel*, si tu travailles avec quelqu'un que tu ne connais pas, tu jettes un coup d'œil, non ?

– Bien sûr.

– Eh bien, *j'ai* fait une recherche sur Sara dès que j'ai su qu'elle serait mon contact chez RMG. Très instructif.

Ma gorge se serre, je tire sur mon col.

– Dis moi ce que tu as lu.

Il rit :

– Aucune chance. Prends tes couilles à deux mains et utilise ton ordinateur portable. Bon, cette petite conversation était très agréable, mais je dois y aller. Blonde.



Je demande à Scotty de me déposer chez moi. Une fois rentré, je suis sur mon ordinateur dans la minute, à taper le nom « Sara

Dillon » dans le moteur de recherche.

*Putain de merde.*

Ce n'est pas juste une mention ça et là. Il y a des pages et des pages de résultats, peut-être plus encore que sur moi. J'inspire profondément et je commence par regarder les photos. Je fais défiler dix ans de sa vie. Elle est si jeune sur certaines d'entre elles, ses cheveux caramel brillant remontés sur le haut de son crâne, ou complètement lâchés sur d'autres.

Son sourire est toujours naïf et spontané.

Ce ne sont pas des photos de famille ou des photos prises avec des copines. La plupart sont en haute définition – des photos de paparazzis, prises grâce à des objectifs très sophistiqués –, vendues aux journaux locaux avec des titres en majuscules et des points d'exclamation. Il y a même des vidéos et des séquences d'information. Des fêtes, des mariages, des événements caritatifs

et des jours fériés, toujours à côté du même homme.

Il la dépasse seulement de quelques centimètres, il a les cheveux noirs et des traits latins. Ses dents blanches et son large sourire sont aussi sincères que je m'y attendais – c'est-à-dire pas du tout.

C'est donc Andy. Connue par le reste du monde sous le nom d'Andrew Morton. Un député démocrate, du dix-septième district de l'Illinois.

Tout à coup, les choses s'éclaircissent.

Avec un soupir résigné, je clique sur ce qui me semble la photo la plus récente. Elle a la même coupe de cheveux et il y a un arbre de Noël dans le fond. Le commentaire dit :

Sara Dillon et Andrew Morton à la soirée annuelle du *Sun-Times*, où le député Morton a annoncé son intention de se présenter au Sénat des États-Unis à l'automne prochain.

Je clique sur le lien pour lire l'article entier, qui confirme que l'histoire date de l'hiver dernier, ce qui signifie que le député est probablement en train de faire campagne en Illinois maintenant. Je reviens à la page d'images et je remonte : parmi des photos similaires, il y en a une de Sara essayant d'échapper aux paparazzis en couvrant son visage avec son manteau. Je n'y ai pas fait attention tout de suite parce qu'on ne voyait pas son visage. Je

clique sur le lien, qui date seulement de quelques semaines avant la date de notre rencontre. Un article de la *Chicago Tribune* apparaîtrait.

Le député démocrate Andrew Morton a été vu hier soir en train de dîner en tête à tête avec une jeune femme brune qui n'était pas sa fiancée, Sara Dillon. La jeune femme, Melissa Marino, travaille dans ses bureaux basés à Chicago.

Au milieu de l'article en question se trouve une photo d'un homme – Andy à n'en point douter – en train d'embrasser passionnément une femme – qui n'est pas Sara.

Dillon et Morton sont ensemble depuis 2007. Le couple, au cœur de la vie mondaine de Chicago, a annoncé ses fiançailles juste après la déclaration de Morton sur son désir de se présenter au Sénat. Sara Dillon, directrice Finances de l'entreprise Nieman & Shimazawa, est la fille unique de Roger et

Samantha Dillon, les fondateurs de la célèbre chaîne de grands magasins que l'on trouve dans dix-sept États – et qui est aussi le soutien financier de la campagne de Morton.

Le porte-parole de la famille Dillon n'a pas souhaité faire de commentaire, mais un porte-parole pour la réélection de Morton a répondu aux questions de la *Tribune* : « La vie privée de M. Morton n'a jamais été un sujet de grande consommation. »

Malheureusement, l'homme politique et play-boy que tout le monde soupçonnait a dû réviser sa stratégie et mettre ses activités extra-professionnelles au centre du débat.

*Le playboy que tout le monde soupçonnait. Sale enculé.*

Je me rassois en regardant Sara et Andy ensemble. Une vague de haine me submerge. Elle est le genre de femme à côté de qui les hommes rêvent de se réveiller tous

les matins. Le genre de femme que l'on aime connaître mieux que personne, et protéger. Pour qui on pourrait se battre ou se jeter sous un bus. Je regarde toutes les photos. Elle sourit si largement aux objectifs, surtout celles qui datent d'avril dernier. Elle est naturelle, l'éclat de son sourire reste intact avec les années.

Et ce connard l'a trompée – de nombreuses fois, si l'article dit vrai.

Il est assez beau, j'imagine, mais plus vieux qu'elle. Dans un autre article, j'apprends qu'il a trente-

sept ans, donc dix ans de plus qu'elle.

D'après un article publié il y a deux mois, les infidélités d'Andy sont le secret le plus mal gardé au monde. La presse sait qu'il a trompé Sara à plusieurs reprises et de plus en plus de gens se rendent compte qu'il l'a utilisée pour son nom de famille, son argent et pour le goût immodéré que la presse porte aux romances des célébrités locales. Et ce à chaque fois que sa carrière nécessitait un coup de pouce.

Je jette encore un coup d'œil à quelques photos avant de me lever de mon bureau, dégoûté. Cet enculé l'a utilisée. Il lui a demandé de l'épouser et a baisé tout ce qui portait une jupe et des talons. Mon Dieu, tu m'étonnes qu'elle ait des problèmes avec l'engagement ! Et qu'elle craigne les paparazzis !

Il fait noir. J'éteins mon ordinateur et je quitte mon bureau. Je marche jusqu'à mon bar et j'allume quelques lampes au passage. Je me sers un scotch.

L'alcool me brûle la gorge, la chaleur se répand dans mes veines.

Ça ne m'aide en rien, mais je vide mon verre quand même.

Je me ressers en me demandant ce qu'elle fait. Est-elle chez elle ? A-t-elle rappelé le connard infidèle ? Après avoir parcouru une centaine de photos, je vois parfaitement le genre d'histoire qu'ils ont pu vivre. Et s'il appelait pour s'excuser ? Et si elle était dans un avion en direction de Chicago à l'heure qu'il est ? Me le dirait-elle ?

Je jette un coup d'œil à ma montre et je m'imagine en train de la rattraper pour la porter sur mon épaule et la ramener ici. La baiser sur mon lit jusqu'à ce que je sois le seul homme dont elle se souvienne.

J'ai clairement besoin d'une distraction, et l'alcool ne suffit pas.

En cinq minutes, j'ai troqué mon costume contre un short et des baskets. Je prends l'ascenseur pour rejoindre la salle de gym au vingtième étage. Le tapis roulant. Comme d'habitude à cette heure, il n'y a personne.

Je cours jusqu'à ce que mes poumons soient en feu et que mes jambes flageolent. Jusqu'à ce que mon esprit soit totalement vide. Seule la pensée de Sara et d'Andy à nouveau ensemble me retourne le cœur.

J'arrive aux vestiaires et je retire mes vêtements trempés avant de m'effondrer sur un banc, ma tête entre mes mains. Le silence est brisé par une sonnerie à l'intérieur de mon casier. Je sursaute : je suis surpris qu'on m'appelle à une heure pareille. Je traverse la pièce

et m'immobilise en voyant la photo de Sara sur l'écran – une prise de vue de sa main sur sa gorge, une mèche de cheveux caramel contrastant avec sa peau crémeuse.

– Sara ?

– Salut.

– Tout va bien ?

J'entends un bruit de klaxon derrière elle, elle s'éclaircit la gorge.

– Oui, oui. Tu es occupé ? Je pourrais...

– Non, non. J'ai fait un jogging. Où es-tu ?

– Eh bien... je suis devant chez toi.

– Tu es... ?

– Ouais... Je peux monter ?

– Bien sûr. Donne-moi quelques minutes et je te retrouve...

– Non. Je ne peux pas monter direct ? J'ai peur... de perdre le contrôle si j'attends.

C'est énigmatique. Ma gorge se serre.

– Ouais, bien sûr princesse. Laisse-moi juste le temps d'appeler le gardien.

Quelques instants plus tard, Sara passe la porte des vestiaires et me trouve nu, une serviette autour de la taille.

Elle semble fatiguée, ses yeux sont rouges et sa lèvre inférieure gonflée. C'est une version plus douce de Sara, à l'air plus juvénile, comme sur les photos que j'ai vues. Elle sourit faiblement en fermant la porte derrière elle.

– Salut..., dis-je en m'avançant vers elle. Je m'agenouille pour que nos yeux soient au même niveau.

« Ça va ? Qu'est-ce qui s'est passé ? »

Elle soupire, secoue la tête et quelque chose se remet en place sur son visage.

– J'avais envie de te voir.

Je sais qu'elle évite ma question, mais je ne peux m'empêcher de sourire. Je ne peux pas non plus garder mes mains pour moi, donc je les place sur son visage, les pouces sur ses joues.

– Eh bien, ça annonce un petit voyage dans les vestiaires des garçons.

– Nous sommes seuls, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Nous n'avons pas pu finir tout à l'heure, dit-elle en me poussant vers les douches.

Je sens mon rythme cardiaque s'accélérer quand je la prends dans mes bras. Mes oreilles bourdonnent. Elle monte sur la pointe des pieds pour m'embrasser, ses mains font glisser la serviette sur mes hanches.

– Hmmm... fais-je en l'embrassant.

Elle étend le bras et ouvre le robinet de douche. L'eau chaude coule sur mon dos.

– Tu veux faire ça ici ?

Elle me répond en retirant son T-shirt et son jean.

*C'est donc un oui.*

– Mon appartement est juste en dessous... dis-je en essayant de la ralentir. J'imagine déjà ce que ce serait de la baiser juste ici, d'entendre l'écho de ses cris mais, pour la première fois, je ne veux que son corps nu dans mon lit, le drap de dessus et la couette

balancés sur le sol. Peut-être les mains attachées au-dessus de sa tête aux barreaux du lit.

Elle m'ignore et prend ma queue entre ses doigts. Elle me mord l'épaule. Je tente d'éclaircir mon esprit, en me rappelant son expression quand elle est arrivée. C'est tout à fait son genre d'éviter mes questions mais, ce soir, elle n'a pas l'air d'humeur à la bagarre. Elle semble ailleurs pour de mauvaises raisons. Ses yeux sont trop vides, son visage crispé. Elle n'est venue que pour se distraire.

La gorge sèche, je passe la langue sur mes lèvres en goûtant le gloss goût cerise qu'elle porte.

Je suis un peu surpris par le catalogue Sara que j'ai compilé sans y prêter attention. Je connais son visage quand elle jouit, la façon dont ses tétons se dressent et dont ses paupières se ferment à la dernière minute, comme elle aime tout regarder jusqu'à ce que ce soit soudain trop.

Je sais comment sa main se courbe autour de ma taille, ses

ongles s'enfoncent dans mon dos et me griffent les côtes.

Je connais les bruits qu'elle fait, la manière dont son souffle se coupe quand je bouge les doigts comme elle aime.

Il y a des choses qui sont nouvelles, des choses que je me suis surpris à remarquer tout seul, et à vouloir retrouver. Son petit sourire quand elle vient de dire quelque chose de drôle et qu'elle attend ma réaction. Très subtil, juste un petit pli sur les lèvres et les yeux qui se ferment légèrement. Un défi.

La manière dont elle se mord la lèvre inférieure quand elle lit.

Il y a également la façon dont elle m'a embrassée ce jour-là sur le toit, paresseuse et lente, comme si rien n'existait plus.

Mais je ne connais pas cette Sara. J'ai toujours suspecté que cette fougue qui me plaisait tant était une forme de préservation. Je ne me suis jamais attendu à la voir disparaître comme ça. Comme un coup de poing dans la mâchoire qui me coupe la respiration.

Je prends ses mains dans les miennes en reculant d'un pas :

– Que se passe-t-il ? Parle-moi.

– Je n'ai pas envie de discuter, dit-elle en s'accrochant à mon cou.

– Sara, je veux bien être ta distraction, mais j'ai besoin que tu sois honnête. Quelque chose ne va pas.

– Tout va bien.

Mais ce n'est pas vrai, elle ne serait pas venue si elle allait bien.

– Ne me prends pas pour un con. Tu es en train de briser tes propres règles en étant ici. C'est mieux –

c'est *réel* –, mais c'est aussi différent. J'ai besoin de savoir pourquoi.

Elle se recule et me regarde :

– Andy m'a appelée.

– Je sais.

Ma mâchoire se crispe. Elle sourit comme pour s'excuser.

– Il a dit qu'il voulait que je revienne. Et toutes les choses que j'aurais voulu entendre il y a longtemps : qu'il a changé, qu'il a vraiment merdé et ne me ferait jamais de mal sciemment...

Je la regarde, en attendant la suite. Elle presse sa tête dans mon cou mouillé.

– Il est juste inquiet pour sa campagne. Notre relation tout entière est un mensonge.

– J'en suis désolé, Sara.

– J'ai vérifié un truc sur Cecily.

Je cligne des yeux, étonné :

– Ah ?

– Son nom me disait quelque chose, et après ce que tu m'as dit, je voulais voir à quoi elle ressemblait. Elle s'éloigne un peu de moi. « Elle m'était familière,

mais je n'avais pas compris avant ce soir. J'ai rencontré beaucoup de gens avec Andy, et j'oublie en général les visages deux minutes après avoir serré leurs mains... mais je me suis souvenue d'elle. »

J'ai l'estomac en feu. J'attends qu'elle continue.

– Donc je suis rentrée chez moi et j'ai regardé avant de le rappeler. Elle fait une pause, sa voix tremble légèrement : « Il m'a répété pendant une demi-heure qu'il était vraiment désolé, que c'était seulement une erreur d'un soir et

qu'il ne se le pardonnait pas. Donc je lui ai demandé pour Cecily. Et tu sais ce qu'il a dit ? »

– Cecily... quoi ?

– Il a dit : « Putain, Sara, est-ce qu'on doit parler de ça maintenant ? C'est de l'histoire ancienne. » Il l'a baisée, Max. Andy était le politicien dont elle parlait dans sa lettre. Andrew Morton, député de l'Illinois qui baise pour gagner le dix-septième district. Ils ont couché ensemble le soir où je l'ai rencontrée, au cocktail pour Schumer.

Je grogne. J'étais à la soirée de bienfaisance, mais elle n'était pas ma cavalière. Cecily m'avait ignoré toute la soirée et était partie énervée, je n'avais jamais su pourquoi.

Sara s'abandonne dans mes bras :

– Je me souviens de l'avoir vu sortir des toilettes, je lui ai parlé et il a essayé de me faire reculer, mais je lui ai dit d'attendre parce que j'avais besoin d'y aller. C'est à ce moment-là qu'elle est sortie des toilettes des hommes et l'a regardé, puis moi. C'était vraiment très

bizarre. Je n'avais rien compris quand elle était partie comme une tornade. Mais elle y était *avec* lui.

Je la tiens dans mes bras, l'eau tombe sur nous, nous isolant dans une bulle insonorisée. Le monde est petit, encore plus petit que je ne le pensais le jour où je l'ai trouvée en train de jouer au flipper ou quand elle m'a fait entrer dans son taxi au milieu de l'après-midi. C'est un monde dans lequel, des années auparavant, Cecily a baisé avec le mec de Sara parce qu'elle était fâchée *contre* moi. Je ne regrette

pas d'avoir Sara entre mes bras, je ne regrette pas de ne pas avoir eu de relation avec Cecily. Mais je me sens coupable, quelque part.

– Je suis désolé, je murmure encore une fois.

– Non, tu ne comprends pas. Elle me regarde, l'eau coule sur son visage mais elle n'y prend pas garde. « Nous n'étions ensemble que depuis quelques mois à ce moment-là. Tout le long, jusqu'à la fin, je ne pensais pas qu'il me trompait à ce moment-là. Je pensais que ça avait commencé peu

de temps auparavant. Mais il n'a jamais été fidèle – jamais... »

Je resserre la pression de mes bras et je chuchote dans ses cheveux :

– Tu sais que ça n'a rien à voir avec toi, n'est-ce pas ? Tout ce que ça m'apprend, c'est qu'il est un être humain détestable. Tous les hommes ne sont pas comme ça.

Elle se redresse et me regarde. Elle se mord les lèvres pour ne pas sourire. Ses yeux sont encore rougis par les larmes, mais leur expression est plus calme. Quelque chose vibre

dans ma poitrine, quand elle me regarde comme ça. Le sexe sale sans attaches, c'était vraiment bien – génial, même – mais ça, c'est totalement nouveau.

– Je suis restée longtemps avec lui. Une part de moi se demandait s'il avait juste déconné une fois et si j'étais injuste. Mais je suis contente de savoir que j'ai eu raison de partir. Je suis seulement... prête pour quelque chose de mieux cette fois.

Je ravale mes émotions et essaye de retrouver ma contenance – les

sentiments et l'affection ne sont pas inclus dans notre deal. J'essaie de me concentrer sur le lieu où nous nous trouvons et sur le fait que son corps nu est serré contre le mien.

– La moitié de la Terre tuerait pour être avec une femme comme toi, je lance, en affermissant ma voix. L'imaginer avec quelqu'un d'autre me glace de la tête aux pieds. En réalisant ça, je me dépêche de tourner le robinet en attrapant une serviette accrochée hors de la douche.

– Allez, il faut te sécher. Il fait froid ici.

– Mais... tu ne veux pas...

– Tu as eu une journée d'enfer, dis-je en lui séchant les cheveux. Laisse-moi être un gentleman ce soir. La suite au prochain épisode. Bien sûr, j'ai envie de lui demander de rester, mais je ne suis pas sûr de tenir le coup si elle me dit non. « Tout va bien ? »

Elle pose sa joue contre ma poitrine.

– J'ai sommeil.

– Je vais demander à Scott de te ramener.

Nous nous rhabillons en silence, en nous regardant. C'est un peu l'inverse de nos habitudes. Je la regarde remettre son jean, attacher son soutien-gorge, enfiler son pull. Mais je ne pense pas l'avoir désirée autant qu'à ce moment précis, quand je l'observe se reprendre.

Je suis en train de tomber amoureux. Je suis vraiment baisé.



Samedi matin, j'ai composé le numéro de Sara au moins vingt fois

avant de raccrocher – avant la première sonnerie. Mon cerveau me dit de lui laisser de l'espace. Mais putain, j'ai envie de la voir. J'agis comme un enculé d'adolescent.

*Appelle-la, poule mouillée.  
Demande-lui de venir aujourd'hui.  
Ne la laisse pas refuser.*

Cette fois, j'ai vraiment eu envie d'en finir. Un mec qui tombe aussi bas, avec des clichés pareils, ne mérite pas d'appeler une femme.

Je m'invente des excuses le reste de la matinée, je me raconte qu'elle

est probablement occupée. Putain, je ne sais même pas si Sara a d'autres amis, à part Chloé et Bennett. Je ne peux pas le lui demander, si ? Bordel, non ! Elle m'enverrait son talon dans l'œil. Que fait-elle quand elle ne travaille pas ? Je joue au rugby, je bois de la bière, je cours, je vais voir des expositions. Tout ce que je sais d'elle est relié à la baise, ou à la vie qu'elle a laissée derrière elle. Je ne sais rien de celle qu'elle a décidé de construire ici. Peut-être qu'elle aimerait faire quelque chose avec

moi après la journée de merde qu'elle a vécu hier.

*Il est temps de grandir, Stella.*

Enfin, je prends mon courage à deux mains et je l'appelle pour de bon.

– Allô ? fait-elle, la voix confuse.

*Bien sûr qu'elle est confuse, sombre connard. Tu ne l'as jamais appelée.*

Je prends une grande inspiration et je divague totalement :

– Allô, Sara. Avant que tu dises quoi que ce soit, je sais que nous ne faisons pas les choses dans le genre petit-ami-petite-amie et qu'après

l'histoire de la bite vagabonde du député Morton, je comprends totalement ton aversion pour les relations, mais hier soir tu es venue chez moi et tu étais un peu sens dessus dessous et si tu veux faire quelque chose aujourd'hui – non que tu aies besoin de trouver quelque chose à faire (et même si c'était le cas, je ne suis pas en train de dire que tu n'as pas d'autres options) –, mais si ça te tentait, tu pourrais m'accompagner à mon match de rugby.

Je m'arrête net, dans l'attente d'un signe de vie à l'autre bout du fil :

– Rien ne lave mieux la tête que de regarder un tas de Britanniques boueux et transpirants en train d'essayer de se casser un fémur.

Elle se met à rire :

– Quoi ?

– Rugby. Viens voir mon match. Ou si tu préfères, viens nous retrouver pour boire un verre au Maddie's à Harlem après.

Elle reste silencieuse pour un instant qui semble durer une

semaine.

– Sara ?

– Je réfléchis.

Je fais les cent pas, en jouant avec les stores de ma fenêtre qui donne sur le parc.

– Pense plus haut.

– Je vois un film avec une copine cet après-midi, dit-elle. Je ressens une pointe d'anxiété quand elle mentionne une amie. « Mais je pense que je pourrai venir prendre un verre ensuite. À quelle heure ce sera fini ? »

Pire qu'un connard d'adolescent, je serre le poing en signe de victoire. Envie de m'en mettre une.

– Le match finira sûrement vers quinze heures. Tu pourrais nous retrouver au Maddie's vers seize heures.

– D'accord. Hé Max ?

– Hum ?

– Tu penses que vous allez gagner ? Je ne veux pas boire un verre avec des Britanniques boueux et déprimés.

Je l'assure en riant que nous allons les écraser.



On les a défoncés. J'ai rarement ressenti un tel malaise pour une autre équipe – la plupart de celles contre lesquelles nous jouons sont des équipes américaines. Ce n'est pas de leur faute s'ils n'ont pas le rugby dans le sang, c'est en général très agréable de les écraser. Mais cette fois, c'est une exception. Nous avons arrêté d'essayer de les battre à la moitié du jeu. J'attribue ma générosité au fait que j'étais sûr de voir Sara à la fin du match. Seulement en partie. En sortant du

terrain, j'ai l'impression que nous avons fait rouler des gosses de dix ans dans la boue et je culpabilise presque.

Nous hurlons jusqu'au bar, en portant Robbie sur nos épaules et en hurlant des mots qui se rapprochent d'une version cochonne *d'Alouette*. La barmaid et propriétaire, Madeline, nous fait signe quand elle nous voit, sort douze verres à pinte et commence à les remplir.

Robbie crie à sa femme :  
– Oyé, whisky, femme !

Maddie lui fait un doigt d'honneur mais sort des verres à shot en grommelant quelque chose à propos de Robbie ivre mort, le cul boueux qui dormira tout seul.

Je parcours la pièce des yeux. Sara n'est pas là. Je ravale ma déception et me tourne vers le bar pour boire une gorgée de bière. Notre match a commencé plus tard que prévu, il est presque dix-sept heures et elle n'est pas là. Est-ce vraiment surprenant ? Et puis une pensée horrible me saisit : elle est venue, a attendu, est partie ?

Putain.

Maddie me tend un shot de whisky et je le vide avec une grimace, en jurant une fois de plus.

– Qu'est-ce qui ne va pas ? demande une voix rauque et familière derrière moi. On dirait que vous avez gagné, bande de sales Britanniques.

Je me retourne et je lui souris. Elle ressemble à un cupcake dans sa robe jaune pâle, avec sa petite barrette verte dans les cheveux.

– Tu es renversante. Elle ferme les yeux. « Désolé, nous sommes en

retard. » Elle attrape un verre en disant :

– Laisse-moi le temps de boire quelques verres.

Je ne l'ai pas vue ivre depuis la nuit en boîte. Je reconnais une lumière familière dans ses yeux : de l'espièglerie. La réapparition de cette Sara me rend tout heureux.

– Tu es ivre ?

Elle fronce les sourcils un bref moment et s'adoucit en souriant.

– C'est vous, les Britanniques bourrés... Ouais, je suis déjà pompette.

Elle se hausse sur les orteils et...  
m'embrasse.

*Putain. Merde.*

Derrière moi, Richie intervient :

– Merde alors... Max. Il y a une  
fille qui te lèche le visage.

Sara s'éloigne, ses yeux  
s'écarquillent :

– Oh ! bordel...

– Calme-toi. Personne ici ne fait  
attention à qui est qui. Ils ont déjà  
du mal à retenir mon prénom d'une  
semaine sur l'autre...

– C'est faux, s'écrie Richie. Son  
prénom c'est Connard.

Je fais un signe de tête vers lui en souriant à Sara :

– C'est bien ce que je disais.

Elle tend la main et fait un grand sourire à Richie :

– Sara.

Il prend sa main et la serre. Je le vois la regarder de haut en bas et réaliser à quel point elle est belle. Il jette un coup d'œil à sa poitrine :

– Richie, murmure-t-il.

– Ravie de te rencontrer, Richie.

Il me regarde, les sourcils froncés.

– Où est-ce que tu as dégoté ce joli morceau ?

– Aucune idée.

Je l'attire à moi en ignorant sa protestation étouffée « tu vas salir ma robe ! ». Mais elle ricane en s'éloignant. Elle se tourne vers Derek, de l'autre côté.

– Sara.

Derek pose sa bière et s'essuie la bouche de sa grosse main.

– Putain ouais.

– Sara est avec moi, dis-je.

Sara Pompette fait le tour du bar comme ça, en se présentant à tous

mes potes. En elle, je vois la femme d'homme politique qu'elle a failli être mais, au-delà de ça, la fille adorable qu'elle est en réalité.

Quand elle revient à moi, elle m'embrasse sur la joue et murmure :

– Tes amis sont sympas, merci de m'avoir invitée.

– De rien...

J'ai perdu ma capacité à formuler des pensées cohérentes. Elle me fait un effet que rien ni personne n'a jamais eu sur moi – putain d'agréable. Je ne suis pas du genre

à me jeter la pierre, mais j'ai un peu été un enculé ces derniers temps. J'ai bossé sur des investissements, qui, pour être honnête, nous faisaient gagner de l'argent pendant que d'autres en perdaient. J'ai fait peu de vraies rencontres depuis que je suis arrivé aux États-Unis. Mon meilleur ami, c'est Will et nous passons nos journées à nous traiter de connards ou d'enculés.

*Dis-lui, grosse merde. Attire-la de l'autre côté de la pièce, roule-lui un patin et dis-lui que tu l'aimes.*

– Change cette merde de vieux blues, Maddie, crie Derek pile au moment où je pose la main sur le coude de Sara. Elle se redresse :

– Ce n'est pas du blues.

Derek se retourne, les sourcils relevés.

– Pas du tout. C'est du Eddie Cochran. Du rockabilly. Il continue à la dévisager. Sa voix baisse un peu. « Ce n'est pas la même chose. »

– Tu sais danser sur cette musique de poubelle ? demande-t-il en la matant.

À ma grande surprise, Sara rit :

– C'est une demande ?

– Putain, non. Je...

Mais avant qu'il puisse finir sa phrase, elle le tire par la main. Ses cinquante kilos entraînent l'énorme masse sur la piste de danse.

– Ma mère vient du Texas, dit-elle, les yeux brillants. Fais-moi danser.

– Tu rigoles, lâche-t-il en nous regardant.

Le bar, plein de Britanniques, a cessé de parler et les observe avec intérêt.

– Allez ! je crie.

– Fais pas ta fiotte, Der, hurle Maddie. Les gens tapent dans leurs mains. Elle monte le son. « Donnons du spectacle. »

Le sourire de Sara s'agrandit, elle place son bras sur son épaule en secouant la tête quand il proteste.

– C'est la pose traditionnelle. Une main dans mon dos, l'autre sur mon épaule.

Et pendant que nous les observons, Sara montre à Big Derek comment danser : deux pas rapides, deux pas plus lents. Elle

lui apprend à la faire tourner rapidement autour de la pièce. En une chanson, ils deviennent plutôt bons, au milieu de la deuxième, ils se tordent de rire. Ils dansent comme s'ils se connaissaient depuis des années.

C'est l'effet de Sara sur les gens. Tous ceux qu'elle rencontre ont envie de la *connaître*. Ça ne marche pas que sur moi, quand son innocence ressort au moment d'accéder à ses fantasmes les plus secrets. Elle est irrésistible.

A ce moment-là, je ne rêve que d'une chose, mettre mon poing sur la gueule de ce con d'Andy. Il lui a fait perdre son temps. Il lui a fait du mal.

Je me lève, je traverse la piste de danse et je les interromps :

– À moi.

Ses yeux bruns profonds s'assombrissent, au lieu de poser mes mains comme Derek, elle entoure mon cou de ses bras et s'étire pour m'embrasser en murmurant :

– C'est toujours à toi...

– Je pensais qu'on devait mettre un peu plus de distance entre nous quand on dansait sur ce genre de musique, dis-je en me penchant pour l'embrasser.

– Pas avec toi.

– Tant mieux.

Elle sourit, légèrement ivre, joueuse.

– Mais je meurs de faim. J'ai envie d'un hamburger de la taille de ma tête.

J'éclate de rire et je l'embrasse sur le front.

– Il y a un petit resto pas loin qui devrait faire l'affaire. Je t'envoie un texto avec l'adresse. Je vais prendre une douche chez moi, on se retrouve là-bas dans une heure ?

– Deux dîners en deux soirs ?

Elle a l'air plus impatiente qu'autre chose. Où est la femme distante et précautionneuse d'il y a quelques jours ? Elle s'est évaporée. Je suspecte que Sara Distante a toujours été un fantôme.

Le sien, pas le mien.

Mon sourire faiblit. J'en ai marre de prétendre qu'il reste des

barrières entre nous. Le seul mot possible sort de ma bouche, rauque et vibrant :

– Ouais.

Elle se mord la lèvre pour retenir un sourire.

## CHAPITRE 13

Quand je suis arrivée à New York il y a deux mois, je n'avais pas beaucoup de loisirs en dehors du travail. Je faisais des joggings. J'avais quelques amis que je retrouvais pour des spectacles, un café, un verre. J'appelais mes parents de temps en temps. Je ne me sentais pas seule, j'avais une vie mieux remplie ici que les derniers temps à Chicago.

Désormais, tout mon temps libre est occupé par Max.

Comment est-ce arrivé ?

*Plan cul : Tu Te Plantes Ma Vieille.*

Max, lui, ne semble jamais étonné de ce qui arrive entre nous. Il n'a pas cillé quand je lui ai demandé de me baiser en boîte, ou quand je suis arrivée dans son bureau pour poser mes conditions : du sexe, rien de plus. Aucun mouvement de surprise quand je suis venue m'effondrer dans sa douche, en le suppliant de me

prendre pour faire disparaître tout le reste.

Ses amis sont géniaux. Derek est l'être humain le plus large qu'il m'ait été donné de voir, et même s'il n'a pas spécialement le pied léger, danser avec lui a été un vrai plaisir. Ça faisait bien longtemps que je ne m'étais pas amusée comme ça... à part quand je suis avec Max.

Je salue Derek de la main, il me fait un clin d'œil. Il hoche la tête vers Max, pour me rappeler ce qu'il m'a dit en dansant :

– C'est un connard, celui-là !

Sous la lumière du dance-floor, Derek a l'air encore plus boueux que quand je me suis présentée. Je remarque des empreintes de doigts sur mes épaules.

Je réponds à Derek :

– Il n'est pas si mal.

Il rit en me poussant du bras :

– C'est le pire de tous, gentil avec tout le monde, qui ne déconne jamais. Toujours là pour ses potes, jamais en train de se défilier comme un trou du cul. Un cauchemar !

Nous remercions Maddie en partant. J'entends l'équipe continuer à s'alcooliser en chantant derrière moi. Max hèle un taxi et me tient la porte.

– À tout à l'heure, dit-il avant de la refermer. Il me fait un petit signe à travers la vitre quand le taxi démarre.

Je regarde par la vitre arrière. Max se tient debout, immobile, à m'observer disparaître.

Nous avons choisi un endroit simple pour le dîner : hamburgers

dans un petit restaurant paisible de l'East Village.

Le calme me fera du bien. J'oublierai la pagaille de mon cerveau. Je compte m'amuser, faire des folies : tout compartimenter, c'était nul en fait.

Je rentre chez moi et je lave la boue de Derek et Max. J'enfile une robe dos nu simple en jersey bleu. La musique du bar vrombit encore dans mes oreilles, je repense à ses amis. Je m'imagine contre Max sur le canapé d'un copain en train de regarder un film avec eux, ou les

mains autour d'un mug de café sur l'estrade pendant un match de rugby. Chaque scène me semble une évidence, mais j'arrête d'y réfléchir quand je commence à analyser, à m'inquiéter, à me faire l'avocat du diable.

Je sors dans le couloir et je verrouille la porte de mon appartement en me rappelant : *une chose à la fois. Personne ne t'oblige à faire quoi que ce soit.*

Même un samedi soir, alors que les gens profitent d'un long coucher de soleil, ce quartier est

plus tranquille que le centre-ville. Je me sens comme chez moi. Max a choisi un restaurant à quelques centaines de mètres de mon appartement. Je n'ai même plus besoin de regarder les noms des rues pour trouver mon chemin.

Des guirlandes de petites lampes au-dessus de l'entrée éclairent le restaurant d'une lumière jaune et chaude, une petite cloche tinte quand j'ouvre la porte. Max est déjà là, propre, assis au fond en train de lire le *Times*. J'en profite pour le détailler : T-shirt rouge

bordeaux, jean délavé avec des trous sur la cuisse. Cheveux châtain clair, presque dorés sous l'éclairage. Des baskets excentriques du genre anglais au bout de ses longues jambes étirées. Ses lunettes de soleil sont posées sur la table à côté de son coude.

*Juste ton plan cul habituel, beau comme un dieu, en train de t'attendre dans un resto à burgers.*

Je ferme les yeux, j'inspire profondément et je marche jusqu'à lui.

Les limites sont floues. Aujourd'hui, je ne prétends plus ne rien vouloir de lui à part des orgasmes. Je ne me raconte plus que mon cœur ne bat pas plus fort quand je le vois, et plus faiblement quand je m'éloigne. Je n'affirme plus que je n'ai pas de sentiments pour lui.

Est-il trop tard pour m'enfuir ?

Il se met à rire. Je l'entends et je réalise que je le fixe, la bouche légèrement ouverte et qu'il m'observe depuis... un moment. Un sourire étire les coins de sa bouche.

– Tu as l’air impatiente de boire cette bière. Il pousse la pinte sur la table et lève la sienne. « J’ai pris la liberté de te commander un hamburger de la taille de ta tête et des pommes frites... enfin, des frites quoi. »

– Parfait. Merci.

Je pose mon sac sur une chaise vide et je m’assois en face de lui. Ses yeux sourient quand il regarde mes lèvres.

– Alors... dis-je en buvant une gorgée de bière.

– Alors ?

Il a l'air amusé par la tournure des événements. Je ne suis pas une malade du contrôle, mais je suis habituée à avoir une vie plutôt prévisible. Mais ces deux derniers mois, je ne parviens plus à anticiper quoi que ce soit.

– Merci de m'avoir invitée au bar aujourd'hui.

Il acquiesce, en se grattant le cou.

– Merci d'être venue.

– Tes amis sont sympas.

– Ce sont un tas de trous du cul.

Je ris en sentant mes épaules se relâcher lentement.

– C'est drôle, ils disent exactement la même chose de toi.

Il pose les coudes sur la table et se penche vers moi.

– J'ai une question.

– Oui ?

– Cette soirée, c'est un rendez-vous ? (Je manque m'étouffer avec ma bière.) Pour l'amour de Dieu, ne fais pas une attaque. Je me demande juste si tu as envie d'établir de nouvelles règles. Ou de revoir les précédentes, peut-être ?

J'acquiesce en m'essuyant les lèvres :

– Bien sûr.

Il finit sa bière et énumère mes règles sur ses longs doigts.

– Une nuit par semaine, pas d'autre amant/maîtresse, sexe de préférence en public – *jamais* dans un lit –, des photos, mais pas de visages, et pas d'apparitions en public. Il se penche vers moi en murmurant : « Et rien entre nous à part du sexe. Chacun pour soi et Dieu pour tous. J'ai bien compris ? »

– J’ai l’impression.

Mon cœur s’écrase contre mes côtes. Nous nous sommes tellement éloignés de ça en une journée.

Un adolescent nous apporte deux paniers avec le plus gros burger que j’aie jamais vu, et un énorme tas de frites.

– Merde alors, dis-je en regardant la nourriture. C’est...

– Exactement ce que tu voulais ?

Il attrape une bouteille de vinaigre.

– Oui, mais bien plus que je ne pourrai manger.

– On va rendre ça intéressant, d'accord ? Celui qui finit son burger impose ses règles.

Il sourit en remettant le bouchon sur la bouteille de vinaigre. Nous sommes tous les deux conscients qu'il fait deux fois mon poids. Impossible que j'arrive à manger plus que lui.

Mais a-t-il *faim* ? Peut-être qu'il a bu assez de bière pour être rempli et sait que je mangerai plus que lui ? Ou il *veut* établir ses règles ?

– Mon Dieu, arrête de penser, cocotte, dit-il en soulevant son

burger et en avalant une énorme bouchée.

– OK, excellent deal.

Je meurs d'impatience à l'idée de savoir quelles seront les règles de Max.

Je regarde Max s'essuyer les mains sur une serviette et la rouler en boule dans le panier vide.

– C'était excellent, claironne-t-il en levant les yeux vers moi. Il éclate de rire en voyant le maigre progrès dans mon assiette. J'ai réussi à avaler la moitié de mon

hamburger, et à peine touché à mes frites.

Je le laisse tomber dans le panier en grognant :

– Je n'en peux plus.

– J'ai gagné !

– Tu en doutais ?

– Alors pourquoi as-tu accepté le marché ? Il repousse sa chaise loin de la table. « Tu aurais pu dire non. »

Je hausse les épaules en me levant pour partir avant qu'il ne me presse de répondre. Je suis curieuse de savoir ce qu'il veut

établir entre nous, mais je ne suis pas sûre de pouvoir l'admettre.

La tension de la journée s'estompe. Avec le poids de mon hamburger dans mon estomac, je pourrais rouler sur le trottoir et m'endormir. Mais il est à peine huit heures et demie et je n'ai pas envie que la nuit s'arrête là. Attendre vendredi prochain pour le voir me semble impossible... à moins qu'il ne change cette règle.

L'East-Village est rempli de jeunes prêts à passer leur samedi soir à boire et à écouter de la

musique. Max prend ma main et enroule ses doigts entre les miens, il les enserme. Par habitude, je proteste : nous n'allons pas marcher dans la rue comme ça. Il me surprend en m'attirant dans le bar faiblement éclairé juste à côté.

– Je sais que tu n'en peux plus, mais assieds-toi ici, sirote un cocktail. Ça te réveillera. Je n'en ai pas fini avec toi.

Putain, ce que j'aime entendre ça.

Serrés sur une banquette, nous nous installons dans un coin

sombre. Je bois des vodka tonic, Max prend une bière et me raconte son enfance à Leeds, ses parents irlandais catholiques, ses sept sœurs et ses trois frères. Ils dormaient à trois dans une chambre – c'est si différent de mon enfance que j'écarquille les yeux pendant tout son récit. Il me raconte comment la famille a formé une fanfare, ou comment à dix-huit ans, sa sœur aînée Lizzy s'est fait prendre dans la Volvo familiale en train de baiser avec le prêtre de leur paroisse. Le frère

aîné de Max, Daniel, est parti après le lycée pour rejoindre une mission catholique à Myanmar, et est revenu bouddhiste theravada. Sa plus jeune sœur, Rebecca, s'est mariée en sortant de l'université et, à vingt-sept ans, elle a déjà six enfants. Les autres ont des histoires tout aussi fascinantes : le frère de Max né dix mois après lui, Niall, est l'adjoint du directeur du métro de Londres. Une autre de ses sœurs est professeur de chimie à Cambridge et a cinq enfants, des garçons.

Max admet qu'il se sent parfois un peu médiocre par rapport à ses frères et sœurs :

– J'ai fait des études d'art à l'université et puis j'ai obtenu un diplôme de finance pour *vendre* de l'art. Pour mon père, j'étais un échec total, à cause de mes choix de carrière et de mon incapacité à produire des bébés catholiques avant trente ans.

Il rit en disant ça, comme si être un échec total ne gênait pas tant que ça ses parents, finalement. Son père, un fumeur de longue date, est

mort d'un cancer du poumon juste après la remise des diplômes de Max et sa « maman » a décidé qu'elle avait besoin de changer d'air, et l'a accompagné aux États-Unis.

– Nous ne connaissions personne ici. J'avais quelques contacts indirects grâce à l'université, et à mes stages – des amis d'amis à Wall Street. Tout ce que je savais, c'est que je voulais prendre part aux ventes d'art de New York et qu'il me fallait un associé qui s'y connaissait en sciences et en

technologies. C'est comme ça que j'ai rencontré Will.

Il se laisse aller contre la banquette et termine sa bière. C'est fou comme il tient bien l'alcool. J'ai renoncé à tenir le compte du nombre des bières qu'il a bues aujourd'hui. Il n'est pas ivre pour un sou.

– En fait, je l'ai rencontré dans un pub, on s'est bien entendus et, l'année suivante, on a mis en route notre petit projet personnel. Deux ans plus tard, James a intégré l'entreprise pour gérer la branche

technologies, parce que Will n'arrivait plus à jongler entre les biotechnologies et les nouvelles technologies en même temps.

– Comment fais-tu pour ne pas tomber après toutes ces bières ? je lui demande en riant.

C'est injuste. Il fait partie de la catégorie que Julia a surnommée « Gruyère » – l'alcool passe à travers les trous. Il a l'air de ne pas comprendre et regarde son verre vide.

– Tu commences à être pompette ?

– Totalement, fais-je en sentant monter les effets de ma deuxième vodka tonic. Mes joues rougissent et mon sourire s'élargit. « Je suis totalement pompette. »

– Ouais, dit-il en secouant la tête. Ce mot ne ressemble à rien avec ton accent américain.

– Tu aimes l'accent américain ou pas ? Parce que tout ce côté british chez toi me donne envie de te faire de très vilaines choses...

Il passe la langue sur ses lèvres rapidement, et rougit presque.

– L’accent américain n’est pas particulièrement sexy. Mais le tien, avec ton petit côté Chicago, est très mignon. Tout spécialement quand tu as bu. C’est tout plat et...

Il fait un horrible bruit, un gémississement qui ne ressemble en rien à ma voix.

Je grimace et il rit.

– Je ne parle pas comme ça du tout !

– OK, j’ai peut-être un peu exagéré. Mais ce que je trouve vraiment sexy, c’est ton cerveau, tes grands yeux bruns, tes lèvres

pleines, tes petits bruits Sara-va-jour, tes seins sublimes et tes cuisses.

Je me racle la gorge en sentant la chaleur prendre possession de mon corps, de ma poitrine, jusqu'au bout de mes doigts.

– Mes *cuisses* ?

– Ouais. Je t'ai déjà dit que ta peau était sublime. Et tes cuisses sont douces comme le paradis. Peut-être que tu ne m'as pas entendu ? Je suis certain que personne ne les a autant embrassées que moi.

Je cligne des yeux, abasourdie. Il sait que je n'ai vécu en couple qu'avec Andy, mais ce qu'il ne sait pas, c'est qu'il a totalement raison. Andy m'embrassait rarement en dessous de la poitrine.

– Et alors, les nouvelles règles ? fais-je, un peu étourdie.

L'effet des verres ou de Max, je ne sais pas. Il sourit comme un prédateur.

– Je pensais que tu ne me le demanderais jamais...

– Est-ce que je dois craindre le pire ?

– Oh, oui...

Je frissonne, plus à cause de la chaleur dans mon ventre que parce que j'ai peur. Je pourrais toujours lui dire non...

Mais je sais que je n'en ferai rien.

– Règle n° 1 : les nuits du vendredi restent obligatoires, mais on peut en ajouter autant qu'on veut dans la semaine. Tu peux dire non, mais grâce à ce scénario, je ne me sentirai plus comme un con si je te fais une proposition. Et... Il se penche pour m'ôter une mèche de cheveux de devant les yeux... « *Tu*

peux également m'en faire. Tu as le droit d'admettre que tu as envie de me voir davantage. Tu n'as pas à t'excuser de venir me voir quand tu es triste ou énervée. Il n'y a pas que le sexe, tu sais... »

Je respire, tremblante et j'acquiesce.

– OK.

– Règle n° 2 : tu me laisses te baiser *dans un lit*. Un lit géant avec des barreaux où je peux t'attacher ou t'écartier les jambes en grand. Peut-être juste te baiser sur le matelas avec tes magnifiques

chaussures à talons sur mes épaules. Pas forcément le mien, pas forcément maintenant. J'adore te baiser en public – on y reviendra dans un moment –, mais je veux aussi t'avoir tout à moi par moment. Donne-moi du temps.

Il attend que je réponde. Je hoche finalement la tête.

– Je te promets de continuer à prendre des photos de toi parce que ça nous excite tous les deux. Je ne te demanderai pas de te montrer en public avec moi avant que tu sois prête. Pas de problème.

Et si tu n'es jamais d'accord, pas de problème non plus. Tu me fascines, Sara. Ton besoin d'intimité et ton désir d'être matée. Je commence à comprendre. Et j'adore ça. J'ai envie d'en jouer encore plus. D'explorer ce que nous aimons tous les deux.

Il étend les mains devant lui et hausse les épaules. Il m'embrasse rapidement.

– D'accord ?

– C'est tout ?

Il demande en riant :

– Tu t'attendais à quoi ?

– Je ne sais pas. Je finis mon verre. La vodka glisse dans mon ventre et l'enflamme, je sens un foyer de chaleur entre mes cuisses. « Mais... je crois que j'aime ces nouvelles règles. »

– C'est bien ce que je pensais.

– Tu es prétentieux, tu sais ça ?

– Je suis *futé*, corrige-t-il en riant.

Et, Sara ?

Je cesse de regarder mes mains et rencontre ses yeux :

– Quoi ?

– Merci de m'avoir fait confiance.

D'avoir fait de moi ta première

décision un peu folle.

Je le fixe, en regardant son expression qui passe du jeu à la curiosité, puis à une angoisse légère. Peut-être est-ce cette expression ou la musique calme et rythmée. Peut-être est-ce ma nouvelle vision de Max – en profondeur, une histoire pleine de famille, de gens qu'il aime et qu'il garde près de lui à chaque moment de son quotidien. J'ai envie d'être plus proche de lui. Et pas seulement physiquement.

Je caresse son visage, je me penche et je lui dis :

– Pour corriger ma déclaration précédente : tu es *merveilleux*.

Il sourit, hoche la tête.

– Et toi, tu es ivre.

– Je suis peut-être ivre, mais ça n'enlève rien à tes qualités. Je l'embrasse sur la bouche. « Ça me rend seulement plus expansive sur le sujet. »

Je lèche sa lèvre inférieure, je le goûte. Et putain, la plupart du temps je préférerais boire de l'essence plutôt que de la bière

mais sur ses lèvres, la bière a un goût fabuleux.

– Sara... murmure-t-il.

– Dis-le encore. Putain, j'adore t'entendre dire mon prénom. Sakhhhrahhhhh.

– Sara, répète-t-il avec complaisance, avant de s'éloigner un peu. « Chérie, tu te rends compte que nous sommes dans un lieu public ? »

Je fais un geste vague de la main :

– M'en fous.

– Tu ne t'en foutras peut-être plus demain quand tu seras un peu moins... expansive.

– Je ne suis pas ivre à ce point. Et franchement, je m'en fous. J'ai réalisé hier soir que j'avais été photographiée dans tout le pays avec un homme qui ne m'aimait pas – à part mon nom de famille, bien sûr. Et tu es là, tu es gentil, tu veux me voir plus souvent et réviser mes règles stupides...

– Sara...

Je pose un doigt sur sa bouche.

– Ne m’interromps pas, je suis inspirée.

Il sourit.

– J’ai bien compris...

– Ce que je veux dire, c’est que tu es merveilleux. J’ai envie de t’embrasser dans un bar. Je m’en fous si quelqu’un me voit et pense : *Waouh ! Cette femme a envie de devenir madame Stella. Comme c’est pathétique ! Est-ce qu’elle sait qu’il baise une femme différente tous les soirs ?*

– C’est faux.

– Certes, mais ils ne le savent pas et ce que je veux dire... Je prends une grande inspiration, je pose les mains sur sa poitrine et je fixe ses yeux amusés. « Je me fous de ce que les gens pensent maintenant. Je suis fatiguée d’y penser tout le temps. Tu me plais. »

– Tu me plais aussi. Beaucoup. En fait...

Je me penche et je l’embrasse. C’est le bordel : les mains dans les cheveux, je monte presque sur ses genoux dans ce bar stupide, sans y faire attention. *Je m’en fous.* Ses

mains caressent mon visage, ses yeux – quand j’ouvre les miens – sont ouverts et suppliants, j’y vois une étincelle. Que je ne parviens pas à identifier.

– Sara chérie, murmure-t-il. Allons-y doucement. Je te ramène.



Lundi matin, je suis heureuse que ma tête cesse de me faire horriblement souffrir parce que j’ai énormément de travail en vue. D’abord la stratégie des prix pour la nouvelle ligne de Provocateur. Dans un deuxième temps, faire

passer à Samantha le dossier de B&T Biotech. Penser à Max n'est certainement pas sur ma liste, même si toute la dynamique de notre relation a changé ces dernières trente-six heures.

Avant tout, le travail. J'aurai tout le temps de paniquer ensuite.

C'est ce que je pensais.

– Saaaaaaaarrrrrrrrrrrraaaaaa, crie George. Il réussit à étirer mon nom en sept syllabes. J'arrive dans mon bureau, je laisse tomber ma pochette d'ordinateur sur une chaise et je réalise que George est

assis devant mon bureau, sur *ma* chaise, les pieds en l'air, un journal étalé sur les genoux.

– Qu'est-ce que tu fais dans mon bureau ?

– J'ai pensé que ce serait le meilleur endroit pour apprécier la lecture de la Page Six où vous figurez en gros plan. Vous êtes prête ?

Mon estomac se retourne. Prête pour quoi ? Il est sept heures trente, un lundi matin. Beaucoup trop tôt pour se mettre à hurler. J'arrive à peine à respirer.

George retourne le journal. S'y trouve une photo énorme, en noir et blanc, de la moitié du visage de Max. L'autre moitié est recouverte par mon visage. Tiens, ça me rappelle quelque chose.

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

– Un journal, chérie, chantonne George en froissant le papier dans ses mains. Le mot « chérie » provoque un pincement dans mon estomac. Je me suis répété et répété ce mot en tentant de me souvenir ce que ça donnait avec la voix de Max. « Une photo de Max

en train d'embrasser, ohhhh, une femme mystérieuse. » Il le retourne pour lire le commentaire sous la photo : « Le playboy millionnaire Max Stella est sorti hier pour prendre un verre avec une blonde mystérieuse... »

– Je ne suis pas blonde !

George lève les yeux, ravi :

– Merci d'avoir confirmé la rumeur ! Et je suis d'accord : vous êtes châtain clair, en fait. Mais laissez-moi finir : « Le couple a commencé la soirée en souriant et en se taquinant, et a fini par une

étrainte passionnée sur une banquette dans un coin. La fille de la semaine est une vraie *tigresse* ! »

George éclate de rire et me montre la page :

– Pourquoi m’avez-vous menti à propos de Max, boss ? Je suis blessé.

– Ça ne te regarde pas, dis-je en lui arrachant le journal des mains.

On reconnaît Max sur la photo, mais avec seulement le dos de ma tête, une partie de mon bras et ma main, mon identité est impossible à

deviner à moins de me connaître à fond.

– C'est votre bracelet anti-allergies et votre adorable chevelure. Depuis combien de temps ?

– Ça ne te regarde pas.

– Il est bon au lit ? Oui, hein ? Oh mon Dieu, ne me dites rien, laissez-moi le temps de tout imaginer...

Il ferme les yeux et soupire.

– *Ça ne te regarde pas*, je répète, une main sur le front. *Mon Dieu*, Bennett et Chloé vont voir ça. Mes

collègues. Quelqu'un pourrait envoyer ça à mes *parents*. Oh mon Dieu !

– Vous êtes en couple ? demande-t-il, exaspéré.

Il laisse tomber sa main sur le bureau.

– Oh merde ! Ça ne te regarde pas ! Dehors, et vite !

Il se lève, me lance son regard le plus noir – aussi authentique qu'un sourire de politicien. Il a l'air plus excité qu'autre chose. Sexuellement excité.

– OK, grogne-t-il. Mais vous avez intérêt à tout me raconter quand vous vous serez calmée.

– N’y compte pas. *Dehors !*

– C’est vraiment génial, au fait. Vous méritez un mec sexy.

J’arrête de paniquer un instant, je le regarde. *Il* n’est pas en train de paniquer. *Il* ne pense pas au pire. C’est un pervers qui apprécie chaque minute de mon tourment, mais il a aussi l’impression que je suis heureuse, que je m’amuse, que je fais ce que fait une femme célibataire de vingt ans. La même

impression que j'ai eue samedi – *cet homme est bon pour toi, Sara* –, la même pensée à laquelle j'ai essayé désespérément de m'accrocher.

Mais quelque part, lundi en plein jour, il est plus difficile que prévu d'être jeune, folle et absolument confiante. Je ne suis pas prête pour un autre désastre.

– Merci, George.

– De rien. Mais Chloé arrive, alors prenez votre courage à deux mains...

Elle est plus rapide que je ne m'y attendais. Elle entre et met mon

assistant dehors avant de lui claquer la porte au nez.

– *Max* ?

– Je sais...

– Le mec mystérieux, c'est *Max* ?

– Chloé, je suis désolée, je ne voulais pas...

Elle m'arrête en levant une main.

– Je t'ai demandé si c'était *Max*.

Tu m'as menti, tu as même été très convaincante. Je ne sais pas si je dois être énervée ou impressionnée ?

– Impressionnée ? je propose en lui souriant largement.

– Oh mon Dieu, ne fais pas cette tête toute mignonne ! Elle s’assoit sur mon canapé près de la fenêtre.  
« Raconte-moi. »

Je traverse la pièce pour la rejoindre, en prenant une grande inspiration avant de tout lui expliquer : la rencontre avec Max en boîte, notre première fois. Je lui raconte le restaurant chinois, quand je lui ai demandé de ne plus venir me voir, mais que je l’ai laissé me baiser. J’ai avoué que c’était le type du gala de charité, que c’était grâce à elle que j’avais

compris qu'explorer cette nouvelle facette aventureuse de moi-même pouvait être très distrayant, surtout avec un homme expert en coups rapides.

– Mais c'est plus que ça, non ? Ça dure depuis... deux mois ? Ça ne se limite plus à ça, n'est-ce pas ?

– Oui. Je pense que pour lui aussi. Peut-être.

– Bennett a vu les photos ce matin. J'ai paniqué, parce que j'avais essayé de cacher le journal. Mais il a vu le *Post* en prenant le métro.

– Oh non...

Elle sourit :

– Honnêtement, il était plus inquiet de ma réaction qu'autre chose. Mais il a dit qu'il connaissait Max et que s'il avait promis de n'être qu'avec toi, il tiendrait son engagement. C'est une bonne chose, parce que s'il te fait du mal, il perdra une partie importante de son anatomie, si tu vois ce que je veux dire...

– Ce n'est pas le problème. Tout l'ironie de la chose, c'est que, souviens-toi, on m'a trompée

pendant six ans, dis-je en me pointant du doigt. Ce qui m'ennuie le plus, c'est que je n'avais pas envie de *désirer* qui que ce soit. Je ne voulais pas retrouver quelqu'un. Et s'il restait avec moi uniquement parce que j'ai fixé les limites de ce que je *ne veux pas* de lui ? Je lui ai donné un objectif : faire en sorte que je le désire. Je ne suis pas sûre qu'il puisse l'admettre, peut-être ne s'en rend-il pas compte lui-même. Mais ça m'inquiète, il n'est pas habitué à ce qu'on lui pose des

limites. Ç'aurait pu être ça qui l'excitait : le défi.

Elle hausse les épaules.

– Tu sais, il y a une première fois pour tout le monde et pour toute chose. Tu lui as dit ce que tu ressentais ?

J'entends un bruit sourd dans le bureau extérieur, suivi par un grand cri de George :

– Aux abris !

Max ouvre la porte avec fracas, George sur ses talons.

– Est-ce qu'il écoute parfois ce qu'on lui dit ? demande George.

– Pas souvent, répond Max en s'arrêtant net quand il voit le journal dans mes mains. « Tu l'as vu ? »

– Ouais, fais-je en le laissant tomber sur le bureau.

Il traverse la pièce, avec une expression lugubre :

– Écoute, la photo n'est pas très bonne, je ne pense pas qu'on...

– Ça va... dis-je en replaçant mes cheveux derrière mon oreille. Je...

– Moi, je ne dirais pas que ça va, m'interrompt Chloé en faisant le tour du bureau. Elle croise les bras

et se place entre nous. « C'est vrai que la photo n'est pas bien prise, mais je savais que c'était toi. Bennett aussi. »

– Moi aussi ! lance George en levant la main.

– Qu'est-ce que tu fais ici ? Au travail ! fais-je en lui jetant un regard en coin.

– Sujet délicat... dit George en s'éloignant.

– Eh bien, eh bien...

Au son de cette voix, tout le monde se tourne vers la porte.

– Je suis heureux que nous soyons au complet, dit Bennett en entrant, l'air d'avoir gagné le pari le plus ridicule et le plus important de tous les temps. « Belle photo, Stella. Un *bar* ? »

Mes yeux s'écarquillent :

– Quoi, tu penses que la cage d'escalier du dix-huitième étage, c'est mieux ?

Il tourne la tête vers Chloé :

– Sérieux, Chlo ? Tu lui as raconté ça ?

– Bien sûr !

Elle fait un geste d'impatience.  
Derrière elle, Max éclate de rire :

– Tu as fait ça, Bennett ? Baiser ton assistante au boulot ?

– Et pas qu'une fois, murmure Chloé.

Max applaudit, visiblement ravi par la tournure des événements.

– Comme c'est intéressant... fait-il en regardant Bennett. C'est drôle que tu n'y aies pas fait allusion quand tu me faisais la morale la dernière fois...

– Oh ! c'est intelligent. C'est l'hôpital qui se moque de la

charité, lance Chloé, en faisant un signe entre les deux hommes.

– J'en ai fini ici, bougonne Bennett. Max, arrête-toi dans mon bureau avant de partir.

Il embrasse rapidement Chloé sur les lèvres avant de sortir de la pièce.

Chloé se tourne vers Max :

– Et ça fait quoi de travailler avec sa mère quand ce genre de trucs se retrouve dans les journaux ? Elle a pété un câble ?

Max hausse les épaules.

– Elle fait comme si je n'avais pas de libido. C'est mieux ainsi.

– De quoi parle-t-on ? je grogne. Chloé, je t'adore, mais dehors. George !

Il passe la tête par la porte une seconde après avoir entendu son nom.

– Arrête d'écouter aux portes. Emmène Chloé dans la salle de pause et offre-lui un chocolat. Je dois parler à Max seul à seule.

Chloé et George disparaissent dans le couloir. Max verrouille la porte de mon bureau.

– Tu es furieuse ? demande-t-il en grimaçant.

– Quoi ? Non. Je soupire en me laissant tomber sur ma chaise. « Si je me souviens bien, c'est moi qui t'ai sauté dessus. Tu m'avais prévenue... »

– C'est vrai. Sa grimace devient un sourire quand il prend le journal. « Je trouve qu'on ne s'en tire pas trop mal. Je veux dire, ces cheveux ne peuvent appartenir qu'à une femme sublime. »

Je me retiens de rire sans succès. Il se penche pour me regarder dans

les yeux.

– Nous sommes souvent ensemble, Sara. C'était juste une question de temps.

– Je sais.

Il se redresse et regarde par la fenêtre avec un soupir dramatique :

– Nous allons être obligés de confiner nos ardeurs dans les limousines et les chambres, maintenant.

Il dit ça en souriant. Quelque chose me brûle dans le ventre : ce n'est pas que je n'aie pas envie d'être dans un lit avec Max. C'est

juste que je n'ai pas envie d'arrêter de baiser partout ailleurs.

Je veux m'accrocher à cette nouvelle Sara, encore un peu.

– Tu n'as pas l'air très contente.

– J'aime ce que nous faisons.

Il pâlit légèrement :

– Les lieux osés ?

Je confirme.

– J'ai l'impression que je peux faire tout ce que je veux avec toi.

Il fait une pause avant de répondre :

– Ça n'a aucune raison de changer, Sara. Quel que soit

l'endroit où je te fais des cochonneries.

Je souris.

– Je sais...

– Mais si on continue à faire ça (et je ne suis pas contre l'idée), nous risquons vraiment de nous faire prendre.

Il a raison, ce qui a pour effet de réduire un peu mes espérances.

– On verra bien, dis-je sans conviction.

– Sara, on peut s'amuser même dans une relation un peu plus classique.

Je hoche la tête et lui fais mon sourire le plus convaincant :

– Je sais.

Mais à la vérité, je ne sais pas. Je sais seulement que je n'ai pas envie que ma relation avec Max ressemble à celle que j'ai vécue avec Andy.

## CHAPITRE 14

À trois heures du matin, je me réveille avec une idée absurde. Je me dis que j'ai besoin d'un verre de whisky pour pouvoir me rendormir tranquillement.

Mais je ne me lève pas et je ne bois pas de whisky. Je ne me rendors donc pas.

Je suis réveillé en pleine nuit, et je me demande quoi faire du désir paradoxal de Sara de conserver notre relation secrète tout en

continuant d'explorer ses lubies sexuelles avec moi. Elle a été beaucoup plus zen pour l'histoire du *Post* que je m'y attendais, mais nous avons eu de la chance : ils n'ont pas photographié son visage – pas assez pour qu'on l'identifie. Une photo où elle serait plus reconnaissable l'aurait rendue folle. Je sens bien qu'elle tient à moi au-delà des orgasmes en public et de notre exhibitionnisme, mais ça n'a rien à voir avec quelque chose de durable et avec ce que je ressens pour elle.

Je m'assois, frappé par une révélation. Je serais fou de tenter ça avec elle ? En même temps, c'est la solution parfaite. Sara est excitée par l'idée d'être surprise, que quelqu'un la voie en train de jouir. J'ai envie de lui montrer que le sexe peut être amusant, fou, imaginatif et *vivant*, même dans une relation qui va au-delà de ça. Pourtant, elle veut rester anonyme et je n'ai pas envie de finir par me retrouver les fesses à l'air – littéralement – dans le métro, au cinéma ou dans un taxi. Sara a

rapidement oublié les photos cette fois, mais je ne sais pas comment elle réagira si ça arrive à nouveau.

Je regarde l'heure – ce n'est pas trop tôt pour l'appeler. Je connais bien Johnny French, et il n'est certainement pas encore couché.

Au bout d'une sonnerie, sa voix grave de vieux fumeur répond simplement :

– Max.

– Monsieur French, j'espère qu'il n'est pas trop tôt...

Il éclate d'un rire rauque :

– Je ne me suis pas encore couché. Que puis-je faire pour vous ?

Je respire, rassuré – c'est sûrement la meilleure solution.

– J'ai besoin de votre aide pour quelque chose...



Sara répond au téléphone, je l'entends sourire :

– On est mercredi. Et pas encore huit heures du matin. J'aime ces nouvelles règles...

– Franchement, nous nous leurrions si nous pensons qu'il en

existe encore entre nous...

Elle répond au bout d'un moment :

– Tu dois avoir raison.

– Ça va pour *Le Post* ?

– Ouais, ça va.

– J'ai pensé à toi toute la journée, hier.

Elle se tait à nouveau, je me demande si je suis allé trop loin.

– C'est le cas pour moi, depuis un moment...

Je ris. Très vrai.

– Pour moi aussi.

Un silence à nouveau. Je me demande si elle va refuser ma proposition.

– Sara, on devrait faire un peu plus attention à propos des lieux qu'on choisit pour nos petites activités. Jusqu'à maintenant, nous avons fait attention, mais nous avons surtout eu de la chance. Je n'ai pas envie que ça devienne un scandale.

– Je sais. Moi non plus.

– En même temps...

– Tu n'as pas envie de laisser tomber, toi non plus !

– Tu me fais confiance ?

– Bien sûr. Je t'ai laissé m'amener dans un entrepôt...

– Je veux dire, me faire *vraiment* confiance, Sara. J'ai envie de t'amener dans un endroit très différent.

Cette fois, aucune hésitation :

– Oui.



Je me dis qu'un mercredi, c'est un bon jour pour commencer. Je ne doute pas que Johnny ait des clients tous les soirs de la semaine, mais il m'a prévenu que les

vendredis et samedis grouillaient de monde alors que les mercredis étaient plus calmes.

Je lui ai envoyé un texto pour lui dire que je la récupérerai à son appartement pour lui laisser le temps de se changer et de grignoter quelque chose. Est-ce que je suis un connard de ne pas l'emmener dîner, pour éviter qu'elle hésite si elle a assez de temps pour y penser ?

Absolument. Putain.

Une brunette sort de l'immeuble de Sara, la tête baissée et les mains

plongées dans son sac. En ce moment, je n'ai d'yeux que pour Sara, je suis incapable de regarder ailleurs. La femme porte une chemise foncée, une jupe, des talons hauts. Ses cheveux noirs brillent sous les lampadaires, ils sont coupés courts, au menton. Elle regarde sur la droite et je vois son long cou délicat, sa peau douce et ses seins parfaits. Je connais ce cou et cette poitrine.

J'appelle :

– Sara ?

Elle se retourne, je reste bouche bée. *Bordel de merde.*

Elle me sourit en me voyant appuyé sur la voiture. Je fais signe à Scotty de rester à l'intérieur, je lui ouvre la porte et je l'installe moi-même.

Elle pose un doigt à l'ongle rouge sur ma bouche.

– J'imagine que tu approuves, dit-elle en souriant.

– Approuver, c'est bien en dessous de la réalité.

Je monte dans la voiture et je m'assois à côté d'elle en touchant

une mèche des cheveux noirs.

– Tu es splendide, putain !

– C'est top, n'est-ce pas ? répond-elle en secouant la tête. Je me suis dit que si nous voulions faire un truc secret, je pouvais m'amuser un peu. Elle retire ses chaussures et coince son pied sous sa jambe sur le siège arrière. « Alors, tu vas me dire où on va ? »

Je me reprends, je me penche et j'embrasse sa bouche rouge carmin.

– Nous allons faire un bout de chemin. Je vais tout te raconter.

Elle pose des yeux patients sur moi et je dois me rappeler de ne pas la baiser tout de suite dans la voiture. Je dois la préparer un peu. Les boîtes de nuit sombres, c'est une chose. Elle était ivre. Là où nous allons, ça n'a rien à voir.

– J'ai eu un client du nom de Johnny French. Je suis sûr qu'il s'agit d'un pseudo, c'est le genre d'homme à avoir plusieurs identités, si tu vois ce que je veux dire. Il est venu avec le projet d'ouvrir une boîte de nuit dans un immeuble plutôt délabré. Il l'avait

déjà fait auparavant, avec succès, mais il voulait voir ce que ça donnerait en partenariat avec une entreprise de capital-risque pour rendre plus crédibles ses contacts avec le monde du marketing.

– Comment s'appelle la boîte ?

– Silver. C'est toujours ouvert, ça marche très bien. En fait, notre collaboration a été plutôt fructueuse. Johnny gère normalement tout lui-même, mais dans le cadre de notre collaboration, il nous a expliqué qu'il avait besoin d'une entreprise

encore plus rentable pour contrebalancer ses dépenses dans d'autres domaines.

Sara gigote sur son siège. Elle commence à comprendre que j'arrive à la description de la soirée.

– Johnny est propriétaire d'un tas d'endroits. Par exemple, un cabaret à Brooklyn, très couru.

– Beat Snap ?

J'acquiesce, un peu surpris :

– Tu en as entendu parler ?

– Comme tout le monde ! Dita Von Teese y était le mois dernier.

On y est allées avec Julia.

– Voilà. Johnny est aussi connu pour diriger d'autres lieux, plus secrets. Nous allons ce soir dans un club très privé appelé le Red Moon.

Elle secoue la tête. Même si Sara avait été new-yorkaise, il y aurait peu de chances pour qu'elle connaisse l'endroit. J'attrape ma veste et j'en sors un petit sac. Ses yeux sont fixés sur mes mains, je défais le cordon et j'en sors un masque de plumes bleues.

Je me penche et je l'attache derrière sa tête. Je la regarde, je

suis tout près de craquer et de perdre toute volonté : j'ai envie de la toucher tout de suite. On voit ses yeux, mais son visage est masqué, de ses sourcils à ses joues. Ses lèvres rouges et pleines me sourient pendant que je la scrute. De petits strass sont disposés sous ses yeux bruns qui scintillent derrière le masque.

– Eh bien, c'est mystérieux tout ça.

– Tu ressembles à la créature d'un fantasme érotique. Son sourire

s'élargit, je continue : « Le Red Moon est un club libertin. »

Je la vois frissonner dans la pénombre. Je me rappelle nos premières nuits ensemble et je la rassure :

– Il n'y a pas de chaînes ni de fouets... du moins, ce n'est pas l'attraction essentielle. Le club rassemble une foule de voyeurs. Les gens qui aiment en regarder d'autres pendant qu'ils baisent. Je n'y suis allé qu'une fois, pendant ma collaboration avec French, et j'ai juré la plus absolue

confidentialité. À l'étage principal, il y a des danseurs fantastiques, experts en chorégraphies compliquées et intimes. Le reste du club comprend des chambres dans lesquelles, au travers des fenêtres ou des miroirs, on peut tout voir.

Je me racle la gorge et je la regarde dans les yeux :

– Johnny m'a proposé de nous laisser jouer dans une chambre ce soir. Si tu le souhaites, bien sûr.



À l'extérieur, l'immeuble dans lequel se trouve le club est délabré.

C'est une vieille tour qui accueille des entreprises, un restaurant italien, un salon de coiffure et un supermarché asiatique. La seule fois que je l'ai visité, Johnny m'a fait entrer par-derrière. La porte que nous franchissons ce soir est apparemment l'entrée principale, une grande porte d'acier anonyme, qui requiert une clé, celle qu'il m'a fait envoyer à mon bureau cet après-midi.

– Combien de personnes détiennent une clé ? je lui ai demandé au téléphone.

– Quatre. Tu es le cinquième. C'est notre manière de savoir qui s'y rend. Les quidams ne peuvent pas entrer. Nous avons une liste tous les soirs. Les invités appellent Lisbeth et elle envoie l'agent de sécurité leur ouvrir. Tu as de la chance que je t'en doive une, Max, ou tu aurais dû attendre plusieurs mois.

– Merci, John, j'apprécie le geste. Si ça se passe bien ce soir, je suis à peu près sûr que tu voudras que je te la ramène tous les mercredis.

Je sors la clé de ma poche. Je réalise que ce que nous faisons est bien réel. Je suis de plus en plus excité. Je guide Sara le long du couloir, sa main s'accroche à la mienne.

– On peut partir à n'importe quel moment, lui dis-je pour la vingtième fois en quelques minutes.

– Je suis aussi excitée que nerveuse. Je n'ai pas peur. Elle m'attrape le bras de manière à me faire face, monte sur la pointe des pieds et m'embrasse, me mordille, me lèche les lèvres. « Je suis si

excitée que j'ai l'impression d'avoir bu. »

Je l'embrasse une dernière fois et je m'éloigne avant de succomber à la tentation de la baiser dans le couloir – quelque chose qui me vaudrait l'expulsion, comme me l'a expliqué John. J'introduis la clé dans la serrure.

– Au fait, j'oubliais. On n'a pas le droit de boire plus de deux verres. Ils veulent tout garder sous contrôle, et dans le calme.

– Je ne peux rien promettre sur le calme. Tu as l'art et la manière de

me rendre folle.

Je lui souris :

– Ce qu'il veut dire, c'est « entre clients ». Je suis sûr que tout ce qui se passe ici n'est pas précisément très calme.

La porte s'ouvre avec un clic. Nous entrons tous les deux. D'après les instructions de Johnny, il faut continuer jusqu'à une deuxième porte, juste quelques mètres plus loin, et puis descendre les marches jusqu'à un ascenseur. Les portes s'ouvrent immédiatement quand j'appuie sur le bouton. J'entre le

code qu'il m'a donné sur un petit clavier et nous descendons deux étages, dans le ventre de New York.

J'ai essayé d'expliquer à Sara ce qu'elle verrait – des tables en demi-cercle autour d'un étage ouvert, des gens en train de discuter comme dans n'importe quel bar –, mais je suis bien loin du compte. Pour être honnête, cet endroit m'a tellement fasciné quand je l'ai visité avec Johnny, que seule mon éthique (en tant qu'associé dans ses autres entreprises) m'a empêché de

l'explorer. J'ai toujours eu envie d'y retourner, même si je ne l'avais jamais fait jusque-là.

Comme Sara occupe une part de plus en plus importante de ma vie, la possibilité qu'elle ait besoin de ça et mon nouveau désir lancinant de la satisfaire totalement ont modifié ma résolution initiale de rester loin de ce club.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrent et nous entrons dans un petit couloir. La lumière chaude emplit la pièce, une belle rousse est

assise derrière un bureau, en train de travailler sur un ordinateur.

– Monsieur Stella, dit-elle en se levant pour nous accueillir. M. French m'a dit que vous alliez venir ce soir. Je m'appelle Lisbeth.

J'acquiesce, elle nous fait signe de la suivre.

Elle tourne devant nous dans un couloir court, sans avoir l'air surprise par le masque que porte Sara et sans demander son nom. Une lourde porte de métal, qu'elle maintient pour nous, s'ouvre grâce à une clé en forme de crâne :

– Rappelez-vous, M. Stella, que seulement deux verres sont autorisés, que vous êtes fortement incités à ne pas donner votre nom. La sécurité est juste à côté des salles de jeux de rôle si vous aviez besoin de quoi que ce soit.

Comme pour confirmer ses dires, un homme à la carrure imposante sort derrière elle.

Lisbeth se tourne vers Sara et lui adresse finalement la parole :

– Êtes-vous consentante ?

Sara acquiesce puis dit « totalement » comme Lisbeth

semble avoir envie d'entendre sa voix.

Lisbeth nous fait un clin d'œil.

– Amusez-vous bien. Johnny m'a dit que la Chambre Six était à vous tous les mercredis soir pour autant de temps que vous le souhaitez.

*Pour autant de temps que nous le souhaitons ?*

Je me tourne et j'accompagne Sara dans le club, rassuré. J'ai seulement vu un couple lors de ma dernière visite. J'ai passé la majeure partie de ma nuit ici au bar principal, à boire du whisky,

en regardant deux femmes faire l'amour à la musique, sur la table à côté de moi, pendant que Johnny se promenait pour accueillir les clients. Nous avons visité quelques chambres, c'était bizarre de voir ça avec un homme. Je lui avais dit que j'étais fatigué. J'avais plus tard regretté de ne pas voir ce que chaque chambre proposait.

– Qu'est-ce que c'est, la Chambre Six ? demande Sara en passant les mains sous mon bras.

Nous entrons dans le bar.

– Aucune idée. Mais si je me souviens bien, elle est au fond du couloir. C'est pour ça que Johnny nous l'a donnée.

Le bar est une grande pièce ouverte, avec un décor simple et beau : une lumière douce et chaude, des tables pour deux ou quatre, des canapés, des ottomanes, des chaises disposées avec goût dans la pièce. De lourds rideaux de velours sont drapés du plafond jusqu'au sol, les murs sont recouverts d'une tapisserie noire luxueuse. Ses motifs brillants sont à

peine perceptibles à la lumière des chandelles.

Il est tôt : quelques autres clients sont assis autour des tables, ils parlent à voix basse et observent un homme et une femme en train de danser au centre de la pièce. Nous avançons jusqu'au bar, l'homme enlève la chemise de sa partenaire et l'utilise pour piéger son bras et la faire tourner sur elle-même. Des anneaux brillent sur ses seins.

Sara les regarde avant de détourner les yeux quand elle sent

que je l'observe. Elle coince une mèche de cheveux derrière son oreille – un geste de nervosité – et je l'imagine rougir sous son masque.

– On a tout à fait le droit de regarder ici, je lui rappelle à voix basse. Quand les choses deviendront vraiment intéressantes, tu verras que personne ne pourra détourner le regard.

Je commande pour elle une vodka citron et je prends un scotch. Nous nous asseyons à la petite

table du coin. Je l'observe détailler l'endroit. Elle sirote sa boisson et prend le temps d'étudier les alentours. Je me demande si elle réalise à quel point elle a attiré l'attention de la clientèle.

Je sens son pouls accélérer dans son cou. Je regarde sa peau claire, j'ai envie de m'approcher et de lui faire un suçon. Je bouge sur mon siège pour lisser mon pantalon, et j'imagine la faire jouir avec les doigts devant tout le monde.

*Putain Max. Tu es mordu.*

– A quoi penses-tu ? je lui demande.

Elle relève le menton et m'indique les danseurs qui s'embrassent, s'éloignent et puis se rejoignent à nouveau.

– Tu crois qu'ils vont baiser ici ?

– Sûrement, d'une façon ou d'une autre.

– Mais pourtant, ils ont bien des chambres ici, non ?

– Plein. Si je me souviens bien, les scénarios dans les chambres ont tendance à être plus coquins. Plus elles sont petites, plus c'est intime.

Tout en prenant une gorgée de vodka, elle me scrute :

– Personne ne sait qui je suis, et pourtant je porte une perruque et un masque.

Je souris.

– C'est toi qui veux rester cachée.

– Tu ferais ça pour moi ? Laisser les gens nous regarder ?

– Je ferais n'importe quoi pour toi. Je suis incapable de discerner l'effet de ces derniers mots sur elle dans notre petit coin sombre.

« Cette pensée m'excite probablement autant que toi. »

Elle glisse la main contre ma cuisse sous la table.

– Mais les gens ici *savent qui tu es*. Ils connaissent ton visage.

– Il y a des gens ici bien plus connus que moi. Cet homme dans le coin est un joueur de football américain que Will adore. Et tu vois cette femme ? Je fais un signe vers une table près du bar. « Télévision. »

Les yeux de Sara s'écarquillent. Elle reconnaît une actrice qui vient de gagner un Emmy Award.

– Mais ils ne comptent pas baiser dans la Chambre Six ?

– Non, ils sont là pour regarder. Personne ne me jugera parce que je suis ici avec toi. Et, plus important encore, tout le monde sait qu'on ne déconne pas avec les règles de confidentialité de Johnny French. Il a des dossiers sur tout le monde ici – ou il peut en trouver.

– Oh !

– Rien ne sort d'ici, S...

Elle pose un doigt sur mes lèvres :

– Pas de noms, l'Anglais.

Je souris en embrassant son doigt.

– Rien ne sort de cette pièce, *Princesse*. Promis.

– La première règle de *Fight club* ?

– Exactement. Je lève mon verre, j'en sirote une gorgée et j'avale mon whisky. « Dis-moi à quoi tu penses. »

Elle se penche pour m'embrasser, mais je m'éloigne.

– Je peux te caresser ici ?

Je secoue la tête :

– Malheureusement, il y a une autre règle. Aucun contact sexuel ici à part les danseurs.

– Et dans la Chambre Six ?

– Là-bas, tout est permis.

– Putain...

Elle se décale sur son siège et regarde les danseurs. Ils sont nus, l'homme immobilise un harnais pour que sa partenaire puisse grimper dedans. Une fois installée, ses jambes sont écartées, une poulie invisible la fait monter au niveau de la tête du danseur. Il commence à la faire tourner en

rythme avec la musique, dans des cercles de plus en plus grands, elle crie, la tête renversée en arrière.

– Quelle heure est-il ? demande Sara au bout de quelques minutes, sans cesser de regarder là où l'homme a brutalement arrêté le harnais et presse sa bouche entre ses jambes.

– Dix heures moins le quart.

Elle soupire, je ne sais pas si elle est aussi nerveuse que moi. La torture de ce club est que si je veux la toucher, les gens pourront nous regarder. Nous utiliser comme nous

les utilisons. J'ai envie de lui faire ce que l'homme sur la piste de danse fait à sa partenaire : la goûter, l'exciter, la baiser avec les doigts.

L'homme fait à nouveau tourner la femme, un serveur s'approche de notre table.

– Bonsoir, Monsieur. Il verse de l'eau dans nos verres, avec un petit pichet en cristal, en commençant au-dessus de nos verres puis en le soulevant par-dessus sa tête sans en renverser une goutte. « Le propriétaire m'a dit que vous étiez

déjà venu mais que votre invitée était nouvelle ici. Voulez-vous que je vous explique à quoi vous pouvez vous attendre ? »

– Ce serait merveilleux.

Il se tourne vers Sara :

– Le club change de décor tous les mois environ. Notre but est de conserver l'attrait des lieux pour nos clients. Il y a plusieurs ambiances selon les chambres.

Je regarde Sara, je me demande comment la mignonne petite fille du Midwest prend ça sous son masque.

L'hôte continue :

– Le spectacle commence à dix heures et dure jusqu'à minuit. Vous occuperez la Chambre Six. Comme c'est votre première fois ici, nous vous invitons à regarder les performances avant de décider si vous voulez participer. Il sourit. « Le propriétaire tient également à ajouter quelque chose de plus intime pour vous. Nous n'avons jamais eu un couple qui se regarde comme vous vous regardez. »

Je fronce les sourcils, Sara se rapproche de moi. Je sens la

chaleur de sa cuisse contre la mienne. Je suis sur le point d'exploser.

Le serveur s'incline.

– Mais vous n'êtes obligés à rien, bien sûr.



À dix heures, les lumières du couloir deviennent dorées. Les clients dans la pièces se redressent, se lèvent, finissent leurs verres. Sara attrape ma main et m'oblige à me lever.

Le couloir est large, au moins six mètres, avec des sièges et des

tables près des fenêtres de chaque chambre. Dans la Chambre Une, la première pièce sur la gauche, un jeune homme musclé se tient debout, vêtu seulement d'un jean. Sur le sol, à quatre pattes, se trouve un homme aux cheveux noirs, une queue de cheval émergeant d'un plug anal. L'homme qui se tient debout dans un coin lève un fouet et le fait claquer en l'air.

La main de Sara s'écrase contre sa bouche, je l'attire plus loin en murmurant :

– Un jeu de poneys, ma chérie.  
Pas pour tout le monde.

La Chambre Deux abrite une belle femme seule, nue et allongée sur un canapé, en train de se caresser pendant qu'un film pornographique est projeté sur le mur en face d'elle.

Dans la Chambre Trois, un homme énorme et pâle avec un masque tragique de Melpomène s'apprête à prendre par-derrière une femme bâillonnée. Je sens Sara se raidir derrière moi.

– Ça c'est... Elle fait un geste vers la scène étrangement fascinante.

– Aventureux ? je suggère. Tu sais, les gens payent cher pour venir ici. Ils n'ont pas envie de voir des choses qui pourraient passer à la télé.

Je pose la main dans son dos et je lui rappelle :

– Une autre chose qu'on ne voit pas à la télé, c'est une vraie intimité.

Elle lève les yeux vers moi et son attention se concentre sur ma bouche :

– Tu penses que nous sommes vraiment intimes ?

– Et *toi* ?

– Oui.

– Depuis quand ?

– Est-ce qu'on a déjà été des étrangers l'un pour l'autre ? Tu voulais simplement te le cacher.

Elle cligne des yeux mais s'appuie sur moi. Nous marchons vers la Chambre Quatre.

Dans cette chambre se trouvent trois femmes en train de s'embrasser et de rire, pendant

qu'elles se déshabillent sur un immense lit blanc.

Dans la Chambre Cinq, un homme attache une femme avec une corde, pendant que le mari attaché et bâillonné les regarde dans le coin.

– On va être chiants, murmure-t-elle.

– Tu le penses vraiment ?

Elle ne répond pas parce que nous arrivons à la Chambre Six, toujours vide. Sans même me regarder, elle avance vers le fond

du couloir où se trouve la porte de la chambre.

La poignée de la porte s'ouvre avec facilité. Sara entre.

Au bout de quelques instants, nos yeux s'habituent à l'obscurité, je distingue un bar dans le coin, un énorme canapé de cuir et une table basse. Même dans les ténèbres, la chambre ressemble vraiment à mon salon – je suspecte Johnny d'avoir voulu en faire une réplique.

Sans penser à demander son accord à Sara, j'appuie sur l'interrupteur. J'avais raison. Les

murs crème ornés d'une bande en noyer, un large canapé noir, le même tapis moelleux que j'ai choisi à Dubaï. Des lampes de chez Tiffany décorent les deux petites tables. La pièce est beaucoup plus petite que mon salon de réception, mais la ressemblance est indéniable. L'énorme fenêtre par laquelle les gens peuvent nous observer est entourée de rideaux, comme dans mon appartement, mais de là où nous sommes, on dirait qu'elle donne sur de l'obscurité.

Johnny n'est venu chez moi qu'une fois, mais en un après-midi, il a transformé une chambre dans son club pour moi, en supposant qu'elle nous semblerait familière à tous les deux, et nous mettrait à l'aise. Il ne peut pas savoir que Sara n'est jamais venue chez moi...

– Qu'est-ce qui ne va pas ? demande-t-elle en s'approchant de moi. Elle sait qu'elle a le droit de me toucher ici, et elle passe les bras autour de ma taille.

– C'est une réplique de mon salon...

– C'est... Elle regarde autour d'elle, les yeux écarquillés. « C'est fou. »

– Ce qui est fou, c'est que la première fois que tu vois mon salon, c'est dans un club.

L'absurdité de la situation nous frappe au même moment et Sara se met à glousser en pressant son visage contre ma poitrine.

– C'est la chose la plus bizarre que quelqu'un puisse faire. Vraiment.

– On peut aller...

– Non. Ici. Nous baisérons là où nous sommes supposés baiser, pour la première fois, dit-elle en souriant. Tu penses que je vais louper ça ?

Putain. Cette femme pourrait me demander de m’agenouiller et d’embrasser ses orteils, je le ferais.

J’ai presque dit : *je t’aime*. Les mots ont failli m’échapper. Je me tourne et j’avance vers le bar pour me servir un verre.

Elle me suit :

– Il est probablement trop tard pour demander ça, mais qu’est-ce

que nous faisons ici ?

– Nous sommes en train de chercher un moyen de profiter de cet aspect de notre relation sans mettre en danger nos carrières ou nous retrouver sur toutes les pages du blog de Perez Hilton.

Je prends une bouteille de whisky, dans un geste de proposition silencieuse. Elle accepte, les yeux grands ouverts derrière son masque. Elle me regarde me verser un verre.

– Trois doigts... murmure-t-elle. Je l'entends sourire en disant ça.

– Juste un pour commencer.

Elle s'approche de moi après la première gorgée et se dresse sur la pointe des pieds pour m'embrasser, en suçant ma langue.

*Putain ce qu'elle a bon goût.*

Les plumes de son masque effleurent mes joues.

– Trois, insiste-t-elle.

Elle m'embrasse dans le cou et pose ses mains sur mon pantalon en me caressant. Je regarde par-dessus son épaule vers la fenêtre sombre. Dehors, les clients sont probablement assis, en train de

nous regarder, curieux de savoir ce qui arrivera. Ou peut-être sommes-nous totalement seuls, au fond du couloir. Mais l'idée que nous ne le sommes pas, la simple possibilité que d'autres puissent me voir pendant qu'elle me touche... Pour la première fois, je comprends à quel point être offerte à la vue des autres a aidé Sara à devenir celle qu'elle voulait être. Elle sait jouer. Elle sait faire des folies, être aventureuse, prendre des risques.

Moi aussi. Ici, je peux être l'homme désespérément amoureux

pour la première fois de sa vie.

– Tu as vraiment envie de faire des cochonneries ici ? je lui demande, en grimaçant intérieurement à cause de ma propre hardiesse.

Mais elle acquiesce.

– Je suis seulement un peu nerveuse. Ce qui est assez fou si l'on considère notre passé...

Elle rit en tendant la main pour toucher mon ventre. *Putain*. Je n'ai jamais senti un tel mélange de désirs différents : la protéger, la vénérer, ce besoin de la faire

mienne physiquement. Elle est si belle, si confiante – si offerte...

Je me penche, je l'embrasse dans le cou et j'ouvre sa chemise de quelques boutons.

– Qu'est-ce que tu imagines quand tu penses qu'on nous regarde ?

Elle hésite en jouant avec ma chemise.

– J'imagine quelqu'un qui voit ton visage et ta manière de me regarder.

– Ah oui ? Je suce son cou. « Quoi d'autre ? »

– J’imagine une femme qui veut être avec toi et qui te voit avec moi. Te voir me désirer.

Je halète contre sa peau, en faisant glisser sa chemise sur ses épaules et en retirant son soutien-gorge.

– Encore...

Je l’embrasse dans le cou, je la sens avaler sa salive contre mes lèvres. Elle murmure :

– J’imagine une personne sans visage regarder Andy me maltraiter. J’imagine la fille avec

qui il m'a trompée en train de voir la manière dont tu me regardes.

*On y est.*

– Et ?

– Et lui. Je l'imagine en train de voir à quel point je suis heureuse maintenant. Elle secoue la tête en enfonçant ses poings dans ma poitrine et en m'attirant contre elle. « Je ne pense pas que ça durera toujours, mais je déteste avoir tant de haine en moi. »

Elle se penche en arrière et me regarde :

– Mais avec toi je me sens tellement bien, je me sens désirée, eh oui, une part de moi désire lui balancer mon poing dans la gueule.

Je ne peux pas m'empêcher de sourire. J'adore l'idée de ce connard en train de me voir baiser Sara jusqu'à plus soif. Parce que la plus grande erreur de sa vie – son infidélité – m'a donné la meilleure chose qui me soit arrivée.

– Moi aussi. J'adorerais le voir te regarder au moment de jouir. Je

parie en plus qu'il n'y a jamais vraiment réussi.

Elle rit en léchant mon cou :

– Non...

Putain, pour la première fois de ma vie, je veux n'appartenir qu'à une seule personne.

Je la guide jusqu'au canapé, je m'agenouille entre ses cuisses.

Ses mains s'enfoncent dans mes cheveux.

– Que veux-tu que je fasse ? murmure-t-elle, en me regardant, l'air d'être prête à me donner n'importe quoi.

Qu'est-ce que je veux ? Je lutte pour trouver la réponse correcte, je suis soudain submergé par l'énormité de la question.

*Toi sur moi.*

*Toi sous moi.*

*Ton rire dans mes oreilles.*

*Ta voix dans ma poitrine.*

*Ta mouille sur mes doigts.*

*Ton goût sur ma langue.*

*Je pense que je veux simplement que tu ressenties la même chose que moi.*

– Je veux que tu profites de la soirée... fais-je avant de presser ma

bouche entre ses jambes. Son odeur me fait tourner la tête, son goût est délicieux, elle est si belle. Sara gémit doucement, juste assez fort pour que je l'entende. Ses doigts parcourent ma tête, grattent mon crâne légèrement avant qu'elle se laisse aller et qu'elle écarte grand les jambes pour me donner un accès plus facile à sa chatte. Elle ne bouge pas énormément, ses gestes sont suaves – l'une des choses les plus sensuelles que l'on puisse imaginer.

Je me concentre sur son bien-être, j'imagine ce à quoi elle ressemble en dehors de cette chambre avec mes doigts en elle, et ma bouche qui la dévore, son dos qui se cambre sur le canapé. Je suis tellement habitué à la voir avec le masque que ce n'est plus perturbant, il ne met plus de distance entre nous. Sa manière de me regarder fait de moi le roi du monde. La perruque noire et soyeuse encadre son visage, fait paraître sa peau plus pâle, ses lèvres plus rouges. Ces mêmes

lèvres ouvertes quand elle commence à me supplier, à me demander d'aller plus vite, de ne pas cesser de la lécher, de la baiser plus fort avec mes doigts.

Elle s'abandonne, sa main remonte sur sa poitrine, sur ses seins, son cou et son visage. Elle enlève son masque, exposant la dernière partie de son corps encore couverte.

Ses grands yeux bruns sont fixés sur moi, ses lèvres sont toujours ouvertes.

Elle ne me quitte pas du regard en jouissant. Comme si elle oubliait volontairement que des gens pouvaient se trouver de l'autre côté de la vitre, juste derrière moi.

Quelqu'un est de l'autre côté de la vitre. Je le sens. Mais je n'ai pas l'impression que nous aurions pu nous sentir plus seuls, même si nous étions dans mon propre appartement. Rien n'existe plus que sa manière de se coller à ma bouche et de crier quand elle jouit.

Elle soupire ensuite, tire sur mes cheveux et rit :

– Putain de *merde* !

Finalement, même si je rencontrais ce connard d'Andy, je ne pense pas que je lui défoncerais sa face de cul. Peut-être même que je lui serrerais la main pour avoir déconné avec Sara au point de lui donner envie de déménager à New York, d'arrêter d'être la femme qu'elle était supposée être pour être celle qui fait tout ce qu'elle veut.

Je l'embrasse du nombril au cou, et je la laisse se goûter sur mes lèvres, ma langue, ma mâchoire.

Sous moi, elle est chaude et molle, ses bras se posent paresseusement sur moi. Son rire retentit dans mon cou.

– C'est ce que j'ai fait de plus amusant depuis un moment, murmure-t-elle.

Je ferais n'importe quoi pour passer le reste de ma vie à rendre cette femme heureuse.

## CHAPITRE 15

Je sais qu'il n'est pas bon pour moi de passer toutes mes nuits avec Max. Ça m'empêcherait de penser à autre chose. Je réfléchis pendant mon jogging matinal à toutes les choses que nous avons faites ensemble, parmi elles, la réalisation de mes fantasmes les plus fous : ramper sous le bureau de Max et le sucer pendant qu'il téléphone, ou le faire jouir dans l'ascenseur de son immeuble.

Il est agréable de me laisser aller à ce genre de rêveries, et je commence à ne plus m'inquiéter de son irruption dans ma vie structurée. Après ce qu'il a fait pour moi au club, je commence à me dire que je pourrais marcher sur des charbons ardents pour cet homme.

J'étais nerveuse, c'est clair. Le club donnait envie et j'étais soutenue par des clients qui faisaient de ce fantasme une réalité depuis bien plus longtemps que moi. Je ne suis pas sûre qu'il y

existe des règles non écrites. Ne pas parler trop fort. Ne pas croiser les jambes. Ne regarder personne dans les yeux. Ne pas boire trop vite son cocktail.

Mes parents sont si innocents, si extérieurs à ce monde. Leur idée d'une nuit de folie, c'est regarder *Les monologues du vagin* et dîner dans un restaurant asiatique tendance. Jusqu'à aujourd'hui, mon père a toujours trouvé les sushis un peu trop aventureux pour lui.

Et moi, je suis ici, en train de déambuler dans un club secret.

Pour ma première nuit ici, j'ai laissé Max me lécher devant tout le monde.

Je ne sais pas si finalement quelqu'un nous a regardés. Nous sommes partis par la porte de derrière. L'ami de Max, Johnny, nous a retrouvés et nous a fait sortir par la porte de service. Max m'a observée le reste de la nuit, comme s'il se demandait si j'étais prête à déguerpir ou à m'effondrer. En réalité, je tremblais très fort parce que tout m'avait semblé tellement naturel... Max s'est

agenouillé entre mes jambes et a refusé que je lui rende la pareille. À la place, il m'a embrassée longuement, m'a aidée à me rhabiller en me regardant avec un air qui m'a donné la chair de poule.

C'est une chose de jouer dans une bibliothèque, mais quand je compare ce moment à la nuit dernière au club, ça semble fade. En rentrant chez moi, avec la main de Max sur mon genou, ses lèvres sur mon cou, mes oreilles, ma bouche et – finalement – son corps

sur et en moi, complètement excité sur les sièges arrière, je réalise à quel point ma vie est devenue folle.

Follement bonne.

Follement géniale.

Ça fait tellement longtemps que je n'ai pas été aussi éprise de quelqu'un... J'avais oublié à quel point c'était bon.

– Vous avez l'air sur le point de vous évanouir, me dit George jeudi matin quand je m'approche de son bureau. Il prend la pointe de son stylo entre ses dents, et

marmonne : « Vous pensez à votre Max. »

Comment peut-il savoir ça ? Est-ce que je souris comme une idiote ?

– Quoi ?

– Vous êtes amoureuse.

Je baisse les armes :

– C'est vrai.

– J'ai vu la manière dont il vous regardait quand il est venu lundi. Il serait prêt à vous offrir ses testicules pour vous en faire un collier.

Je grimace en ouvrant la porte de mon bureau.

– Je les préfère là où elles sont, mais merci pour l'idée.

– Il est passé ce matin, lance George. Je m'immobilise au milieu du passage. « Il avait l'air triste de vous avoir manquée, mais je lui ai dit que vous étiez un véritable ours le matin avant la dix-septième tasse de café, et que vous arriviez rarement avant huit heures. »

– Merci.

– De rien. Il s'assoit et me tend une enveloppe : « Il a laissé ça. »

J'attrape l'enveloppe pour en lire le contenu tranquillement dans

mon bureau. L'écriture de Max est serrée, un véritable gribouillage.

*Sara,*

*Je pars à San Francisco pour une conférence vendredi matin. Puis-je te voir ce soir ?*

*Max.*

J'attrape mon téléphone, je déverrouille l'écran et j'appuie sur son nom dans le répertoire.

Il répond après seulement une sonnerie.

– Tu es toujours en mode ours ?

Je ris :

– Non. J'en suis à la seizième tasse.

– Ton assistant est un véritable personnage. Nous avons eu une conversation charmante à ton sujet. Je suis heureux de savoir qu'il ne risque pas d'essayer de te sauter dessus pendant mon absence.

– Incontestablement il fait partie de ton fan-club, si tu veux la vérité. Si tu as un jour envie de passer de l'autre côté, tu ne t'en débarrasseras jamais.

– J’ai tout entendu ! crie George depuis son bureau.

– Arrête d’écouter aux portes ! je beugle en retour, avant de revenir vers mon téléphone. « Eh oui, je suis libre ce soir. »

– Où ?

J’hésite avant de proposer :

– Chez moi ?

Pas de réponse.

J’entends la voix de Max sourire quand il marmonne finalement :

– Un lit ?

– Ouais !

Mes mains tremblent. Mon Dieu, tout a vraiment changé hier soir. L'idée d'être dans un lit avec Max me fait l'impression d'une grande transgression. Je me demande presque si on y survivra.

– Je te rejoins chez toi à huit heures ? J'ai un appel téléphonique tardif à passer avec la côte Ouest.

– Parfait.



Je change de vêtements trois fois avant huit heures – décontracté ? sexy ? décontracté ? sexy ? – avant de remettre les vêtements que je

portais au bureau. Je refais mon lit, je range mon appartement et je me brosse les dents deux fois. Je n'ai aucune idée de ce que je suis en train de faire, je suis nerveuse comme une vierge sur le point de se faire déflorer.

Je tremble encore quand il frappe à ma porte. Il n'est jamais venu chez moi, mais quand il entre, il regarde à peine autour de lui. Ses mains se posent sur mon visage et il me plaque contre le mur, la bouche sur la mienne, ouverte, qui me suce les lèvres et la langue. Son

baiser n'a rien de doux. Il est brutal et désespéré. Ses mains agrippent mes épaules et froissent mes vêtements, des obstacles entre nous. Ses lèvres se pressent contre moi si fort qu'elles pourraient laisser des bleus. Il a un sac en bandoulière sur la poitrine, qu'il envoie balader au sol. Il s'écrase contre le mur avec un bruit sourd.

– Je perds la tête, murmure-t-il. Je perds la *raison*, Sara, putain. Où est ta chambre ?

Je le fais avancer dans le petit couloir tout en l'embrassant. Seule

ma lampe de chevet est allumée, un petit cône de lumière jaune et chaude. Les murs sont blancs, le lit est grand et les fenêtres géantes – tout cela dans un tout petit espace.

Il rit en regardant autour de lui :

– Ton appartement est petit.

Il jette le sac qu'il a ramassé à l'instant sur le lit.

– Je sais.

– Pourquoi ? Tu pourrais t'en payer un plus grand ?

Je hausse les épaules, sidérée par son cœur que je sens battre contre sa gorge. Pourquoi est-on en train

de parler de la taille de mon appartement ? Je veux savoir ce qu'il y a dans le sac. Il n'a sur lui habituellement que son portefeuille, son téléphone et ses clés.

– Je n'ai pas besoin de plus d'espace pour l'instant.

Ses yeux plongent dans les miens et il me dit, avec un demi-sourire.

– Tu es une femme compliquée, Sara Dillon.

Parfois, après un long jogging, je suis tellement à fond que je ne peux rien faire d'autre que courir

encore. J'ai tellement d'énergie dans le sang que je ne peux pas supporter l'idée d'être immobile. C'est que je ressens à cet instant.

– Max, je suis... Je lève la main pour qu'il voie qu'elle est frémissante. « Je ne sais pas quoi faire là, maintenant. »

– Déshabille-toi pour moi. Il plonge la main dans son sac et en sors un énorme appareil photo. « J'ai envie d'avoir des photos de tout ce soir. »

Il me regarde à travers l'objectif. Le bruit de l'obturateur accélère

mon rythme cardiaque. Je me sens étourdie, comme si j'allais faire un malaise.

– Même nos visages ?

– Ouais, dit-il d'une voix rauque.

Exactement.

Je regarde mes vêtements : une chemise de soie ivoire avec des petits boutons nacrés et une jupe noire droite.

*Déshabille-toi pour moi.*

J'aime avoir quelque chose sur quoi me concentrer. Le poids de la nuit dernière pèse encore sur mon

corps, le voir dans ma chambre me brise presque.

Mes mains se posent sur le bouton du haut de ma blouse.

Mes doigts tremblent toujours.

C'est différent ici, dans mon appartement, avec pour seul témoin son appareil photo. Que vais-je lui montrer ce soir ? Mon corps ? Ou tout ce qu'il y a sous ma peau : mon cœur, mes peurs et mon désir sauvage et puissant pour lui ?

J'entends le clic de l'appareil photo suivi de la voix profonde de Max :

– Tu es nerveuse parce que tu ne sais pas que je suis amoureux de toi.

Je le regarde, les yeux écarquillés et les mains immobiles.

*Clic.*

– Je t’aime, princesse. Je le sais depuis un moment, mais tout a changé pour moi hier soir.

J’acquiesce, rêveuse :

– OK.

Il se mord la lèvre avant de me sourire malicieusement :

– *OK ?*

– Ouais.

Je retourne à mes boutons.  
J'ouvre entièrement ma chemise.  
Je lui offre le sourire le plus large  
du monde.

*Clic.*

– Tu n'as rien à dire à part  
« OK » ? demande-t-il, un œil au-  
dessus de l'objectif. Je te dis que je  
t'aime et tu ne peux même pas  
répondre « merci » ou « trop  
mignon » ? »

Je laisse la chemise tomber sur le  
sol et lui tourne le dos pour défaire  
mon soutien-gorge – *clic* –, je le  
laisse tomber.

*Clic. Clic.*

Je fais descendre la fermeture Éclair de ma jupe qui rejoint le reste de mes vêtements sur le sol et me retourne pour lui faire face.

– Je t'aime aussi. *Clic.* Ça me terrifie.

Il baisse l'appareil, les yeux sur moi.

– Je ne voulais pas tomber amoureuse de toi.

Il fait un pas vers moi :

– Si ça peut te soulager, ta bataille contre toi-même était très courageuse.

Il garde l'appareil à la main pour m'embrasser. Son autre main parcourt ma taille, mes hanches, prend mon visage, il presse sa bouche contre la mienne.

– Moi aussi, j'ai peur, Sara. J'ai peur de n'être que de passage pour toi. J'ai peur de déconner et de tout foutre en l'air. J'ai peur que tu te lasses. Mais le fait est que je ne désire personne d'autre. Tu as totalement détruit ma capacité à regarder une femme qui ne serait pas toi.

Il doit avoir pris des centaines de photos de moi pendant que je me déshabillais, que je montais sur le lit. Je le regarde me grimper dessus et me parler de ses sentiments : distrait, insatiable, son envie de remercier Andy avant de le tuer, son inquiétude d'avoir l'impression qu'il ne pourra jamais se passer de moi. Son attention à tous les détails, qui l'obsèdent ensuite.

En suspension sur moi, il braque l'appareil photo sur ma poitrine, là où son corps effleure le mien. Je ferme les yeux, perdue dans la

sensation et dans les bruits du flash. Quand je les rouvre, je rencontre son regard.

Je tends le bras et je dirige l'objectif vers mon cou. Il me laisse le positionner plus haut, encore plus haut. Il me regarde à travers l'objectif.

Ses mains tremblent légèrement quand il fait le point, il prend des photos de mon visage, de ses doigts sur mon menton, sur ma joue. Il nous photographie en train de nous embrasser.

Tout se noie ensuite autour de moi à part la sensation de sa bouche sur la mienne, de ses cheveux dans mes mains, de sa langue qui parcourt mon corps, ses lèvres qui forment des mots contre ma peau. Je sens sa respiration, j'entends tous ses gémissements. Je sens son désir devenir plus pressant quand il descend le long de mon corps. Il glisse lentement deux doigts en moi et lèche mon clitoris pour me faire jouir. Je reste calme. Je n'ai pas envie de m'entendre. Je veux rester dans la sensation.

– Tu es belle... murmure-t-il au moment où je m'abandonne. Je crie, je m'immobilise, il monte sur moi, en m'embrassant profondément. « C'est fou comme ça me fait de l'effet. »

Mes ongles parcourent sa poitrine, l'incitent à utiliser mon corps pour obtenir ce qu'il veut cette fois, et sentir tout ce qu'il pourrait me faire. Mes mains caressent et griffent, l'attirent vers moi ou le repoussent pour me laisser le voir quand il pointe sa queue vers moi. Je titille son

ventre, je sens ses muscles se tendre sous mes doigts.

Je murmure :

– Je t'en prie...

Il respire plus fort et pèse sur moi avant de s'enfoncer profondément. La sensation est merveilleuse – sa poitrine sur la mienne, son visage contre le mien, mes bras autour de son cou, mes mains enfoncées dans ses cheveux, ses mains qui enroulent mes cuisses autour de sa taille, ses hanches qui pivotent quand il coulisse en moi.

*Que cela ne s'arrête jamais. Je ne veux pas que ce moment prenne fin.*

Nous sommes au-delà des mots, couverts de sueur et ça, je pense, c'est ça ce qu'on appelle faire l'amour.

Il me fait rouler sur lui et regarde mon visage jusqu'à ce que ça devienne trop intense. Je ferme les yeux en jouissant. J'entends le clic de l'appareil photo et son poids qui écrase le matelas. Max est sur moi à nouveau, il me baise plus fort, mes cuisses sont dans ses mains, il contracte les sourcils.

Des images de lumière et d'ombre passent devant mes yeux, mais je refuse de les fermer.

Il s'effondre sur moi. Sa bouche cherche la mienne et nous restons l'un contre l'autre à respirer lourdement. Puis il écarte ses lèvres ouvertes, il bouge sur moi. Nous parlons tous les deux silencieusement.

*Je vais jouir. Je vais jouir.*



Comme ni l'un ni l'autre n'avons dîné, j'observe avec intérêt la dissection de ma cuisine par Max.

Il ne porte que son boxer. Je réalise que je n'ai jamais vraiment détaillé son corps. Bien évidemment, Max est grand et sculptural. Il est aussi très bien dans sa peau. J'aime le voir se gratter le ventre en regardant dans mon frigo. J'adore voir ses lèvres bouger quand il fait l'inventaire de mes placards.

– Les femmes sont vraiment étonnantes, murmure-t-il en sortant un assortiment de fromages. « J'ai de la moutarde dans mon frigo.

Peut-être quelques vieilles pommes de terre. C'est tout. »

– Je suis allée faire les courses.

Je porte son T-shirt, j'inhale son odeur – un mélange de savon, de déodorant – et l'odeur de sa peau.

– La dernière fois que j'y suis allé, ce devait être en mai.

– Tu cherches quoi ?

Il hausse les épaules, en sortant un bol avec des grappes de raisin.

– De quoi grignoter.

Il attrape un pack de bières en souriant quand il voit la marque : Stella. « Bon choix. »

– Je suis partielle.

Il empile des grappes de raisin, des noix et des tranches de fromage sur une assiette avant de désigner la chambre :

– On grignote au lit ?

De retour sur la couette, il glisse un grain de raisin entre mes lèvres avant d'en avaler un.

– J'ai une idée.

– Dis-moi.

– J'organise un dîner pour rassembler des fonds dans mon appartement dans deux semaines. Et si on faisait notre coming-out ce

soir-là ? Max et Sara : heureux en ménage. Il avale quelques noix et m'observe avant d'ajouter : « Bien sûr, la presse sera tenue à distance. »

– Tu n'as pas à faire ça pour moi.

– Je n'ai pas à le faire, mais je le ferai.

Je prends un moment pour réfléchir à ce que je veux dire, pendant ce temps, Max mange patiemment. C'est un tel changement par rapport à Andy qui voulait toujours une réponse dans l'instant. À la vérité, je n'ai

jamais fonctionné comme ça. Les politiciens lancent une question et répondent comme s'il s'agissait d'un match de ping-pong. Ça m'a toujours pris du temps de formuler ce que j'ai à dire. Et en ce qui concerne Max, j'ai quand même mis quelques mois !

– Tu sais, la raison pour laquelle j'ai un blocage sur les photos c'est parce qu'il y en a tant d'Andy et moi... Et qu'elles seront toujours là, elles pourront être exhibées à tout moment. Je me sens humiliée quand je vois mon sourire naïf, et

le sien si faux et plein de mensonges.

Il finit de mâcher avant de répondre.

– Je sais.

– Tu dois avoir raison. Pas de presse cette fois. On sera tous les deux avec tes invités et on verra bien comment ça se passe...

Max se penche et embrasse mon épaule.

– Ça me va.

Il me donne un autre grain de raisin et pose l'assiette à côté d'une bouteille d'eau sur ma table de nuit

avant de passer son T-shirt par-dessus ma tête.

Nous faisons l'amour lentement cette fois. La nuit est noire, le vent rugit juste derrière les fenêtres ouvertes. Mes jambes autour de sa taille, son visage enfoui dans mon cou, nous nous balançons l'un contre l'autre, lui dessous, juste en train de sentir et de regarder.

Rien n'a jamais été comme ça.

*Rien.*



Max est tout contre moi quand le soleil commence à illuminer le ciel.

Il est magnifique. Ses cheveux sont emmêlés, ses bras et ses jambes sont enroulés autour de moi et me tiennent chauds. Il bande et colle sa queue contre moi, excité même avant d'être totalement éveillé.

Il n'a pas dit un seul mot quand il m'a vue en train de le regarder. Il s'est juste frotté le visage et a regardé mes lèvres, en tendant le bras vers la bouteille d'eau restée sur la table de nuit. Il m'en propose avant d'en boire une longue gorgée. Il repose la bouteille et, de ses mains libres, caresse mes seins.

Je suis immédiatement totalement excitée, il roule sur moi et se frotte contre mon corps, en m'embrassant pour me dire bonjour. Je suis encore engourdie de sommeil, lui aussi. Il embrasse et lèche chaque centimètre carré de ma peau. Je passe les bras et les jambes autour de lui, pour m'enfouir sous sa peau douce. Je veux le sentir nu sur moi, son visage entre mes jambes et ses doigts partout.

Ses mains me caressent sans hâte. Il m'excite du bout des doigts.

Un doux sentiment de brûlure se répand sous ma peau. Il m'embrasse partout, me donne du plaisir avec ses doigts, sa bouche, ses mots ; il me demande ce que j'aime comme si on n'avait pas déjà fait ça tant de fois auparavant. Mais je comprends : c'est différent ici, dans mon lit. Tout a changé la nuit dernière, et je ne vois pas plus loin que le plaisir que je ressens depuis que je lui ai ouvert mon cœur.

## CHAPITRE 16

Je la regarde dans le soleil de la fin de la matinée, toute chaude encore et endormie, la joue pressée dans l'oreiller, ses cheveux brillants tout emmêlés. Mes yeux parcourent son corps, la courbe de sa poitrine nue, sa colonne vertébrale, là où le drap est posé sur ses hanches. Il y a tant de choses qu'on découvre la première nuit : si elle vole la couverture, si elle est câline et même si elle ronfle.

Sara est du genre à s'étendre et à dormir les bras et les jambes écartées, comme une étoile de mer.

Nous avons fait l'amour quand le soleil a commencé à briller, dans un ciel rose et bleu. Elle s'est effondrée sur moi, épuisée, souriante et s'est immédiatement rendormie.

Il est dix heures et demie, mon doigt descend le long de son bras, sans intention de la réveiller. Ce n'est pas mon intention non plus de partir. Mon appareil est toujours sur la table de nuit, je tends le bras

pour l'attraper en m'asseyant avec précaution sur le bord du matelas. Je parcours les photos. J'en ai pris des centaines. Certaines pendant qu'elle se déshabillait, d'autres quand elle se cambrait, désespérée, sous moi. Le bruit de nos corps qui ondulent l'un contre l'autre, de ses gémississements brisés interrompus par le clic de l'obturateur, restera gravé dans ma mémoire.

Je regarde à nouveau les photos du début de la nuit. Il y en a une que j'ai prise au moment où je lui ai dit que je l'aimais. Elle m'a enfin

laissé en prendre de son visage. Je revois le moment délicieux où elle me l'a demandé. Notre dernière règle, brisée. Son accord en dit tellement plus que n'importe quel discours. Je parcours la série de clichés, où on la voit désespérée au début, soulagée, puis espiègle. Tout cela se succédant à une vitesse folle.

Et puis il y a les photos prises plus tard, sur son lit. Aussi intimes et sensuelles que la réalité.

Je me relève, je traverse la chambre pour récupérer mon

ordinateur. Il démarre en quelques instants, je retire la carte SD de l'appareil photo pour l'insérer dans le Mac. Je m'identifie sur mon site préféré, celui d'une petite entreprise discrète spécialisée en impression de photos professionnelles. Je télécharge mes photos favorites puis j'efface le fichier d'origine.

Toutes mes affaires sont rangées, à part mon appareil photo. Je me penche sur elle en murmurant « Je dois y aller » tout contre son oreille. Ses bras se couvrent de

chair de poule, elle s'étire. « J'ai un avion... »

Elle marmonne quelque chose, s'étire encore. Je regarde ses paupières s'ouvrir lentement.

– Je n'ai pas envie que tu partes, dit-elle en roulant sur le côté pour me regarder. Sa voix est pleine de sommeil, un peu rauque. Je pense aux milliers de choses que j'ai envie de l'entendre dire.

Elle est si attirante, ainsi abandonnée, les yeux encore mi-clos, la marque des oreillers sur le visage. Ce sont ses seins nus qui

attirent surtout mon attention. Je passe la main sur son visage et reste tout près d'elle.

– Tu es sublime au réveil. On te le dit souvent ?

Je me penche et mon pouce glisse sur son sein nu, je respire brièvement, envahi par son odeur et par l'idée qu'elle est si proche. Elle est en train de prendre toute la place dans mon cœur.

– Ouais... Elle sourit, relève un sourcil et caresse ma lèvre inférieure avec son pouce. J'ai envie de le sucer, de le mordre. Son

expression me semble plus calme, elle cligne des yeux et me cherche du regard. « Je n'ai pas rêvé la nuit dernière ? »

– Tu veux dire, est-ce que je t'ai baisée comme un fou avant de t'avouer que mon cœur t'appartenait ? Tu n'as pas rêvé.

– Je t'aime, ça veut dire quoi au juste ? Ces trois mots peuvent avoir des sens tellement différents. Tu vois, je l'ai déjà dit mais ça ne m'a jamais paru si... *vrai*. Je ne suis pas sûre que ce soit la même chose. Comme si j'étais trop jeune pour le

comprendre. Ce que je dis te paraît fou ? Tu penses que je suis folle ? Mais non. Tout ça c'est juste... nouveau pour moi. Franchement, c'est tout nouveau.

– Je sais que tu es en train de dire quelque chose d'important, mais il m'est difficile de me concentrer quand tu es nue comme ça.

Sara roule des yeux et essaye de me repousser, mais je ne me laisse pas faire. Je me penche sur elle et l'embrasse, en l'empêchant de protester. Je concentre tous mes

sentiments et mes envies sauvages et peu catholiques dans ce baiser.

J'entends le bruit d'une tempête d'été, l'eau s'écrase contre les fenêtres, le tonnerre gronde au loin. Au fond de moi, je me dis que les routes seront bientôt trempées, que tout le monde cherchera un taxi en même temps et que le trajet jusqu'à l'aéroport sera plus long. Mais quand elle enroule une jambe derrière ma cuisse et me fait tomber sur elle, toutes mes belles réflexions sur la météo s'envolent.

Ses lèvres se déplacent de ma bouche à mon oreille et je tente de me rappeler pourquoi il faut que je parte.

– J’ai mal partout mais c’est très agréable... murmure-t-elle en frottant ses hanches contre les miennes. J’en veux davantage.

Le sang de mon cerveau se dirige aussitôt vers mon bas-ventre.

– C’est probablement la proposition la plus agréable qu’on m’ait jamais faite.

Sara s’appuie sur ma poitrine et je gémiss presque quand elle me

renverse sur le dos.

– Ne pars pas, chuchote-t-elle, en montant sur moi. Le drap tombe, je saisis sa poitrine à pleines mains. Elle attrape mon appareil photo et le tient en l'air en me regardant par le viseur.

– J'ai envie de prendre des photos de ton joli visage entre mes jambes.

– Mon Dieu, Sara... Ma tête s'enfonce dans les oreillers, mes yeux se ferment. « Et dire que je pensais que *tu* étais la petite fille

innocente et moi l'incarnation du mal. »

Elle glousse.

– Je t'aime, dis-je en l'attrapant par le cou pour atteindre sa bouche. Ma main descend sur son corps nu, doux, elle a la chair de poule.

– On va vraiment faire ça alors ? demande-t-elle, les yeux dans les yeux.

– Oui.

– Officiellement ?

– À cent pour cent. Dîners, rendez-vous, te présenter comme

ma copine. Tout ça.

– J'aime te l'entendre dire.

Elle rougit et enfonce ses ongles dans mes cheveux, je gémiss sous ses doigts. Je n'ai pas envie de quitter son lit.

Mais...

L'heure, au réveil, à côté du lit, me fait bondir.

– Putain ! Je dois vraiment y aller.

– OK.

Je sens la chaleur de ses lèvres contre les miennes, qui ne bougent pas, ne font rien de particulier.

Elles se posent seulement sur ma bouche dans un baiser chaste, beaucoup plus excitant encore que tout ce que nous avons fait de bien moins chaste il y a quelques heures.

Je soupire, défais un peu ma cravate et la balance par-dessus mon épaule. Je la regarde pendant que je déboutonne ma chemise.

– Mais, ton vol... dit-elle en tendant les mains vers ma ceinture.

Un sourire diabolique s'étend sur ses lèvres.

– Je prendrai le prochain.



Après une course folle jusqu'à JFK – qui valait vraiment la peine – et cinq heures de vol, j'arrive finalement à San Francisco. J'ai seulement dormi une ou deux heures la nuit dernière, et quelques minutes par-ci par-là pendant le vol. Je commence vraiment à le sentir.

Je bâille en récupérant mon sac dans le compartiment au-dessus de ma tête, je descends de l'avion et me dirige vers la sortie du

terminal, vers la tasse de café la plus proche.

J'ai été totalement fou de repousser mon vol pour passer une heure supplémentaire avec Sara. Je le savais pendant que je la regardais, pendant que je me regardais bouger en elle. Mais je n'ai jamais ressenti quelque chose comme ça. Il est toujours un peu difficile de faire la synthèse de tout ce que nous avons dit.

Je reçois un texto de Will en attendant ma dose de caféine :

DES NOUVELLES PHOTOS SEXY CES  
DERNIERS JOURS, PETIT COQUIN ?

TA GUEULE. TU N'AURAS JAMAIS LES  
COUILLES D'UTILISER UN APPAREIL PHOTO

je lui réponds avant de balancer  
mon téléphone dans mon sac.  
J'appellerai Will à la fin de la  
réunion pour lui parler de Sara.

Je souris enfin en récupérant  
mon café. Je m'éloigne du  
comptoir pour y verser de la crème.  
On me tape sur l'épaule, je me  
retourne.

– Vous avez laissé tomber ça. Un homme assez petit avec des cheveux blonds coupés court se tient derrière moi et me tend un portefeuille de cuir noir.

Je secoue la tête :

– Ce n'est pas à moi, mec. Désolé. Je fais un signe de tête vers la sécurité près de l'escalator qui mène au tapis roulant à bagages : « Pose-leur la question là-bas. » Je me retourne pour partir. Il attrape mon bras pour m'arrêter.

– Vous êtes sûr ?

– Totalement, dis-je en haussant les épaules. Je sors mon propre portefeuille pour le lui montrer. « Bonne chance pour retrouver son propriétaire, hein. En tout cas, c'est gentil. »

Il s'éloigne rapidement et se dirige vers les objets trouvés. Comme j'ai déjà assez perdu de temps aujourd'hui, je remets le couvercle sur mon mug de café et je me penche pour récupérer mon sac.

Mon cœur s'arrête de battre.

Il n'est plus là.

– Quel genre de sac, monsieur ?

Une employée de l'aéroport à l'air maussade me regarde derrière le comptoir. Si l'on en croit le sigle épinglé à sa chemise de batiste trop serrée, elle s'appelle Elana June. Elle fait claquer son chewing-gum en attendant ma réponse.

Je jette un coup d'œil au moniteur vidéo suspendu derrière elle. Je vois l'image de mon dos dans l'écran. Je dois être la victime d'une émission de caméra cachée, c'est certain.

– Monsieur ? répète-t-elle, l'air encore plus ennuyé que tout à l'heure.

Je me passe une main dans les cheveux en me rappelant que l'étrangler ne m'avancerait en rien.

– Un sac Clémence de chez Hermès. Gris et brun.

– Pouvez-vous identifier les objets de valeur qui s'y trouvent ?

J'avale ma salive, qui a un goût de bile.

– Mes dossiers. Mon ordinateur portable. Mon téléphone. Bordel. Tout.

Je réalise que je viens de perdre des informations confidentielles. Tous les mots de passe doivent être changés immédiatement. Je réalise le temps que ça va prendre, le nombre de problèmes que ça va soulever. Et je n'ai même pas mon putain de téléphone pour appeler Will.

Elle me tend un formulaire et un stylo Bic attaché à une chaîne par-dessus le bureau.

– Prenez votre temps. Remplissez ce formulaire.

Je prends le stylo et j'inscris mon nom, mon adresse. Je coche les cases ordinateur, téléphone portable, effets personnels. Je regarde l'heure et je me demande s'il y a une case pour santé mentale parce que je suis en train de la perdre. J'ai presque fini quand je vois une case qui me donne envie de vomir mon café.

*Appareil photo.* Je ne l'ai pas pris avec moi, mais j'ai pris ma carte SD pour en effacer le contenu à la première occasion.

Il n'y a pas de bouton de retour dans

Il n'y a pas assez de *putain* dans ce monde pour exprimer ce que je ressens.

Je jette un coup d'œil à ce comptoir merdique : sur les bords, le bois mélaminé n'adhère plus au rebord en métal. Une fissure court tout le long de la surface.

– Ma carte SD, dis-je à haute voix.

– Pour un appareil photo ? demande Elana June.

J'avale ma salive. Deux fois.

– Ouais. La carte, avec toutes les images.

Je jure et je m'éloigne du comptoir en me rappelant ce que Sara m'a laissé faire hier soir, sa confiance enfin acquise...

*Putain putain putain.*

Une femme plus âgée, aux cheveux bruns tirés en chignon, fait un pas vers moi :

– M. Stella ?

Je suis détruit intérieurement, mais j'acquiesce.

– Nous avons regardé attentivement la vidéo de surveillance. On dirait qu'ils étaient deux. L'un vous a distrait

pendant que son partenaire prenait votre sac. Il avait descendu l'escalator et était pratiquement sorti du terminal avant même que vous réalisiez qu'il avait disparu.

Est-il possible que le sol s'ouvre pour m'engloutir ? Je l'espère.



Après avoir fait toutes les démarches imaginables à l'aéroport, je prends une voiture pour rejoindre mon hôtel. Je n'ai pas le temps de trouver un nouveau téléphone avant ma réunion, j'appelle les

renseignements et je leur demande de joindre le bureau. Will n'y est pas, mais son assistante m'assure qu'elle changera mes mots de passe elle-même et qu'elle expliquera tout à Will à son retour. Je lui promets une augmentation et des roses avant de raccrocher et de m'asseoir sur le lit. Comment vais-je pouvoir le dire à Sara ?

Il n'y a pas de bon moment ou de bonne manière, je compose à nouveau le numéro des renseignements et je leur demande d'appeler le bureau de Sara.

George décroche, je ferme les yeux. J'aime bien ce mec, mais je ne suis pas d'humeur à plaisanter aujourd'hui.

– Bureau de Sara Dillon.

– Mademoiselle Dillon, s'il vous plaît.

Il fait une pause, assez longue pour me sembler bizarre. Il dit :

– Bon après-midi à vous aussi, M. Stella. Un petit instant.

J'entends le clic qui signifie que je suis mis en relation avec elle, j'attends qu'elle décroche.

Au bout de trois sonneries, elle répond enfin :

– Sara Dillon à l'appareil.

Une douce chaleur envahit ma poitrine.

– Salut.

– Max ? Je n'ai pas reconnu le numéro.

– Ouais, je t'appelle de l'hôtel. Tout va bien ? Tu as l'air stressée ?

– J'ai une énorme recherche d'évaluation de coûts à mener aujourd'hui. J'aurais dû venir travailler avant midi, mais je

n'arrive pas à regretter ma matinée de paresse...

Elle se tait. Je ferme les yeux en me remémorant l'expression de son visage quand elle a joui pour la dernière fois.

– Comment s'est passé ton vol ?

– Bien. Mais c'était long. Je me lève et je marche aussi loin que le fil du téléphone me le permet. Je regarde par la fenêtre, là où les gens se hâtent sur les trottoirs en bas, totalement absorbé par la musique de sa voix.

– Tu me manques.

Je l'entends se lever et fermer la porte.

– Toi aussi.

– Tu as dormi après mon départ ?

– Un peu... Elle rit : « Quelqu'un m'a défoncée. »

– Le type a beaucoup de chance !

Elle fredonne et j'essaie d'imaginer ce qu'elle fait, ce qu'elle porte. Je décide qu'elle porte une jupe, sans culotte, et ses cuissardes noires.

*Mauvaise idée, Max. Tu es à l'autre bout du pays et tu ne penses qu'à la rejoindre.*

– Tu restes à San Francisco toute la semaine ?

– Ouais. Je serai de retour vendredi prochain. Tu passes la nuit avec moi ?

– Carrément, oui.

Je prends une longue inspiration, en me rappelant que je n'ai aucune raison de m'inquiéter. Le voleur effacera probablement le contenu de mon téléphone et de mon ordinateur portable pour les vendre, tout simplement.

– Au fait, on m'a volé mon sac à l'aéroport.

– Quoi ? Mais c'est affreux. Qui fait des choses comme ça ?

– Des enculés.

– Quel sac c'était ? Tes vêtements ?

– Non, mon bagage en cabine. Mon ordinateur, mon téléphone. Mes mots de passe ont déjà été modifiés pour tout ce qui est en rapport avec le boulot, mais Sara... la carte SD que j'ai utilisée cette nuit était dedans, je n'ai pas tout effacé dessus... Mon téléphone aussi...

– OK, dit-elle après une courte inspiration. OK.

J'entends le frottement du cuir, elle a dû se relever de son fauteuil. Elle doit marcher de long en large.

– J'imagine que le voleur n'a pas été pris.

– Non... Juste des petits cons, d'après ce que j'ai compris.

Après quelques instants de silence, je me souviens tout à coup pourquoi je suis si nul pour les appels téléphoniques. J'ai envie de la voir, d'étudier son expression, de

savoir si elle est inquiète ou soulagée.

– Eh bien, il y a des chances qu'ils soient juste à la recherche de dollars faciles hein ? Ils vont probablement vendre l'ordinateur portable, le téléphone, et jeter la carte SD. Si ce n'est pas déjà fait à l'heure qu'il est. La carte doit traîner dans une poubelle, quelque part.

Je pose le front contre la fenêtre et je souffle, de la buée se forme sur la fenêtre.

– Mon Dieu, je t'aime. J'étais vraiment hyper anxieux à l'idée de t'apprendre la nouvelle.

– Reviens pour faire de nouvelles photos, OK ?

Je souris.

– Marché conclu.



L'exposition samedi et la conférence dimanche se sont passées comme sur des roulettes. J'ai enfin rencontré plusieurs de mes interlocuteurs, après des mois de discussions par téléphone. J'ai accepté de participer à plusieurs

réunions à New York dans la foulée pour travailler sur des investissements possibles. La vitesse à laquelle tout se déroule m'empêche de penser à autre chose parce que je n'ai pas de photos de Sara nue pour me changer les idées.

Lundi, je me réveille dans le brouillard, avec un room-service café-croissant. Aussi étrange que ça puisse paraître, je suis en train de commencer à apprécier d'être déconnecté de la réalité depuis que j'ai perdu mon sac. J'ai acheté un

nouveau téléphone le matin même et j'ai réussi à m'en sortir sans ordinateur pendant tout le reste de la semaine. En dehors de mes photos qui me manquent, il m'a été assez agréable de me détacher un peu des appels téléphoniques constants.

À côté du lit, le petit voyant rouge de mon téléphone clignote. J'ai loupé un appel ?

Je réalise que je l'ai mis en silencieux. J'appelle ma boîte vocale.

La voix de Will, très grave, résonne : « Max. Jette un coup d'œil au *Post* et rappelle-moi tout de suite. Nous avons un scandale à étouffer à la maison. »

## CHAPITRE 17

Lundi matin, une autre tempête estivale éclate. Le ciel est bleu vert, on dirait que l'océan s'est déversé dans les airs. Je cours sous mon parapluie jusqu'à la station de métro et j'attrape tout juste celui de 7h32.

Pour une fois, je trouve un siège et je m'y laisse tomber, après avoir rangé mon parapluie. Je ferme les yeux et je pense à tout ce que je dois faire aujourd'hui. Une

recherche de prix, un marathon de rendez-vous avant le déjeuner, puis une réunion avec mon équipe.

Quand je lève les yeux, mon regard tombe sur le journal que la femme assise à côté de moi est en train de lire. Tous mes plans s'effondrent instantanément.

Une photo de Max me fixe au beau milieu de la Page Six, sous le titre « TOUTES LES MAÎTRESSES DE MAD MAX ».

– *Quoi ?* je m'écrie sans m'en rendre compte, et je me penche sans mesurer que j'envahis

franchement l'espace de la fille qui lit le journal.

– Est-ce que je peux jeter un coup d'œil ? je demande, et la femme me tend le journal avec l'air de penser que je suis folle.

Je parcours rapidement l'article.

**Max Stella aime l'art et les belles femmes. Personne ne sera surpris que son secret (le plus mal gardé) soit son penchant pour combiner les hobbies : se photographier avec « sa » sélection de la semaine. Si on l'a**

vu il y a seulement une semaine avec une blonde éblouissante dans un bar, les dernières nouvelles (et les toutes récentes photos) nous apprennent qu'il a jeté son dévolu sur une délicieuse petite brune. La plupart des photos sont vraiment trop obscènes pour être reproduites ici, un visage identifie clairement le financier en train de faire sa petite affaire avec la starlette espagnole Maria de la Cruz, il y a seulement quelques jours.

**Allons, Max. Un film porno, et on arrête de t'embêter.**

Je relis cette histoire pour la dixième fois environ, le métro s'arrête, je me relève d'un coup et me rue hors de la rame. J'erre dans les rues.

Après avoir marché une douzaine de blocs jusqu'à l'immeuble de la société, je ne suis absolument pas surprise de trouver Chloé qui m'attend, debout, dans mon bureau.

Les mains tremblantes, je lève la

Les mains tremblantes, je lève le journal :

– Peux-tu me dire si j'ai bien lu ? C'est seulement des rumeurs ? Qui est cette femme ?

Elle s'approche et me tend son téléphone. Son navigateur est ouvert sur Celebritini qui a été (vraisemblablement) la première source à l'origine du sujet. En haut de la page, il y a une photo de moi que j'ai vue des semaines plus tôt, sur le toit avec Max. Une photo de ma hanche et de sa main étendue sur ma peau.

À côté de la photo de mon corps nu se trouve la photo d'un visage. La femme a les cheveux noirs, mais je ne peux pas voir la couleur de ses yeux puisque sa tête est renversée en arrière, et qu'ils sont fermés. En bas de la photo, on devine les cheveux de l'homme dont le visage est pressé contre son cou.

Elle est en train de jouir – *il n'y a pas de doute possible.*

– Cette photo était sur son téléphone. Je parcours l'article qui détaille toutes les femmes que Max

a en photo. Apparemment, il y a énormément de photos. D'autres femmes.

Chloé se penche pour attraper une paire de ciseaux sur mon bureau.

– Je reviens. J'ai une castration en attente.

– Il est à San Francisco.

Elle s'immobilise et prend une grande inspiration :

– Ça m'évitera la prison. C'est toujours ça...

– Qu'a dit Bennett ?

Chloé s'affale sur mon canapé.

– Il a dit qu'on devrait essayer de prendre de la distance tant que nous ne savons pas tout. Il y a beaucoup de conneries dans les journaux. Il m'a rappelé que je pensais qu'il couchait avec tout le monde au bureau avant que notre histoire commence.

Je montre la photo de la *starlette espagnole*.

– Cet article raconte que ce sont les dernières photos communiquées à la presse, parmi de nombreuses autres. La mienne et celle de l'autre femme ont été prises durant l'été.

Donc, il était avec elle depuis tout ce temps.

Elle ne répond pas. Je fixe le mur. Je pourrais le défoncer d'un coup de poing. L'idée me fait rire. Max pourrait le faire, lui, mais moi, je ne laisserais probablement pas de marque et je me casserais la main à coup sûr.

– J'en ai marre d'être prise pour une conne.

– Arrête de t'apitoyer sur ton sort. Défonce-lui la gueule !

– C'est exactement la raison pour laquelle je ne voulais pas

m'investir dans une nouvelle relation. Parce que je vois toujours le bon côté des gens avant de m'effondrer quand je réalise que j'ai tort.

Chloé ne dit toujours rien, elle me fixe. Max n'a même pas un téléphone ou un ordinateur portable. Je ne peux pas l'appeler pour lui poser la question directement.

-Quel est le programme aujourd'hui ? fais-je en appuyant sur la barre d'espace pour quitter le mode veille de mon ordinateur. Je

regarde la liste de mes rendez-vous.  
Puis Chloé.

Elle se penche et éteint le moniteur.

– Rien d’urgent. George ! Annule tous les rendez-vous et prends tes affaires. Nous allons avaler une petite vodka.



À midi, je suis ivre, absolument ravie parce que le bar miteux dans lequel nous avons atterri a un jukebox, encore plus ravie parce que son propriétaire semble aimer le style des années 1980 autant que

moi. Ma mère éprouve un plaisir coupable à aimer la musique de cette époque, écouter Twisted Sister encore et encore me procure l'impression de me retrouver en famille, comme à la maison.

– Il était vraiment très bon au lit, je marmonne au-dessus de mon verre. Enfin – je rectifie en levant une main lourde –, la seule fois qu'on l'a fait dans un lit. Mon lit. Il a été super bon dans ce lit. Nous avons dû faire l'amour environ sept mille fois cette nuit-là.

– Tu ne l’as fait dans un lit qu’une seule fois ? demande George, assis à côté de moi à la table et appuyé sur une queue de billard pour ne pas s’effondrer.

Chloé soupire lourdement et l’ignore en enfournant des cacahuètes suspectes dans sa bouche :

– Il ne faut pas que tu laisses tomber ça. Vraiment pas. Des super parties de jambes en l’air, ça soude un couple. Oh ! et l’honnêteté. C’est important, aussi. Elle se gratte la joue avant d’ajouter : « Et

s'amuser. En fait : sexe, honnêteté et divertissement. Le secret de la réussite. »

– On avait le sexe et le divertissement...

Chloé a l'air d'être sur le point de s'endormir.

– Bennett est tellement bon au lit, lui aussi, murmure-t-elle.

– L'inexistence de ma vie sexuelle est aussi fantastique, grogne George. Merci de demander. Les femmes parlent donc tout le temps de sexe ?

Chloé dit « oui » au moment où je répons « pas vraiment ».

Je change d'avis et je dis « en général » au moment où elle dit « en fait, non ».

Nous éclatons de rire. Je m'arrête brusquement en voyant une ombre de grande taille entrer dans le bar. Je me redresse, le cœur battant. Il a les épaules larges, les mêmes cheveux châtain clair...

Mais ce n'est pas Max.

J'ai l'impression que mon cœur est trop mince pour abriter tout ce que je ressens.

– Ouille, je murmure en frottant ma poitrine. La dernière fois, je pensais être triste alors que j'étais seulement en colère. Là, ça fait *mal*.

Chloé lance un bras sur mes épaules.

– Les mecs, ça pue.

Son téléphone sonne au même instant, elle répond immédiatement :

– Je suis dans un bar. Elle se tait, écoute puis répond : « Ouais, on se bourre la gueule en pleine journée... Elle est triste et moi, j'ai

envie de la lui couper... Je sais. D'accord... Je te promets de ne pas vomir sur le nouveau tapis, du calme. À plus tard. »

Elle raccroche et parle à son téléphone : « Un vrai connard de patron ! »

Puis elle se colle à moi.

– Tu mérites un garçon comme Bennett.

George se penche vers nous et hoche la tête :

– Vous êtes folles toutes les deux. Demain, nous allons remonter le

moral de Sara, mais à la manière gay.



Mardi soir. George nous emmène toutes les deux dans un bar gay, plein à craquer, à la musique assourdissante. C'est exactement le genre d'endroit où j'aurais envie d'aller pour une occasion plus joyeuse. La boîte me rappelle maintenant combien je suis malheureuse. À vrai dire, je n'avais envie ni de sortir ni de faire la fête. Je n'ai pas envie de me retrouver au milieu d'une cohue d'hommes.

Je veux juste faire en sorte que le temps passe plus vite, pour arriver au moment où j'aurai oublié Max.

Ce qui m'effraie, c'est qu'il m'a fallu si peu de temps pour cesser d'aimer Andy... J'ai rencontré Max dans la semaine. J'ai comme l'impression qu'il me faudra plus de temps pour me remettre de notre liaison.

Jeudi matin. Je rallume finalement mon téléphone. J'y trouve dix-sept appels manqués de Max, sans un seul message. Il m'a envoyé une vingtaine de textos

lundi et mardi. Parmi ceux que j'ai lus :

APPELLE-MOI.

SARA, J'AI VU L'ARTICLE. APPELLE-MOI.

Et toutes sortes de variations du même ordre : appelle-moi, envoie-moi un message, dis-moi que tu reçois mes messages... Juste au moment où je suis sur le point de l'appeler, je reçois le dernier qui me laisse une désagréable impression, comme un écho.

SARA, JE SAIS DE QUOI ÇA A L'AIR. MAIS  
CE N'EST PAS CE QUE TU PENSES.

Oh parfait ! Combien de fois ai-je  
déjà entendu ça dans ma vie ? À  
vrai dire, si tu as besoin de dire ça,  
ça signifie que c'est exactement ce  
à quoi je pense. J'ai mis très  
longtemps à le comprendre, et je  
compte bien ne pas oublier la  
leçon.

J'éteins à nouveau mon  
téléphone, déterminée à ne plus  
jamais le rallumer.



Max revient vendredi, je suis au courant. Et je ne l'ai toujours pas appelé. Il n'est pas venu au bureau et, quand j'allume mon téléphone, je réalise qu'il a également arrêté de m'appeler.

Je me demande si son insistance tellement cliché n'était pas moins pire que son silence actuel.

Suis-je juste avec lui ? Je déteste les entre-deux où la colère se mêle à l'incertitude. J'ai vécu ça pendant si longtemps avec Andy, cette impression que quelque chose se

tramait derrière mon dos, sans jamais savoir véritablement. J'étais tiraillée entre la sensation d'être une mégère coupable et la certitude qu'il m'avait fait du mal.

Cette fois, mon angoisse est bien plus profonde. Parce que je sais que Max vaut vraiment le coup. En comparaison, je réalise que je n'avais jamais pensé ça d'Andy. Peut-être que j'avais juste envie de *faire en sorte* qu'il vaille le coup.

Mais qui est cette femme ? Est-elle une parmi toutes celles qu'il a sautées avant, l'un de ses

nombreux coups avant que notre relation devienne sérieuse ? Puis-je retenir cette histoire contre lui parce que nous nous étions mis d'accord pour être monogames ? Quand cette photo a-t-elle été prise ? Et si elle datait de quelques jours seulement avant notre nuit chez moi ?

– Sara chérie. Je t'entends presque penser... crie George de son bureau. Strident et de plus en plus hystérique. « Calme tes sens. J'ai mis une flasque dans le tiroir de ton bureau. Elle est rose et

pailletée mais ne tombe pas  
amoureuse : elle m'appartient. »

J'ouvre le tiroir.

– Il y a quoi à l'intérieur ?

– Du whisky.

Je le referme violemment :

– Non, hors de ma vue. C'est la  
boisson de base de Max Stella.

– Je suis au courant.

Je fixe le mur en espérant que les  
flammes de mes yeux le traversent  
et lui brûlent le cou.

– Tu es un sale con.

– Tu ne l'as pas appelé, n'est-ce  
pas ?

– Non. Je devrais ? Je plonge mon visage entre mes mains. Ne réponds pas à ça : « Il passe la semaine en Espagne. Bien sûr que je ne l'ai pas appelé. »

Je me lève et je claque la porte. Quand je me rassois, trois petits coups retentissent de l'autre côté.

– Tu peux entrer, George, je maugrée, avec un sentiment de défaite. Mais je ne boirai pas de ton whisky.

L'énorme masse de Bennett entre. Il occupe l'espace comme seul Bennett Ryan peut le faire. Je me

redresse, et jette un œil sur mon bureau pour évaluer le degré de désorganisation de mes papiers.

– Salut Bennett ! Je rigolais pour le whisky ! Je ne bois pas pendant mes heures de travail.

Il sourit.

– Je ne te jetterais pas la pierre si tu le faisais.

– OK... dis-je en me demandant ce qu'il fait ici. Nous avons rarement l'occasion de parler seul à seule au bureau. Il m'étudie un moment du regard avant de parler.

– A Chicago, quand j’ai touché le fond, tu es venue dans mon bureau pour m’engueuler.

– Oh.

*Oh merde !*

– Tu m’as redonné espoir, tu as deviné que mes sentiments pour Chloé n’étaient pas vraiment surprenants malgré les apparences. Tu m’as fait comprendre que tout le monde savait que j’étais dur avec elle parce que je l’estimais particulièrement.

Je souris quand je réalise qu’il ne va pas me manger toute crue.

– Je m'en souviens parfaitement. Vous étiez tous les deux malheureux comme les pierres.

– Je suis ici pour te rendre la pareille. Je connais Max depuis longtemps... Il s'assoit sur la chaise en face de moi. « Il a toujours été du genre playboy. Il n'a jamais été amoureux, je pense. Avant toi, ajoute-t-il, en relevant les sourcils. »

Même en connaissant Bennett à fond, il m'intimidera toujours, surtout quand il fait bouger ses sourcils.

– Et il ne m’a pas dit ce qui s’était passé. Même si je pense que j’ai brisé les règles de discrétion que j’ai moi-même fixées, j’ai osé lui poser la question. Il m’a dit qu’il n’avait aucune nouvelle de toi. Will m’a expliqué qu’il n’allait pas bien. Si tu as véritablement des sentiments pour lui, tu dois lui laisser la chance de te donner une explication.

Je marmonne :

– Parfois c’est ce que je pense et puis je me rappelle que c’est un connard.

– Écoute, Sara. Andy t'a traitée d'une manière inconcevable. On l'a tous vu et je regrette de ne pas t'en avoir parlé avant. Mais tu as le choix, tu peux décider d'utiliser cette expérience d'une manière positive. Si tu penses que tous les hommes sont comme lui, tu ne mérites pas Max. Max n'est pas Andy.

Il m'observe un moment, je ne sais absolument pas quoi lui répondre. Mon cœur se serre douloureusement à l'idée que je ne

mérite pas Max, j'en déduis que Bennett a raison.

Et que je dois trouver une robe pour la soirée caritative.

Chloé et Bennett me récupèrent en taxi. Je monte et prends une minute pour admirer Bennett en smoking. Honnêtement, il est tellement beau que c'en est injuste. À côté de lui, Chloé rayonne dans une robe dos-nu gris perle chatoyant. Elle roule des yeux quand il lui murmure quelque chose à l'oreille. Elle répond :

– Tu es un gros dégoûtant.

Il rit et l’embrasse dans le cou :

– C’est pour ça que tu m’aimes.

Les voir si heureux me fait un bien fou. Je ne suis pas assez cynique pour me dire qu’il n’y a pas de Bennett sur Terre pour moi. Je réalise juste, en regardant ma robe, que j’ai mis plus d’une heure pour me préparer pour cette soirée. Je voudrais que Max soit mon Bennett.

Je me tourne pour regarder par la fenêtre, j’essaie d’échapper au souvenir de mon dernier passage

dans cet immeuble, de mon sentiment de plénitude sous la douche. Mais à ma grande stupeur, et à mon grand soulagement, quand nous arrivons, le vigile me reconnaît et me sourit.

– Bonsoir mademoiselle Dillon. Il nous escorte jusqu'à l'ascenseur et appuie sur le bouton de l'appartement-terrasse avant de s'écarter pour nous laisser monter : « Bonne soirée ! »

Je le remercie au moment où les portes se ferment. J'ai l'impression que je vais m'évanouir.

– Je suis vraiment inquiète, je frôle la crise cardiaque. Quelqu'un peut-il me rappeler ce que je fous ici ?

– Respire... murmure Chloé.

Bennett se penche pour me regarder :

– Tu es là pour lui montrer à quel point tu es belle et qu'il ne t'a pas brisée. Si c'est la seule chose qui arrive ce soir, ça va.

Je rougis tellement quand il dit ça que j'en oublie de me préparer à découvrir le salon de Max. Quand les portes de l'ascenseur s'ouvrent,

la vue de son appartement me frappe comme une batte de baseball dans la poitrine. Je chancelle.

La partie que Johnny a reproduite dans son club n'est qu'une minuscule partie de la pièce, dans un coin, prévue pour des réunions de moins grande ampleur. Mais, pour moi, c'est une révélation. J'ai du mal à détourner le regard de ce grand espace ouvert et de ces kilomètres de marbre au sol. Quelques hommes y sont installés, ils boivent un verre en

regardant par la fenêtre. On dirait des intrus, comme s'ils étaient du mauvais côté de la vitre...

Sans perdre un instant, Chloé passe son bras sous le mien et me pousse en avant au moment où un grand homme d'âge mur nous conduit de l'entrée aux pièces de réception.

– Ça va ? demande Chloé.

– Je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée.

Je l'entends respirer bruyamment et ajouter : « Tu as peut-être raison... »

Je regarde devant moi, son attention est fixée sur Max qui vient de faire son entrée, juste derrière Will.

Il porte un smoking, similaire à celui qu'il portait au gala il y a des semaines de ça. Mais ce soir, le gilet sous sa veste est blanc et son regard est morne. Il sourit en saluant tout le monde. Mais seule sa bouche sourit.

Il y a une centaine de personnes ici, qui admirent ses œuvres d'art. Ils déambulent jusqu'à la cuisine pour prendre un verre de vin ou se

tiennent debout au centre de la pièce pour discuter. Je suis immobile, près du mur.

Pourquoi est-ce que je porte du rouge ? J'ai l'impression de m'être trompée de soirée au milieu de tous ces vêtements beige et noir. Qu'est-ce que je veux ? Qu'il me voie ?

Il ne m'aperçoit pas. Du moins, il n'a pas l'air de m'avoir repérée. Max marche à travers la pièce, parle à ses invités, les remercie d'être venus. J'essaie de faire comme si je me fichais de lui, mais

je n'arrive pas à détacher mes yeux de sa silhouette.

Il m'a manqué.

Je ne sais pas ce qu'il ressent, ce qui est vrai, ce qui ne l'est pas. Je ne sais pas ce que nous avons été l'un pour l'autre.

– Sara.

Je me retourne en entendant la voix grave de Will.

– Salut, Will ! C'est stressant de le voir si sérieux. J'ai rarement vu Max ou Will sans un sourire aux lèvres. Étrange, vraiment.

Il m'observe un moment et murmure :

– Il sait que tu es là ?

Je regarde Max de l'autre côté de la pièce :

– Je ne crois pas.

– Est-ce que je dois le lui dire ?

Je secoue la tête et il soupire.

– Il ne sert tellement à rien, ce salaud... Je suis content que tu sois venue.

– Je ne sais toujours pas si c'était la meilleure chose à faire... fais-je en riant. Je le regarde droit dans

les yeux : « Tu n'as pas à t'excuser pour les indiscretions de Max. »

Ses sourcils se froncent, il hoche la tête.

– Il ne te l'a jamais dit ?

– Dit quoi ?

Mon cœur bat la chamade.

Mais Will fait un pas en arrière, semble reconsidérer la situation :

– Oh ! Donc tu ne lui as vraiment pas parlé pour l'instant.

Je secoue la tête, il regarde par-dessus mon épaule, où se trouve Max. Will pose la main sur mon bras :

– Ne pars pas sans lui avoir parlé, OK ?

– OK.

Je regarde à nouveau Max qui discute avec une brune charmante. Elle se penche vers lui et rit à quelque chose qu'il raconte. Elle rit trop fort, se trouve trop près.

Je me retourne, Will a disparu.

J'ai soudain besoin d'air, j'emprunte le couloir d'un pas rapide. Là, il n'y a pas de serveurs qui portent des plateaux, pas d'invités qui se mélangent. Juste un couloir de portes fermées. Entre

chaque porte, de belles photographies d'arbres et de neige, de lèvres, de mains, de dos.

Je ne sais pas où je vais. Y a-t-il ici des choses à découvrir sur Max ? Tomberai-je sur une pièce remplie d'affaires de femmes ? Est-ce la raison pour laquelle il nous a tenus éloignés de cet appartement, parce qu'il n'y a pas d'espace pour une autre femme ?

*Qu'est-ce que je fous là ?*

J'entends des pas et j'entre rapidement dans une pièce au bout du couloir.

Là, loin de la foule, tout est si calme que j'entends mon cœur battre dans mes oreilles.

Et puis je regarde autour de moi.

C'est une chambre immense, avec un lit gigantesque au milieu. Sur la table de nuit, sur laquelle se trouve la seule lampe allumée, il y a une photographie de moi, encadrée.

Sur la photo, je regarde la caméra, les doigts immobilisés sur un bouton de ma chemise, les lèvres ouvertes. J'ai l'air surprise et soulagée.

Je me rappelle exactement le moment où elle a été prise. Il venait de me dire qu'il m'aimait.

Je me retourne vers le mur. D'autres photos : mon dos, mes mains qui détachent mon soutien-gorge. Mon visage quand je regarde vers le bas pour ouvrir la fermeture Éclair de ma jupe. Mon visage qui le regarde dans le soleil du matin.

Je chancelle en réalisant que j'ai vraiment totalement déconné. Que je n'avais rien compris. Dans la

pièce d'à côté, un dressing, c'est pire.

Le lieu est plein d'intimité. Il y a probablement trente photos de nous, en noir et blanc, de différentes tailles, disposées avec art sur la peinture couleur crème.

Certaines sont chastes et simplement belles. Une photo que j'ai prise de ses lèvres pressées contre mon pied. Son pouce sur mon ventre quand il relève ma chemise sur ma poitrine.

D'autres sont érotiques mais pas explicites, elles suggèrent un

moment où nous nous perdons l'un dans l'autre, sans montrer comment. Mes lèvres qui mordent son lobe d'oreille, seulement ma bouche et ma mâchoire visibles contre sa peau, en train de gémir juste avant l'orgasme. Ou ma poitrine, sous lui. Mes ongles enfoncés dans ses épaules, mes cuisses relevées.

Certaines sont carrément cochonnes. Ma main enroulée autour de son érection. Une photo floue de lui qui me prend par-derrière, dans l'entrepôt.

Mais celle qui me frappe particulièrement, c'est une photo qu'il a prise pendant la nuit dans mon appartement. Je n'avais même pas réalisé que Max avait mis le retardateur et installé l'appareil photo sur la table de nuit. Sur la photo, Max est sur moi, les hanches contractées pour me pénétrer. L'une de mes jambes est enroulée sur sa cuisse. Il se tient sur moi, appuyé sur les avant-bras, et il m'embrasse. Nos yeux sont fermés, nos visages sont dévorés par la tension.

Nous, en train de faire l'amour –  
une image parfaite.

Et à côté d'elle, une photo de ses  
lèvres ouvertes, contre ma poitrine.  
Ses yeux sont levés vers moi dans  
un regard d'adoration.

– Oh mon Dieu ! je murmure.

– Personne n'est censé entrer ici.

Je sursaute, en pressant mes  
mains contre ma poitrine au son de  
sa voix. Je ferme les yeux et je  
demande :

– Pas même moi ?

– *Surtout* pas toi.

Je pivote sur mes talons pour le regarder, c'est une erreur. J'aurais dû prendre une grande inspiration pour me préparer psychologiquement à le revoir : cassant, sûr de lui, merveilleusement beau.

Mais à le regarder de plus près, il est effondré. Ses yeux froids sont cerclés de noir. Ses lèvres sont pâles et serrées.

– C'est dur pour moi d'être ici. La pièce, le canapé...

Il me regarde droit dans les yeux, sévère :

– C’était pareil pour moi quand je suis rentré de San Francisco, tu sais. Je voulais me racheter de nouveaux meubles.

Le silence envahit la pièce, il détourne le regard. Je ne sais pas par où commencer. Je dois me rappeler qu’il y avait les photos d’autres femmes dans son téléphone, dont certaines plus récentes que les miennes. Mais, dans cette pièce, il a l’air plus blessé que moi.

– Je ne comprends pas ce qui se passe, dis-je.

– Je n'ai pas besoin de m'humilier à ce point devant toi, répond-il en faisant un signe vers les photos sur le mur. « Crois-moi, Sara, je me sentais déjà pathétique avant que tu te pointes ici sans avoir été invitée. » Il jette un coup d'œil à une photo de mes lèvres sur sa hanche. « J'ai passé un marché avec moi-même. Je compte les laisser deux semaines puis tout faire enlever. »

– Max...

– Tu m'as dit que tu *m'aimais*.

Son calme apparent craquelle légèrement. Je ne l'ai jamais entendu si énervé.

Je ne sais pas quoi dire. Il vient de parler au passé. Mais rien ne me semble plus actuel que mes sentiments pour lui, particulièrement dans cette pièce, entourés de la preuve de ce que nous sommes devenus cette nuit-là.

– Tu avais les photos de deux autres...

– Mais si tu m'aimais comme je t'aime, me coupe-t-il, tu m'aurais

laissé une chance de t'expliquer ce que tu as vu dans le *Post*.

– Les explications viennent toujours trop tard.

– Je sais que c'est ce que tu penses. Mais pourquoi imaginer que j'ai fait quelque chose de mal ? T'ai-je déjà menti ? Caché quelque chose ? Je te faisais *confiance*. Tu supposes que je n'ai jamais été blessé et que la confiance m'est naturelle. Tu es trop occupée à sonder ton propre cœur pour réaliser que, peut-être, je ne suis

pas le connard que les gens pensent que je suis.

Je ne trouve rien à répondre à ça. Il a raison. Après le récit de son histoire avec Cécily... et de sa vie amoureuse, j'ai supposé que tout avait toujours été facile pour lui et qu'il n'avait jamais été blessé.

– Tu aurais dû écouter ma version des faits.

– Je suis là. Explique-toi maintenant.

Son regard noircit, puis il cligne des yeux en hochant la tête.

– Le type qui a volé mon sac a vendu les photographies. Celebritini s'est retrouvé avec 198 photos de toi dans mon attaché-case. Sur ma carte SD, mon téléphone, ma clé USB. S'ils avaient réussi à entrer dans mon ordinateur, ils en auraient trouvé cent autres. Et pourtant, ils choisissent de faire le buzz avec une photo de toi et le portrait d'une femme que je n'ai jamais rencontrée.

Mes sourcils se froncent, je suis perdue. Mon cœur bat très fort.

– Tu veux dire qu'ils l'ont mise comme ça ? Qu'elle n'était pas dans ton téléphone ?

– Elle *était* dans mon téléphone. Mais je ne sais pas qui c'est. C'est une photo que Will m'a envoyée ce matin-là, juste avant le vol du sac. Une femme qu'il fréquente de temps en temps depuis plusieurs années.

Je secoue la tête. Je ne le suis pas.

– Pourquoi est-ce qu'il t'enverrait ça ?

– Je lui ai dit que je faisais des photos de toi, que ça me plaisait beaucoup. Et, tu connais nos relations, il a tout de suite répliqué que lui aussi l'avait déjà fait. Faire des photos d'amants, de belles photos. C'était un jeu, du genre tu n'as pas inventé le fil à couper le beurre, mec. Il était emmerdé. Il voyait bien que j'étais sincère et que je t'aimais. Il fait un pas en arrière et s'appuie contre le mur. « Nous avons blagué là-dessus la veille de mon départ. Il m'a demandé si j'avais rempli mon

téléphone de pornographie made in Sara. Il m'a envoyé celle-là parce que c'est un con et qu'il voulait me faire s'amuser. Le timing a été vraiment mauvais. C'est tout. »

– L'article dit que tu as des photos de beaucoup de femmes.

– Mensonge.

– Pourquoi ne m'as-tu pas dit ça ?

Laissé un message, envoyé un texto avec la vérité ?

– Eh bien, primo parce que je pensais que nous étions assez adultes pour nous parler en

personne. Tout ce que nous avons fait ensemble, nous l'avons fait parce que nous nous faisons confiance, Sara. J'ai pensé que je méritais le bénéfice du doute. Mais... Il passe la main dans ses cheveux en jurant... « J'aurais été obligé de t'avouer que j'avais raconté à Will que tu me laissais te photographier. Et que j'avais trahi notre secret. J'aurais dû révéler qu'il m'avait envoyé une photo privée d'une femme qui lui faisait confiance. Mes avocats ont contenu

l'affaire mais, franchement, on a eu tous les deux l'air de connards. »

– Pas autant que moi lorsque j'ai découvert le journal.

– Comment n'as-tu pas pu voir que c'est exactement ce qu'ils attendaient ? Une histoire avec moi et beaucoup de femmes ? Ils ont trouvé des centaines de photos de toi et de moi, et pourtant ils n'en publient qu'une ? Ils tombent sur l'image d'une autre femme, et hop, ils ont leur filon. Je t'ai dit que je n'étais avec personne

d'autre. Pourquoi ça ne t'a pas suffi ?

– Parce que je connais des hommes qui disent une chose et en font une autre.

– Mais tu pensais bien que je valais mieux que ça, dit-il en me cherchant des yeux. Sinon tu ne m'aurais jamais avoué ton amour. On n'aurait pas passé une nuit comme ça.

– Quand les photos ont été publiées... je ne pensais plus que notre nuit signifiait quelque chose de spécial pour toi.

– Tu me racontes des salades. Tu étais là, toi aussi. Tu regardes les photos et tu sais exactement quel sens cette nuit avait pour moi.

Je me penche vers lui avant de me raviser. Il a l'air furieux et mes sentiments pour lui, face à notre relation et toute cette situation... *explorent*. Mais je n'arrive pas à oublier le coup que ça m'a fait de voir la photo de l'autre femme.

– *Qu'est-ce que j'étais censée penser ?* L'idée que tu aies seulement joué avec moi était

plausible. Notre relation a toujours semblé si simple pour toi.

– *C'était* simple. Tomber amoureux de toi était *vraiment putain de simple*. N'est-ce pas comme ça que ça doit se passer ? Juste parce que je n'ai pas eu le cœur brisé ces dernières années ne signifie pas que je ne sois pas sensible. Putain, Sara. Ces deux dernières semaines m'ont détruit. Vraiment.

Je me tiens le ventre, j'ai l'impression d'avoir besoin de me soutenir physiquement.

– Moi aussi.

Il soupire, regarde ses chaussures et ne dit rien de plus. Dans ma poitrine, mon cœur se serre encore davantage.

– J’ai envie d’être avec toi.

Il acquiesce mais ne me regarde pas, et ne répond pas.

Je m’approche pour embrasser sa joue. Je n’arrive qu’au bas de sa mâchoire parce qu’il ne se penche pas.

– Max, tu me manques. Je sais que mes conclusions ont été hâtives. J’ai juste... j’ai pensé...

Il reste immobile. Sans regarder en arrière, je sors du dressing, puis de la chambre. Retour aux festivités.



– J’ai envie de rentrer, dis-je à Chloé après l’avoir discrètement – à peu près discrètement – attirée à l’écart. Elle était en train de discuter avec Will et Bennett. Les deux hommes nous regardent ostensiblement. Nous nous tenons dans cette partie du salon dont la réplique se trouve dans ce fameux club. Qui est devenu un bien

mauvais souvenir. J'ai envie de retirer ma robe, de me laver le visage et d'avaler un pot de glace Ben&Jerry saveur cookie dough.

– Tu nous laisses encore une petite demi-heure ? Ou tu veux qu'on parte tout de suite ?

Je grogne en regardant la pièce. Max n'a toujours pas émergé de sa chambre et je veux être partie quand il en sera sorti. Je n'ai aucune envie de me tenir à cet endroit exact, à repenser à sa tendresse au club de Johnny. Je suis mortifiée, confuse mais,

surtout, je suis folle amoureuse de lui. Avec, en écho dans mon esprit, le souvenir de la belle installation de nos photographies.

– Je viens d’avoir la conversation la plus bizarre de la Terre avec Max. Je me sens une sale conne, il s’obstine et en a le droit parce que je suis une idiote. J’ai envie de partir tout de suite ! Je vais prendre un taxi.

Will pose la main sur mon bras :

– Ne pars pas tout de suite.

Je ne peux pas m’empêcher de lui lancer un regard furieux.

– Tu es vraiment un cochon, Will. Je n'arrive pas à croire que tu aies pu faire une chose pareille. J'aurais tué Max s'il t'avait envoyé une photo de moi.

– Je sais... dit-il en hochant la tête, ennuyé.

Mon attention est de nouveau attirée vers le couloir, derrière son épaule. Max est sorti sans que je le voie, et il se tient contre un mur, un verre de whisky à la main. Il me fixe. Je retrouve cette même intense expression de la nuit de

notre première rencontre, quand il m'a regardée danser pour lui.

– Je suis désolée, lui dis-je de manière à ce qu'il puisse lire sur mes lèvres, les yeux pleins de larmes. J'ai déconné.

Will est en train de dire quelque chose, je ne sais pas quoi. Je suis bien trop concentrée sur la manière dont Max se lèche les lèvres. Puis ses yeux se mettent à sourire et il dit : « Tu es belle. »

Will me pose une question.  
*Qu'est-ce qu'il vient de dire ?*

J'acquiesce et je marmonne :

– Ouais...

Il rit en secouant la tête.

– Ce n'était pas une question fermée, chère Sara...

– Je...

J'essaye de me concentrer. Mais Max vient de poser son verre sur une table et s'approche de moi à grands pas. Je tire sur ma robe et me tiens plus droite, en essayant d'avoir l'air impassible.

– Tu peux répéter ?

– Max vient vers nous, n'est-ce pas ? demande Will, amusé.

– Hmm, je crois.

Je n'ai pas réalisé à quel point j'étais proche du mur avant d'être plaquée contre, la bouche de Max chaude et glissante contre la mienne, qui murmure mon nom encore et encore. J'ai envie de dire quelque chose. J'ai envie de le taquiner parce qu'il vient de m'embrasser au milieu de sa propre réception, mais je suis trop soulagée pour ça. Je ferme les yeux, j'ouvre la bouche et je laisse sa langue caresser la mienne.

Ses dents descendent dans mon cou, qu'il embrasse. Derrière lui, je

vois la pièce pleine de gens qui ont arrêté de parler et qui nous regardent, les yeux écarquillés. D'autres sont déjà en train de commenter ce qu'ils voient.

Je murmure « Max... » en attrapant ses cheveux pour ramener son visage au niveau du mien. Je ne peux pas m'empêcher de sourire. J'ai l'impression que mon visage va se briser en deux. Il regarde mes lèvres, les yeux embués, comme s'il était ivre.

- Nous avons un public.
- Ce n'est pas ton truc ?

Il se penche et m'embrasse encore une fois.

– J'apprécierais un peu plus d'anonymat.

– Tant pis. Je croyais qu'on était d'accord pour faire notre coming-out ce soir.

Je m'écarte en observant ses yeux, qui se calment progressivement.

– Je suis vraiment désolée...

– Je pensais qu'il était évident que je voulais être avec toi. J'avais juste... besoin d'un moment pour me reprendre.

– Je comprends.

Max sourit et embrasse mon nez.

– Au moins, on s'est débarrassés de ça. On a gagné le droit d'avoir des juges impartiaux. Plus jamais de doutes, Sara.

– Je te le promets.

Il se reprend et passe mon bras sous le sien avant de se tourner vers l'assemblée abasourdie.

– Désolé pour l'interruption, les amis. Je n'avais pas vu ma copine depuis deux semaines.

Les gens acquiescent et nous sourient comme si nous étions la

chose la plus charmante qu'ils aient jamais vue. Ce type d'attention m'est familier, le genre que j'ai reçu depuis des années. Mais cette fois, c'est *réel*. Ce que j'ai trouvé avec Max n'a rien à voir avec des sondages d'opinion. Pour la première fois de ma vie, ce qui se passe derrière nos portes closes est dix fois meilleur que ce que les gens voient de l'extérieur.

Il m'appartient.



Max est toujours en train de prendre congé de ses invités quand

je me glisse dans sa chambre pour regarder les photos une fois encore. Elles révèlent tant nos émotions qu'elles me font presque me sentir toute nue.

Je l'entends entrer derrière moi et fermer calmement la porte.

– Comment as-tu pu le supporter ?

– Supporter quoi ?

Il fait un pas derrière moi et se penche pour m'embrasser la nuque.

– Voir ces photos tous les jours. Si elles s'étaient trouvées sur mon mur pendant qu'on ne se parlait

plus, ça m'aurait fait tellement mal que je serais revenue au stade foetal, et j'aurais survécu en m'apitoyant sur mon sort et en me nourrissant de Chocapic.

Il rit et me fait tourner sur moi-même pour que je le regarde.

– Je n'étais pas prêt à admettre que c'était fini avec toi. J'étais malheureux, mais je l'aurais été encore plus si j'avais admis que c'était fini.

Voilà ce qu'il m'a offert, une façon de me souvenir que le verre

n'est pas à moitié plein mais qu'il déborde littéralement.

– Tu sais, ça t'épuisera à la longue, d'être optimiste pour deux.

– Ah bon ! Je suis sûr que j'y arriverai. Tu le deviendras.

Il se penche sur moi, défait ma robe et la fait tomber sur mes épaules. Elle s'écrase au sol. Je sens avec plaisir ses yeux sur moi.

Quand je le regarde, il a l'air si sérieux que j'en ai l'estomac tout retourné.

– Qu'est-ce qui ne va pas ?

– 'Tu pourrais me briser le cœur.

Tu le sais, n'est-ce pas ?

J'avale ma salive.

– Je sais.

– Quand je dis « je t'aime » ça ne signifie pas que j'apprécie ce que notre liaison apporte à ma carrière, ou que j'aime que tu sois toujours partante pour baiser. Je t'aime, *toi*. J'aime te faire rire, te voir réagir à toutes sortes de choses, t'écouter me raconter des anecdotes. J'aime qui je suis quand je suis avec toi, et je suis sûr que tu ne me feras pas de mal.

Peut-être parce qu'il est si grand, si large, qu'il sourit tout le temps et que rien ne semble l'atteindre, on a l'impression que Max est si redoutable, comme si rien ne pouvait le briser. Mais c'est juste un être humain.

– Je comprends...

C'est bizarre d'être celle qui a déconné et qui, en même temps, lui a donné une deuxième chance.

Il m'embrasse et fait un pas en arrière, en retirant sa veste et en l'accrochant à un portemanteau. Je remarque son appareil photo sur

une étagère, de l'autre côté de la chambre, je m'approche pour le récupérer. Je l'attrape, j'appuie sur « on », je le soulève et j'ajuste l'objectif.

Je photographie Max en train de me regarder et de défaire son nœud papillon.

– Je t'aime aussi, dis-je en zoomant pour prendre un gros plan de son visage. Je fais quelques photos supplémentaires. Il m'observe, affamé.

– Déshabille-toi.

Il retire son nœud papillon et le laisse tomber, les yeux plus foncés. Il commence à déboutonner sa chemise.

*Clic.*

– Je t’avertis, dis-je derrière l’appareil photo, quand il ouvre complètement sa chemise. Je pense que je lécherai ton torse tout entier ce soir.

Il sourit. *Clic.*

– Ça me va. Je te suggérerai peut-être de lécher un peu plus bas, également.

Il prends une photo de ses mains

Je prends une photo de ses mains sur sa ceinture, de son pantalon sur le sol, de ses pieds collés aux miens.

– Qu'est-ce que tu penses que tu es en train de faire ? demande-t-il, en essayant de m'enlever l'appareil.

– Je prends des photos de *ma* chambre.

Il rit et secoue la tête.

– Sur le lit, princesse. Tu as l'air d'avoir besoin d'une petite piqûre de rappel !

Je grimpe sur le lit, je sens les draps froids contre mes jambes et

le matelas s'assouplir sous mon poids. Il attrape ma jambe et m'observe.

*Clic.*

– Regarde-moi !

La lumière des immeubles de Manhattan illumine mon corps et dessine un motif rayé sur mes côtes. Ses doigts remontent le long de ma cuisse, je regarde son visage, partiellement caché par l'appareil.

*Clic.*

Je respire, je ferme les yeux et je souris.

Nouvelle vie. Nouvel amour.

Nouvelle Sara.

# Remerciements

---

Pas un mot de ce livre n'aurait pu être écrit sans le soutien de nos maris, Blondie et Dr Mister Shoes. Nous sommes émerveillées chaque jour d'avoir toutes les deux pour maris les deux meilleurs hommes de la Terre. Merci pour tout ce que vous faites pour soutenir ce boulot de fou.

Notre agent, Holly Root, est faite de magie, de cupcakes, de

poussière d'étoiles et de larmes de licornes. Nous n'en sommes pas tout à fait certaines, bien sûr, mais il semble impossible qu'une personne aussi géniale puisse venir de notre humble planète.

Merci à Adam Wilson, notre éditeur hilarant ; ses initiales et ses annotations sont celles que nous préférons voir dans les marges de nos manuscrits. La liste de nos « adamismes » favoris est devenue si longue que nous avons dû ouvrir une feuille de calcul. Merci de supporter nos petites manies et de

nous inciter à produire le meilleur dès le premier essai.

Merci à Mary McCue et Kristin Dwyer, nos attachées de presse chez Simon & Schuster Gallery. Votre enthousiasme et votre soutien nous ont déjà énormément remonté le moral et nous rêvons de passer la journée assises de l'autre côté de votre bureau, à vous lancer des regards d'adoration. À tout le monde de chez Gallery : Jennifer Bergstrom, Ellen Chan, Natalie Ebel, Julia Fincher, Liz Psaltis : merci pour tout ce que vous avez

fait pour éditer, promouvoir et soutenir *Beautiful Bastard* et *Beautiful Stranger*. Simon & Schuster doit être un endroit fantastique pour travailler avec toutes ces pépites.

À nos amis écrivains et à nos lecteurs : Erin, Martha, Kellie, Anne, Myra, Amy, Tonya et Moi : heureusement que vous avez tout aimé du premier coup parce que nous ne pensons pas qu'il nous aurait été possible de tout réécrire en une semaine. HA ! HA ! :: Tchou :: Nous n'adorons pas nos

livres tant que nous ne sommes pas fixées sur ce qui va ou ne va pas d'après vous.

Alison et Anya, mille mercis pour votre aide au sujet de New York, même si ce que nous avons fait des informations que vous nous avez données vous horrifiera peut-être. (On rigole.) Helen, merci d'avoir pris le temps de nous donner un coup de main pour les expressions britanniques. Et Ian : un grand merci de t'être bourré la gueule avec Lo assez souvent pour qu'elle puisse imaginer chaque insulte

avec ton accent. Spangly, ton aide pour le monde de l'art a été précieuse, parce qu'avec nos pauvres ressources, nous nous serions seulement référées à *Mona Lisa* et nous aurions imaginé des sculptures faites de gobelets et de vernis à ongles. Lauren Suero, merci pour tout ton travail pour la promotion. Tu as la sagesse d'un livre – et des chaussures magnifiques.

Toutes nos pensées les plus affectueuses vont à nos lecteurs, les anciens et les nouveaux. Merci de

nous remonter le moral et de nous soutenir constamment. Nous ne pourrions rien faire sans vous. Si vous préférez conserver vos culottes intactes, nous espérons au moins que vous vous ferez lutiner dans une bibliothèque.

Et finalement : Christina, tu es le calme au cœur de ma tempête. Lo, tu es la tempête qui renverse mon calme. Faire ça ensemble, c'est LE top du top. Un cupcake ?

Retrouvez l'univers de *Beautiful Stranger* et toute l'actualité des auteurs sur le site :

[www.beautifulstranger.fr](http://www.beautifulstranger.fr)



**Christina et Lauren**, qui ont écrit à quatre mains *Beautiful Bastard* ont toujours été fascinées par les romans d'amour. Vivant

chacune à une extrémité d'un même État – le Nevada –, les coauteurs et amies communiquent plusieurs fois par jour pour parler de choses essentielles (le vernis à ongles sera rouge pailleté ou ne sera pas), et rêvent de passer le reste de leur vie en Californie, à San Clemente, face à l'océan. Inspirées par *Twilight*, elles ont commencé à écrire des fanfictions en 2009 sous les pseudonymes tby789 (*The Office*) et Lolashoes (*My Yes, My No*), et ont entamé leur collaboration avec *A Little*

*Crazy*. Elles ont retravaillé ensemble la fanfiction *The Office*, devenue célèbre sur Internet, pour donner le jour au roman *Beautiful Bastard*. On les retrouve sur le web – Beautiful-Bastard.com – ou sur Twitter – @seeCwrite et @lolashoes et sur le site français : [www.beautifulstranger.fr](http://www.beautifulstranger.fr).

POUR CEUX QUI SERAIENT PASSÉS À  
CÔTÉ DU ROMAN  
PAR LEQUEL TOUT A COMMENCÉ,  
OU POUR CEUX QUI VOUDRAIENT LE  
RELIRE...

*Beautiful*  
**BASTARD**

LE PHÉNOMÈNE QUI A ENTHOUSIASMÉ

PLUS DE DEUX MILLIONS DE LECTEURS  
AUX ÉTATS-UNIS !

Un boss perfectionniste

Une collaboratrice ambitieuse

Un duel amoureux et torride  
dans l'univers de l'entreprise

Brillante et déterminée, Chloé, sur le point d'obtenir son MBA, n'a qu'un seul problème : son boss, Bennett. Trentenaire séduisant, arrogant et égocentrique, il est aussi odieux que magnétique. Un *Beau Salaud*.

Après plusieurs années passées en France, Bennett revient à Chicago pour occuper un poste important au sein de l'entreprise familiale – un grand groupe de communication. Comment imaginer que sa collaboratrice, Chloé, serait cette ravissante et exaspérante créature de 26 ans, au charme certain et à l'esprit affûté, qui n'entend rien sacrifier de sa carrière ?

Si Bennett et Chloé se détestent, leur attirance mutuelle, inexorable et obsédante, les conduit à tester

leurs propres limites et à enfreindre, une à une, toutes les règles qu'ils s'étaient jusque-là imposées. À une seule fin : se posséder. Au bureau, dans l'ascenseur, dans un parking. Partout...

Arrivés à un point de non-retour, fous de désir, Bennett et Chloé parviendront-ils à mettre leur ego de côté pour décider enfin de ce qu'ils acceptent de perdre ou de gagner ?

« Un parfait mélange de sexe, d'audace et de sentiment. »

S. C. Stephens

Ce roman est le premier volume  
du diptyque :  
*Beautiful Bastard* et *Beautiful  
Stranger*.

THE OFFICE,  
PAR TBY789  
Remanié  
et disponible  
en version  
« livre » :  
*BEAUTIFUL  
BASTARD !*

« *Beautiful Bastard* allie le coeur et l'érotisme cru à une réjouissante dose de sarcasme. C'est la gourmandise sexy par excellence pour les lecteurs de roman d'amour et les amateurs d'intrigues intelligentes ! »

Myra McEntire, auteur de *Hourglass*

« On a tous croisé un homme comme ça. Intimidant. Beau. Magnétique. Et de surcroît odieux. On a envie de le punir d'être si beau et si insupportable à la fois. On rêve

de le coller au mur ou de le plaquer sur le premier bureau venu. »

*Huffington Post*

« Intelligent, sexy et plaisant, le *Beautiful Bastard* de Christina Lauren est destiné à devenir un classique de la littérature amoureuse. »

Tara Sue Me, auteur de *The Submissive*

« *Beautiful Bastard* est le mélange parfait de romance passionnée et d'érotisme.

Impossible de le refermer avant d'en avoir lu le tout dernier mot. »

Elena Raines, *Fan de Twilight*

« *Beautiful Bastard* est très érotique, mais il se veut aussi tendre, drôle et imaginatif. »

*USA Today*

« Un parfait mélange de sexe, d'audace et de sentiment. »

SC Stephens, auteur de *Thoughtless*

Critique du *The Office* de  
tby789

## Au top 10 des fanfictions classiques de *Twific Reviews*

« *The Office* a ouvert la voie à *Fifty Shades* et à des milliers d'imitateurs. »

Anne Jamison, Université de l'Utah

« Beaucoup de fans considèrent que *The Office* est la meilleure fanfiction de *Twilight*. »

*The Hollywood Reporter*

« Attention ! *The Office* vous rendra accro... »

*Robstenation*

« *The Office* m'a passionnée ;  
j'étais *totalelement captivée*. »

Jennifer Grant, *PattisonFilms*

« Et en plus des merveilleuses  
scènes érotiques, *The Office* est  
vraiment très bien écrit.  
*Vraiment très bien*. »

*Twidiculous*

# *BEAUTIFUL BASTARD*

« Attention, sex-seller encore plus chaud que *50 Shades*. »

*ELLE*

« Un style fun et punchy, des galipettes dignes de *Sex & the City*. »

*Public*

« Un duel amoureux à dévorer d'urgence ! »

« Le nouveau phénomène populaire et sexy, un thriller érotique et déjà best-seller annoncé. »

*Voici*

« On est assez fan de cette alternative amour vache »

*Grazia*

« Le très chaud *Beautiful Bastard*, ce torride duel amoureux mêlant désir et

ambition dans l'univers de l'entreprise. »

*Livres Hebdo*

« Du sexe pas cucul. »

*L'Express Style*

« Lorsque le sexe s'installe entre les protagonistes, objectifs professionnels et hiérarchie se trouvent emportés dans un maelström d'élans torrides. »

*Dandy*

« Une romance très canaille. »

*Lire*

« Pas niais et cru à point, *Beautiful Bastard* tient d'un vade-mecum pour déshabillage sauvage. »

*L'Express*

« Vivement le deuxième tome ! »

*Télé 2 semaines*

« *Beautiful Bastard*, il va vous faire lire de plaisir. »

*Aufeminin.com*

« La machine à fantômes fonctionne aussi bien que la machine à café »

*Elle.fr*

« *Beautiful Bastard*, le roman érotique qui vous prend aux tripes ! »

*Maviedefemme.com*

« C'est le livre de l'été ! »

*Le Grand Journal de Canal +*

Pour en savoir plus sur *Beautiful Bastard*, *Beautiful Stranger*,

les auteurs et toute l'actualité  
de ces livres :

[www.beautifulbastard.fr](http://www.beautifulbastard.fr),  
[www.beautifulstranger.fr](http://www.beautifulstranger.fr)